

OBSERVATIONS

S U R

L O N D R E

E T

S E S E N V I R O N S ,

A V E C

U N P R É C I S

D E L A

CONSTITUTION de l'ANGLETERRE,
Et de sa DECADENCE ;

Par un ATHERONOME de Berne.

La Vérité offense les mechans & les fots.



A P A R I S ,
CHEZ LACOMBE, RUE DAUPHINE,

A L O N D R E ,
CHEZ E. LYDE, DANS LE STRAND,

M,DCC,LXXVII.

ORIENTAL

LONDON

222, N. 100

UNIVERSITY



COMPTON

THE BRITISH MUSEUM

THE BRITISH MUSEUM

1853

THE BRITISH MUSEUM

THE BRITISH MUSEUM

THE BRITISH MUSEUM

AUX BRETONS,

(S'IL Y EN A ENCORE.)

MESSIEURS, mes confrères sont dans l'antique usage de faire un long panégyrique des prétendues vertus de leurs Patrons : j'ai pris la liberté de m'écarter de cette route battue.

Vous trouverez dans cette Brochure des vérités trop dures & trop amères pour un peuple impérieux & méprisant.

Murat, Rouquet, le Blanc, & Grosley ont savamment disserté sur vos mœurs, vos loix, vos arts, & votre littérature : s'ils pouvoient retourner à Londres, ils feroient forcés ou de tout effacer ou de tout changer.

Il ne vous reste bientôt plus que l'espérance ruineuse de conquérir les rebelles Américains, devenus Quakers au bruit de vos premiers exploits.

Vos mœurs, vos philosophes, & votre liberté sont déjà enterrés ; mais vous êtes très-riches en papier, en dettes & en Catins.—Je reviendrai vous voir avec plaisir dans trois ans, si vous êtes encore.

En attendant, je transcris & j'orne la copieuse légende des Pervers aimables de Lutece, que je vous adresserai avec une pacotille de plumes, de pompons & d'opéras comiques, pour vous consoler de la perte de vos richesses & de votre liberté.

L'ATHÉRONOME de Berne.

AU

AU LECTEUR IMPARTIAL

(SI J'EN AI.)

ON se propose de publier incessamment la SATIRE DE PARIS, non pour faire des comparaisons & des contrastes purement amusans, mais pour esquisser un léger tableau de Sibaris, le séjour de la félicité, & l'éternel rendez-vous de tous les aimables Fous de l'Europe.

Les personnes, qui désapprouveront un Etranger ingénu, qui ose s'ériger en Censeur rigide, seront peut-être charmées de trouver des vérités plus frappantes encore dans les divers personnages qu'on exposera au grand jour. L'Ecrivain de Berne ayant observé, pendant plusieurs années les mœurs & les ridicules de ce peuple frivole, Sibarite enjoué, *qui voit Hébé, l'aime, lui plaît, la caresse & s'envole.* Cet Ecrivain, dis-je, pourra beaucoup plus amuser & reveiller son Lecteur, que par des Observations sur Londres, où, pour plaire à tout le monde, il faut de nécessité déchirer & aboyer.

Paris fourmillant d'illustres Catins & de Laïs célèbres dans toutes les conditions, le Public lira avec plaisir les aventures Romanesques de ces célestes créatures, que le plaisir berce, endort, & reveille tour à tour.

Je

Je ne m'aviserai pas de répéter aux Angloises les reproches que quelques Cosmopolites impolis & vérares font hautement de leur peu d'art à plaire. L'œil caressant de l'amour-propre les servira toujours à leur gré. Ces Beautés plébeyennes, sans cesse séquestrées dans un triste manoir, s'enbrunissent, perdent l'aptitude & le penchant que la Nature leur a accordé pour faire le charme de la Société.

Le luxe étendant chaque jour son doux empire, la Bourgeoise imitera la *Lady*; elle apprendra à converser, à sourire même avec un ratelier d'ébène, à marcher, à *biner le bidet*, à agacer, à animer sa physionomie, à dérider le front sourcilieux de l'atrabilaire, à éteindre la fureur tavernale, qui bouleverse les fortunes & les têtes; à changer enfin le délirant suicide en joyeuseté: alors la patrie & l'humanité élèveront de concert des trophées éternels à ce Sexe aimable, le chef-d'œuvre de la Nature.

Si ce Livret déplaît entièrement aux Beaux Esprits, qu'ils fassent mieux; je les lirai, & le corrigerai à la seconde édition, si elle a lieu; mais je n'offre au Public qu'un ELITOMENE, pour lequel je ne demande aucune indulgence.

HONI SOIT QUI MAL Y PENSE.

VOLEURS

V O L E U R S

D E

GRANDS CHEMINS.

LES grands chemins, à trente & quarante miles de Londres, sont garnis de voleurs à pied & à cheval, armés. La loi semble les favoriser; il est difficile de les arrêter, malgré la récompense de cinquante guinées que la paroisse promet de payer à l'arrêteur attaqué. Le peu de précaution des voyageurs autorise les voleurs à arrêter audacieusement tout le monde. S'ils approchent la portière du carrosse, armés d'un pistolet, ils sont sûrs de recevoir la bourse destinée pour eux, & lorsqu'ils ne sont pas contents du volume de la bourse, ils exigent montres & bijoux, qu'on leur donne sans parler.

B

Ils

Ils sont ordinairement deux ou trois ensemble ; l'un attaque le postillon, & les autres s'emparent des portières.

Pour écarter les voleurs, on doit avoir deux mousquets à gros canon, les appuyer sur la portière, de façon que le canon soit apperçu des voleurs, qui n'osent avancer, si la chaise de poste est au moins garnie de deux hommes ; car s'il n'y avait qu'un voyageur, il serait volé malgré ses armes. Ils couchent en jou le postillon, pour vous effrayer, & l'autre voleur couche en jou la chaise ; alors on jette la bourse pour éviter la mort. Les voleurs visitent les auberges ; lorsqu'ils voyent les voyageurs armés, rarement ils les suivent. Les postillons sont véhemment soupçonnés d'être soudoyés par les voleurs : ceux à pied sont les plus à craindre. Sur quelques routes on est obligé de payer d'avance jusqu'à Londres, dans la crainte que les voleurs ne vous laissent pas de quoi payer votre dépense.

A la barrière d'*Oxford-street*, les voleurs fréquentent une taverne très-connue de la police, qui sert de rendez vous à ces Messieurs, où tous les soirs ils se communiquent leurs plans d'opération. Lorsqu'une personne de distinction a été volée, & qu'elle croit connaître le voleur, les arrêteurs de la police vont faire leur ronde, &
s'ils

s'ils apperçoivent l'homme désigné ils lui ordonnent de les suivre pour comparaître devant le Juge Fielding. Rarement ces voleurs, très-connus depuis longtemps, & véhemment soupçonnés, sont-ils arrêtés : il faut que deux témoins jurent que c'est cet homme qui l'a volé, à une telle heure & dans un tel lieu. Les voleurs sont déguisés, & trouvent des témoins qui affirment l'*alibi*. Beaucoup de personnes croient que les arrêteurs ont intérêt de ménager les voleurs adroits. Une personne qui jure que cet homme est le voleur qui l'a arrêté & volé avec armes, est obligée de poursuivre le procès, qui non-seulement coûte beaucoup d'argent, mais qui oblige le plaignant de se présenter plusieurs fois au Juge. La loi autorise donc les malfaiteurs. Depuis quinze années on remarque que la contrebande est plus grande & plus active qu'elle n'était avant qu'on eût imposé les marchandises de France à 75 pour cent. Les voleurs sont en nombre à la campagne & dans toutes les villes depuis que les denrées sont surchargées de taxes. Le paysan est devenu malheureux dans plusieurs provinces depuis qu'on a réuni plusieurs petites fermes dans une seule. Le luxe extrême a peuplé les villes de fainéans qui sont devenus voleurs par état, ne sachant où trou-

ver du travail qui puisse les entretenir. Si cette guerre continue encore trois années, il n'y aura que des soldats, des trucheurs, & des voleurs. L'homme manquera à la terre, & l'ouvrier sans pain affaînera dans les villes.

Les marteaux de cuivre qui sont attachés aux portes, & qui coûtent communément 12 à 15 shellings, sont volés la nuit si la servante oublie de les deviffer. Les enfans de dix ans filoutent dans les rues en plein jour, & les catins, qui fourmillent par-tout, sont aussi de voleuses très-aguerries. La police ne veille aucunement à la tranquillité & à la sûreté d'une si grande ville, remplie d'une armée de canaille la plus exécration de toute la nature.

DEPART DU PARISIEN.

LES habitants de Paris ont depuis quelques années la manie de voir Londres ; ils arrivent enthousiasmés, & partent quinze jours ensuite, ennuyés ou fâchés de n'avoir vu que les rues larges & alignées. Ce peuple impatient & inquiet, qui pour l'ordinaire

naire ne parle pas un seul mot Anglais, critique tout ce qu'il voit sans raison, désapprouve ce qu'il ne connaît pas encore, & croit que *hors de Paris, point de salut*. Le *Conseiller Bonneau, Filantropes de Berne*, déjà connu par quelques paragraphes insérés dans le *courier de l'europe*, s'est proposé dans ce livret d'indiquer aux étrangers les choses les plus remarquables de cette ville & des environs. Avec ce secours, on pourra avoir une idée précise & claire des monuments, du commerce, des productions du pays, & des mœurs des habitants.

Un Parisien, qui n'a point de chaise de poste, doit arriver par la *Turgotine* ou à Boulogne ou à Calais. Le passage de Boulogne à Douvres, en été, est plus prompt que celui de Calais à Douvres.

Les paquebots ou vaisseaux qui font journellement ce trajet, sont sûrs, & les capitaines sont connus; ceux de Calais à Douvres sont Anglais. Ils ne demandent que 12 liv. par personne; mais ils vous mettent à contribution, en vous obligeant d'entrer dans une chaloupe à un mile en mer, lorsqu'on n'est pas convenu avec le capitaine de vous mettre à terre à ses frais & risques. Les gens riches peuvent faire partir un paquebot ou petit vaisseau pour cinq Louis, avec la clause de vous débar-

quer à terre & au port, sans autres frais quelconques.

Il faut donner aux matelots trois livres pour *boire*, sans quoi les porte-manteaux, bonets de nuit, cannes, pistolets, les vivres, & sur-tout les bouteilles de Bourgogne deviennent invisibles. Arrivé enfin au port, on est entouré de curieux, de visiteurs, d'espions de la douane, & d'aubergistes Anglais & Français. Le plus sûr est d'appeler le sieur MARIE', grand homme de bonne mine, & très-honnête, qui vous accompagne à la douane, & qui assiste à la visite de vos valises. En donnant au visiteur (s'il est seul) six livres, il vous expédie très-prompement, si vous n'êtes pas soupçonné d'avoir des marchandises cachées ou sur vous ou dans votre sac de nuit.

Le sieur Marié se charge de payer les porteurs des valises, & les autres menus fraix du vaisseau; car tout le monde veut avoir pour *boire*, sans avoir rien fait pour vous. Arrivé chez Mr. Marié, vous prenez le thé; en attendant le souper, vous parcourez la ville & le port: ensuite vous partez à une heure après minuit par la diligence du sieur Marié, ou par la poste. Lorsqu'on est trois compagnons de voyage, la poste est la voye la plus prompte & la
moins

moins chere : la diligence coûte 20 shellings, la valise quatre sols la livre. La fille, le garçon, les cochers, le déjeuner, & le dîner reviennent à 12 à 15 shellings cette journée ; ainsi il faut compter 72 liv. de Douvres à Londres. Lorsqu'on n'a point de logement arrêté, en arrivant au bureau de la diligence à Londres, on vous en indique facilement, & le lendemain vous allez dîner ou au *Canon*, dans *Germin-street*, *Piccadili* ; ou dans *Eagle-street*, aux *Sept Etoiles*, si vous ne voulez dépenser qu'un shelling par repas. Ces deux hôtes sont fort serviables ; ils sont Français, & rendent service à tous les honnêtes voyageurs : mais si vous voulez dîner dans des auberges Françaises, il y en a de très-bonnes par-tout. On peut se loger alors chez *Madame Hamilton*, pres du parc *St. James*, rue de la *Haye*. C'est une maison honnête, propre, & la table y est très-bonne. Dans *Hedge-lane*, *Charing Cross*, on trouve une *Casine Venitienne*, où l'on dîne à petits plats, & à 14 sols Anglais. Le vin de Florence & de Porto, à deux shellings la bouteille, est très bon. Cette auberge est très-estimée des Italiens & des Français : la compagnie y est toujours choisie ; le maître parle Français, Italien, & Anglais, il est honnête, & fort complaisant.

Les

Les Français doivent éviter de loger chez *Paris, rue de Suffolk*, près de *Hay-Market*, c'est un homme avide, qui dévore les étrangers. Dans la même rue *Madame Corregge* a des logemens propres, & à un prix raisonnable. Il y a des hôtels où il y a des bains, l'un dans *Germin-street*, *Piccadili*, chez *Monfieur Léonard*; l'autre dans *King-street*, vis-à-vis *Bury-street*, *St. James's square*; mais on est très-cherement dans ces prétendus hôtels. Le plus agréable est de choisir un appartement garni chez des bourgeois qui sont tous très-complaisans pour les étrangers; & pour une demi guinée par semaine un garçon peut être joliment logé au second étage, dans *Vine-street*, *Piccadili*; au No. 1. & 14. on trouve des logemens agréables, & celles adjacentes.

Dans les nombres 1. & 14. on parle Français & Anglais, & les maîtres de ces maisons sont très-honnêtes. Les logemens sont moins chers l'été que l'hyver.

De *Douvres* à *Londres* on change de relais trois fois & de cochers; à chaque village ils font une station pour boire de l'eau-de-vie ou de la biere. On est presque toujours visité deux fois, soit au déjeuner ou au dîné: les espions de la douane, qui furent *Douvres* & les auberges, sont bien

bien récompensés lorsqu'ils découvrent quelques contrebandiers : le plus sûr & le plus sage est de ne point se charger d'aucune marchandise, si l'on aime sa tranquillité & la justice.

On doit bien prendre garde, lorsqu'on change une guinée sur la route, de ne pas recevoir de *faux* shellings ; ils sont si communs, & les guinées si légères, ou fausses, qu'il est presque impossible de n'être pas trompés & friponnés par les Anglais de bas étage. Les Juifs achètent les faux shellings pour les reblanchir, & les jeter de nouveau dans le commerce, & la police n'y veille aucunement.

Le chemin de Douvres à Londres est bien entretenu & large ; les villages sont tous très-beaux, ils annoncent l'opulence ; la campagne est très-bien cultivée ; les bêtes à corne & à laine y sont abondantes, d'une taille haute, & bien nourries : le paysan est bien vêtu & annonce l'aisance. Les voitures fourmillent par-tout, & les chevaux vont d'une vitesse que rien n'égale. Les Anglais traitent leurs chevaux avec amitié : ils obéissent à la voix du cocher, & s'arrêtent & partent au moindre signal du talon de la botte sur la coquille du carrosse. Le Français est le bourreau
des

des chevaux ; il frappe sans cesse, & crie comme un fou.

Le piéton est respecté dans toute l'Angleterre, dans les routes les plus éloignées, & dans les chemins les plus étroits, on a pratiqué un trottoir relevé, qui est toujours sec & bien réparé tous les ans ; mais on trouve peu de voyageurs à pied ; l'Anglais le plus pauvre a de quoi payer pour aller sur l'impériale des carosses & diligences qu'on rencontre par douzaine de village en village.

Les larges roues des chariots, ou guimbardes, dont la plupart ont trois cercles de fer, ont 12 à 18 pouces de frottement, & applatissent le gravier des chemins. Ces chariots sont tirés par huit chevaux aussi forts que ceux de la messagerie de Lion. On paye à chaque barrière pour l'entretien des chemins : à Londres on paye double taxe les Dimanches, c'est-à-dire, un carrosse paye seize sols de France, & les autres jours huit sols, toutes les fois qu'il sort de la ville, mais une seule fois le jour, car s'il rentrait, il ne payerait plus à la sortie. Les piétons ne payent nulle part excepté sur le pont de *Black Friars* (Moine Noirs.)

A toutes les auberges de la campagne, il y a des réservoirs & abreuvoirs pour
les

les chevaux. Tout annonce la propreté, l'aifance, & la commodité. Les gazettes font fur les tables des plus minces auberges, où l'on trouve en tout temps de quoi manger, boire, & des lits très-bons.

Les pots d'étain font éblouiffans, les affiettes & plats, couteaux & fourchettes, font auffi brillantes que fi elles sortaient du magazin : la plus belle, la plus riche auberge de France, même celles du Languedoc, ne peuvent approcher celles-ci. Les domestiques fervent avec une attention & un silence refpectueux, que les François ne pratiqueront jamais, quand même il leur ferait ordonné par un édit du Roi.

Un étranger fe doit faire un plaifir de parcourir toutes les places de Londres dans le quartier de Westminster, qui est plus grand que Paris. Il y a plus de vingt places très-spacieuses, toutes quarrées, entourées de très-belles maifons, car il n'y a point d'hôtels à grandes portes cochères. Ces fuperbes places, comme celle de *Grovenor*, font embellies ou par des statues équeftres ou pédeftres, ou obélifques, ou par des bassins ou bosquets fermés par des grilles de fer, dont les habitants de la place ont la clé, & s'y promènent lorsqu'il fait beau temps, ce qui

qui n'arrive jamais le mois d'Octobre passé : les brouillards enveloppent sans cesse cette Babilone. Voilà la raison qui a déterminé à faire des places & des rues larges. Peu de villes sont aussi bien arrosées que Londres : toutes les rues sont voutées, & ont un égoût qui se vuide dans la Tamise. Chaque maison a un tuyau, & quelquefois deux, où l'eau abonde sans cesse ; l'eau se corrompt dans les tuyaux de bois ; mais l'Anglais n'en boit point.

TEMS D'ARRIVER A LONDRES.

UN Français doit arriver à Londres en Avril ; il jouit de tous les plaisirs d'hiver jusqu'au 20 de Mai, quelquefois jusqu'au 30. La plupart des étrangers arrivent en Juillet, Août & Septembre, & se plaignent du peu de mouvement & du silence qui regne dans le plus beau quartier de cette ville immense, où les rues sont larges, longues, & alignées, avec des trottoirs de 6, 8 & 10 pieds de large.

Les Anglais de qualité partent pour leur campagne le lendemain de la naissance du Roi, qui est le 4 de Juin. A cette époque
on

on est étonné de voir les rues à deux miles de la Cour, presque désertes. On compte les voitures & presque le passans. La cité éloignée du palais Saint *James*, ressemble en tout tems une ville animée par le commerce, quoiqu'on peut dire que depuis la guerre avec l'Amérique cette opulente cité, la *reine du globe*, n'est plus ce qu'elle était en 1760.

Les Anglais partiaux disent que Londres contient douze cent mille ames & cent quatre vingt mille maisons, la plupart de deux à trois étages habités. Il est constant que Londres est la ville la plus étendue & la plus peuplée de l'Europe; elle a plus de six miles en longueur & presque trois miles en largeur, depuis le nouveau terrain de Marybone qu'on a bâti & qu'on étend toujours aveuglément; ce qui rend cette ville trop fatigante pour les gens d'affaires, & trop difficile à *policer* dans tous les quartiers.

Malgré la prodigalité des lanternes qui sont distribuées dans les moindres ruelles & passages, on y voit faiblement sur les trottoirs. La lumière que cette lampe jette est terne; quoique la plus haute lanterne n'ait pas plus de 7 à 8 piés d'élévation aux portes bourgeoises. Il serait moins coûteux & plus sûr, d'éclairer avec des réverbères comme ceux de Paris. Un homme pourrait al-
C
lumer.

lûmer 30 reverberes dans une demi-heure, & une seule de ces lanternes Parisiennes éclairerait mieux & plus loing que douze lanternes Londrines. Comme il faut un acte de parlement pour la police & autre nouveauté utile, il ne faut pas s'attendre que cet acte paraisse sitôt.

On voit dans beaucoup de rues les lanternes allumées une heure & demi avant la nuit & ces mêmes lanternes brûlent encore à cinq heures en été.

Cette ville est gardée la nuit par 12 à 15 mille vieillards apellés *watchmen*. Ils crient d'heure en heure le tems qu'il fait ; éveillent le matin les voyageurs & les personnes qui ont des affaires pressées ; frappent à toutes les portes & fenêtres pour savoir si elles sont fermées. Si la servante a oublié de fermer le volet ou la porte de l'allée, elle paye au guet un pot de biere. La plupart de ces vieillards son accompagnés d'un chien, ceux qui gardent les faubourgs & les environs sont armés d'une pique ou d'un gros gourdin, pour pouvoir se défendre contre les voleurs. Ils ont une crécelle dans leur loge ou une cloche. Lorsqu'ils sont attaqués ou insultés, ou qu'on les apelle, ils font crier la crécelle ou sonnent avec force, tous les patrouilleurs se rassemblent en foule & il est impossible d'é-
chaper

chaper ou aux bâtons ou aux chiens. Le prisonnier est conduit dans la loge ou corps de garde ; & le matin on le fait comparaître devant le juge. Avec une demi guinée donnée au plus intrépide & au plus vigilant patrouilleur, on est sûr d'avoir sa liberté, eût-on commis un assassinat. Ces vieillards sont ramassés parmi la plus vile populace de cette ville où règne la corruption la plus affreuse. Ils sont payés par la paroisse, qui leur fournit la lanterne & la chandelle & qui leur paye tous les huit jours leur salaire à raison de six sols Anglais par nuit. Mais leur casuel passe deux shellings par nuit.

Malgré ce grand nombre de patrouilleurs, les voleurs enfoncent portes & fenêtres presque sous leurs yeux & déménagent toute une maison, sur-tout en été où il y a plus de 30 mille propriétaires qui abandonnent entièrement leurs maisons à la garde d'une vieille femme ; & plusieurs Anglais même riches s'en vont à la campagne, emportent leurs gros meubles & abandonnent le reste au hazard.

Il n'y a aucune police régulière dans une ville aussi vaste & remplie de la plus rude & insolente canaille qui existe sur le globe ; ne jouissant d'aucune propriété & toujours tourmentée par ses besoins, elle soulage son ame aigrie, en aboyant contre les passans.

OBSERVATIONS DU DIMANCHE.

RIEN n'est plus triste & plus ennuyeux que le Dimanche soit à Londres soit à la campagne ; les spectacles sont fermés, les cabarets & tavernes ne s'ouvrent qu'aux pratiques à certaines heures & avec précaution ; tout jeu, danse, instrumens sont interdits. Les gazettes politiques, l'éternel aliment des Anglais, sont suspendues ; les péages établis aux barrières sont tiercés & tout Londres est réduit, lorsqu'il fait beau, à courir le parc ou à se répandre l'après-dîné depuis cinq heures jusqu'à neuf dans les guinguettes des environs, s'abreuver tristement de thé ou de bière, sans parler à son voisin. C'est le plus beau spectacle du monde, que de voir hommes, femmes, enfans, se regarder tristement, en cheminant, & bâillant, ou assis les bras croisés dans leur salle auprès de la fenêtre fermée en tout tems, à compter les passans.

Les grandes fêtes de l'année apportent un renfort de tristesse qui désole l'étranger.

Les Anglais réussissent à peindre ces caricatures ou charges qui amusent tous les états, tant la vérité est sûre de plaire. Les estampes nouvelles à bâilleurs y sont achetées avec empressement. Les amans bâil-
lent

lent auprès de leurs maîtresses; l'yvrogne baille, le pot à la main, le prédicateur baille avec son auditoire. On a vû même au gibet le patient bailler avant que de faire le faut périlleux, & l'assemblée faire chorus de bâillement.

Il faudrait donc qu'une telle nation, que l'air épais & la vapeur du charbon enveloppent, & que la bierre & le beurre gonflent comme un balon, eût des amusemens & des fêtes publiques, les Dimanches, pour amuser sa tristesse & son ennui naturel.

Si le café était à bas prix, & que le vin de Porto fût sans impôt, le peuple trouverait dans ces deux liqueurs de quoi s'égayer un peu. Il vaudrait mieux proscrire le thé, qui n'est point une production Anglaise, & mettre le café à la mode que plusieurs colonies produisent.

Le *thé des Dames* suffirait pour le moment s'il était généralement en usage, & égayerait la conversation.

Il a été annoncé dans le courier de l'Europe, N. 8.

DE LA NOBLESSE.

LA Noblesse est sans contredit la plus instruite & la plus éclairée de toute l'Europe. C'est la seule qui voyage avec fruit,

& qu'on rencontre dans tous les pays. Elle a une passion innée pour les arts : les collections d'antiques & de tableaux, répandues dans plus de cent cinquante châteaux ou maisons de campagne, prouvent le goût décidé des Anglais pour les beaux arts.

Les talents de l'esprit & le patriotisme éloquent conduisent aux plus hautes dignités & aux emplois les plus honorables ; aussi peu de nations ont fourni autant d'auteurs distingués & recommandables dans les sciences, la philosophie & la poésie. C'est cette nation qui a élevé un temple éternel à la liberté ; qui bientôt aurait été exilée de la terre, sans le courage constant & intrépide des fiers Bretons. Elle y regne cette divinité invoquée des mortels, elle y regne avec sûreté, & son feu sacré fait briller encore aux plus lointains rivages la douce espérance de jouir un jour de ses faveurs ineffables. Tous les peuples doivent donc une reconnaissance sans bornes à cette fière & courageuse nation, puisqu'elle a lutté pendant six siècles pour détruire la tyrannie, & pour établir sur les bords fortunés de la Tamise cette divinité bienfaisante.

L'Anglais de qualité est par principe magnifique dans ses voyages, & économe dans son ménage ; mais généreux, enthousiaste

fiaste & prodigue pour la prospérité & la gloire de sa patrie.

D E S M O D E S.

LES Anglaïses outrent les modes de Paris, à un point qu'elles paraissent ridicules à toute l'Europe. Depuis quelques années leurs coëffures & leurs chapeaux sont d'une bizarrerie choquante. Le chapeau relève la beauté du teint des Anglaïses, dont la fraîcheur annonce la santé. C'est une rose qui commence à s'épanouir & qui se colore aux premiers rayons du soleil. Le jeu de ce chapeau, qui varie tous les jours, donne un air fripon & animé, qui n'est point naturel aux Dames Bretonnes, & les fait paraître encore plus belles qu'elles ne sont effectivement : aussi elles passent avec complaisance des heures entières à le placer, à le garnir de fleurs, de rubans, & de gazes, qui flottent au gré des vents, pour fixer l'œil curieux des passans.

La chaussure est bigarrée ; toutes les couleurs leur conviennent indistinctement : les talons sont pointus & trop hauts, ils les fatiguent, affaiblissent les nerfs, & les exposent fréquemment à faire de faux pas, sur-tout lorsqu'elles traînent leurs patins ou
claques

claques ferrées, dont le cliquetis étourdit. Leurs jupons traînent jusques sur la chaussure, dans une ville humide & pleine de boue noire & liquide.

Les jeunes Demoiselles s'efforcent de briller par une taille mince & élégante ; elles emprisonnent & tourmentent la nature pour paraître sveltes.

Les quatre couleurs contrastent souvent dans l'habillement d'une femme : la parure les occupe toutes, maîtresses & servantes veulent briller & plaire. Au premier coup d'œil on les croirait toutes fringantes & coquettes, si elles avaient le propos lascif des catins comme elles en ont l'ajustement : les hommes sont vêtus avec simplicité & propreté.

ORDRES DE CHEVALERIE.

L'ORDRE de la Jarretiere, en Latin *Periscelidis Ordo*, en Anglais *Order of the Garther*, fut institué par Edouard III. en 1345. Un jour que ce Prince dansait à Windsor avec la Comtesse de Salisbury, cette Dame laissa tomber une de ses jarretieres, qui était un ruban bleu foncé. Le Roi ramassa la jarretiere en disant, HONI SOIT QUI MAL Y PENSE : Saint Georges fut choisi pour patron. Le 23 d'Avril les Chevaliers

Chevaliers tiennent chapitre à Windsor. Le ruban bleu est de quatre pouces de large, au bout duquel pend une chaîne d'or avec l'image du patron. Cet ordre est composé de vingt-fix Chevaliers, le Roi compris.

L'ORDRE DU BAIN.

HENRY IV. Roi d'Angleterre, établit l'Ordre du Bain en 1399; il est ainsi nommé, parce que les Chevaliers désignés étaient obligés de se baigner la veille de leur création. Georges I. renouvela cet Ordre en 1725, & créa trente-fix Chevaliers. Le ruban est rouge, au bout duquel est une medaille d'or & trois couronnes: IN UNO TRIA JUNCTA, *Trois n'en font qu'un.*

L'ORDRE DU CHARDON D'ECOSSE.

CET Ordre, connu aussi sous le nom de St. André, fut institué & rétabli par Jacques IV. & renouvelé depuis par Georges I. Au bas d'une chaîne d'or est attachée l'image de St. André, avec sa croix; & on lit, NEMO ME IMPUNE LASCESSIT; *Personne ne m'offense impunément.* Le ruban est verd, & large de trois pouces dix lignes.

PRI-

PRIVILEGE DES LORDS.

Tout Lord est Juge naturel de chacun des autres Lords : la Cour ne peut en exclure aucun. Il arrive rarement qu'un accusé de cet ordre propose des moyens de récusation contre quelqu'un de ses Pairs : chaque Pair se jugeant soi-même & s'abstenant de la connaissance des accusations dans lesquelles il pourrait être recusé.

Les Lords convoqués pour un jugement ne prêtent point de serment, comme les Jurés appelés en matière criminelle ; ils prononcent, sur leur Honneur, que l'accusé est coupable ou non ; mais leur jugement, comme celui des Jurés, doit être unanime.

Il reste très-peu de familles anciennes parmi les Lords d'aujourd'hui. Les Rois en ont créé peut-être trop depuis un siècle, la liste monte à deux cent quarante.

Le peuple, quoiqu'insolent, rude & grossier, porte le plus grand respect aux grands Seigneurs, ainsi qu'aux *Ladies*, soit à la campagne, soit à la ville.

On peut dire, sans flatterie, que les grands Seigneurs Anglais sont des personnages très-recommandables par leurs connaissances acquises & variées, & par leur amour pour les arts, & plus encore par une

une affabilité envers tous les étrangers, qui les distinguent facilement de toute la haute Noblesse du reste de l'Europe, pour l'ordinaire trop entichée de ses titres & de ses prérogatives. & méprisant trop la roture & le bas peuple.

GOVERNEMENT DE LONDRES.

LA ville de Londres est divisée en 26 districts, ou quartiers, dont un échevin est chef. Il est élu par les bourgeois, & les 26 échevins élisent le Lord Maire. Sa juridiction s'étend jusqu'à quarante miles sur la rivière. Il est le premier Juge de Londres, il cite & emprisonne de sa propre autorité tous ceux qui sont sous sa juridiction.

Il tient table ouverte, & a plusieurs officiers, comme le Porte-épée, &c. il a une meute, & chasse quand il lui plaît, à plus de 12 à 18 lieues à la ronde.

Au couronnement du Roi il est nommé Grand Echançon. Lorsqu'il sort en cérémonie, il est dans un carosse superbe. Il porte une robe de pourpre, il a une chaîne d'or avec une pierre précieuse au bas. Son carosse est escorté d'un grand nombre d'officiers & de connétables, qui font la police sur la route.

Les

Les deux Sheriffs sont des Magistrats qui ont le droit de citer les bourgeois jurés & par lesquels ils sont élus à la St. Jean.

Le Chamberland a une grande autorité ; il est aussi élu par les bourgeois. Il a le trésor de la ville sous sa garde, & les fonds destinés pour les orphelins, & le dépôt des réglemens des maîtrises & des apprentifs lui est confié.

Le Grand Conseil est composé de 236 bourgeois, qui représentent la ville de Londres en corps * : ainsi on peut dire que ce corps représente la *Chambre des Communes* ; les *Aldermen*, la *Chambre des Pairs* ; & le *Lord-Maire*, le *Roi*. Ces trois corps de bourgeois font les loix municipales, qui sont suivies & respectées par tous les citoyens depuis plus de quatre siècles.

Les Bourgeois Jurés de la ville sont ceux qui après avoir été enregistrés apprentifs, sont reçus dans les diverses communautés ou corporations. Ils sont au nombre de neuf mille, qui ont le droit de donner leur suffrage dans les élections des Magistrats & des Membres du Parlement.

* En Septembre 1776, ces Messieurs firent le coup de poing dans cette auguste assemblée ; le Lord Maire vit de sang froid ce spectacle. Ce corps dégénère tous les jours, & bientôt le Lord Maire sera un *homme de paille*, ou le valet de St. James.

Les diverses cours de justice de l'Hôtel de Ville de Londres ont tous des Officiers sous les Magistrats ci-dessus nommés, qui jugent toutes les affaires relatives au commerce.

Gouvernement de Westminster.

Le Grand Maître, qui est toujours un grand Seigneur, est élu & approuvé par le Chapître ; cette charge est à vie : il se choisit un Député.

Le Grand Baillif est le chef des autres Baillifs, & dirige les élections des Membres du Parlement.

Les amendes & confiscations lui sont dévolues de droit. Le Grand Connétable est le chef de tous les autres Connétables, qui sont en très-grand nombre.

Il y a en outre quatorze Bourgeois de distinction, qui ont chacun un collègue : ils ont la même autorité que les Aldermen dans leur district.

EDUCATION.

L'EDUCATION, la religion, les spectacles, les livres les plus répandus, entretiennent le ton lugubre de la nation. Le peu de so-
D ciété

ciété, le train de vie, les aliments, & la manie de faire fortune rapidement, l'occupation qu'elle exige, forment le caractère dur & rude de l'Anglais qui ne voyage point.

Les enfans sont élevés chez les parents sans aucune gêne ni de corps ni d'esprit. Les Anglais sont plus raisonnables que nous sur cet article important. De la maison paternelle ils vont dans des pensions, ou académies nombreuses, à l'âge de 8 à 9 ans: où ils apprennent, jusqu'à 12 & 14, les éléments des langues, l'écriture & l'arithmétique.

On les distribue ensuite au college de Westminster ou à celui d'Eton, & delà à Oxford ou à Cambridge. Ces universités, quoique très-célèbres, & peuplées de maîtres, ne forment que peu de sujets distingués. Au sortir de ces prisons monacales, où l'on a passé six années moitié en vacances, & moitié à niaiser ou à boire, ces jeunes bacheliers, ou Seigneurs, se jettent tête baissée dans le tourbillon des sociétés, où ils voyagent attelés à un limonier Suisse, ou avec un Chapelain; c'est-à-dire, pendant sans usage, bouffi de Latin & de Grec, qui traîne son Télémaque de ville en ville, de foire en foire, & le ramène souvent au bout de quatre années, aussi ignorant, & plus vicieux.

vicieux, qu'il n'était auparavant. Si Télémaque voyage seul, comme cela n'arrive que trop, six mois de séjour à Paris ruinent sa santé, ses mœurs & sa fortune. Il regagne enfin ses penates malgré lui, & pour tout fruit de ses voyages, il produit la liste complète & variée des traiteurs, des modes, des chevaliers & des catins.

Il est donc bien étonnant qu'on prenne au hasard un prétendu Mentor; pourvu qu'il soit Protestant il plaît. Les Anglais les plus éclairés, & qui sont nés pour détruire les préjugés qui tyrannisent les hommes, sont tous ennemis d'un Catholique, fut-il MONTAGNE, LA BRUYERE, ou CHAULIEU.

Les Chesterfield, Bolingbroke, Shaftsbury, Temple, Walpole & Hume ont pourtant pensé différemment; aussi, sans vouloir offenser ni blesser personne, ni même faire aucune comparaison, on citera à peine une douzaine de personnages vivans qui honorent la nation, & qui peuvent soutenir en public l'éclat de leur nom.

Les étrangers sont étonnés de voir des cohortes de Seigneurs Anglais, ou soi-disant tels, qui ne se font connaître que par des étourderies ou des dettes, parce qu'ils ne fréquentent que de la mauvaise compagnie.

Il semble que depuis vingt-cinq années,

les Ecoffais ont acquis une réputation méritée dans toutes les branches de sciences. L'Ecoffe a repris une vie nouvelle, & a produit tout-à-coup une peuplade d'hommes ardents, éclairés, qui se font saisis des refforts du gouvernement qu'ils font mouvoir au gré du despote aveugle, qui mine fans cesse le colosse qui l'écrasera bientôt, si la fortune & l'amour abandonnent leur plus cher favori, qu'ils ont placé depuis trente années auprès du trône.

Mais les gens sensés distinguent facilement les Anglais de mérite qui voyagent pour s'instruire. Paris a vu avec plaisir en 1774, le jeune Mr. Stanhope, aussi formé aussi aimable, & aussi instruit qu'un homme de Cour puisse le desirer. Une douzaine de Seigneurs de cette trempe suffirait pour faire oublier toutes les incartades d'une foule de rustres présomptueux qui ne font que se montrer sur la scene, & s'y cacher jusqu'à leur départ. A Londres on a raison de mépriser ou de haïr les têtes folles qui s'échappent de Paris. La plupart de celles qu'on a vu jusqu'aujourd'hui ne se font fait connaître que par des escroqueries, & des bassesses. Un Français du bon ton ne rougit point qu'on insulte sa probité & ses mœurs, pourvu qu'on parle de son esprit, & de sa politesse avec distinction : un Français

çais de qualité n'a pas besoin de se parer des vertus roturieres; son nom, son ton avantageux, son ignorance & ses mœurs corrompues le distingueront des autres peuples, quelques dépravés qu'ils puissent être.

L'éducation des filles qui est par-tout négligée & contraire à la nature, est pourtant ici moins soumise à de préjugés qu'en France. Les parens se débarrassent de leurs enfans en les jettant au hazard dans des pensions ou des académies. Ils semblent rougir de voir leurs enfans se former sous leurs yeux : ils préfèrent des étrangers qui n'ont ni attachement, ni la connaissance des passions des enfans qu'on leur confie, & les élèvent tous avec indifférence sur le même plan. Il serait plus raisonnable d'avoir ses enfans chez soi, d'étudier leur goût, leur penchant, de les façonner peu-à-peu, par la douceur & les caresses, à la docilité, au travail, à l'honnêteté, & de les familiariser insensiblement avec tout ce qu'ils doivent savoir un jour, & pratiquer dans la société. On est étonné, à Paris sur-tout, lorsqu'on voit arriver de jeunes Anglaïses dans les couvents. Quoi ? dit-on, les mœurs sont donc bien corrompues à Londres pour nous charger d'élever les Demoiselles. Ils ignorent, ces Anglais si philosophes, que les couvents sont remplis de femmes dés-

espérées d'y être emprisonnées ; que la plus grande partie sont plus perverses & plus dangereuses que les plus dépravées gourgandines ; que celles qui ont été abruties par leurs directeurs, sont hypocrites, minutieuses, & ardentes à convertir les jeunes personnes qui leur sont confiées. Qu'une pensionnaire, qui sort d'entre leurs mains au bout de huit à dix ans, est pêtée de vices ou de minauseries dont elles ne peuvent jamais se débarrasser, lorsque la fortune les destine au mariage. On ne doit point être surpris qu'une jeune personne, sans expérience du monde, y paraisse comme étrangère, & qu'elle ne soit la dupe ou du mari qu'elle épouse sans le connaître, ou qu'elle succombe au premier piège qu'on tend à son innocence.

On a publié peu de livres propres à former en même temps l'esprit & le cœur. Les *Niaiseries de Madame*, le *Prince de Beaumont*, retrecissent les idées des enfans. Il serait à désirer qu'un philanthrope éclairé voulût sacrifier ses veilles à instruire la jeunesse, par forme de dialogues qui rouleraient sur les vertus qu'on doit & qu'on peut pratiquer facilement pour assurer son propre bonheur, & sur les moyens de fuir & d'abhorrer les vices qui nuisent à la société & à notre propre tranquillité.

La

La Bible n'est point la lecture convenable à l'enfance ; les pieuses absurdités dont elle est farcie sont aussi incroyables que dangereuses. Les prêtres sont tous intéressés à faire révéler ce ramas de folies & d'atrocités, capables de révolter le cœur le plus endurci. Epitacte, Pibrac, & La Fontaine contiennent cent fois plus de leçons de morale & d'enseignemens utiles & praticables par les esprits les plus revêches & les plus obtus, que les trente-six mille vol. publiés pour ou contre les Saintes Ecritures. Les gouvernemens devraient publier un catéchisme qui formât des citoyens au travail, à la bienfaisance, & au patriotisme ; les gibets seraient bientôt inutiles.

P O P U L A T I O N.

La population ne se soutiendrait pas en Angleterre, si elle était nécessitée de guerroyer quinze ans de suite sans le secours des étrangers, qui peuplent ce pays, & qui ont accru les colonies Américaines.

La marine, qui est la puissance la plus redoutable de toute l'Europe, détruit la population, & appauvrit l'espèce. Le scorbut qui regne dans les équipages de long cours, se communique & procure toutes ces maladies si connues à Londres & dans les ports
de

de mer Anglois. Cette nation a donc bien tort d'avoir une si grande antipathie pour les étrangers, puisque sans eux elle n'aurait ni arts ni manufactures ; sans eux, l'Amérique si florissante ne serait qu'un pays stérile. Elle a donc bien tort de faire la guerre à ces colons, puisqu'ils soutenaient le commerce de la Métropole.

Il y a peu de ville où l'on voye plus d'enfans folâtrer dans les rues, & se promener avec leurs *Bones*. Ces enfans en nombre partout forment un des tableaux les plus intéressans pour un étranger sensible. Les Anglaises ou habitantes de Londres, nourrissent leurs enfans ; elles méritent de porter l'honorable titre de mere, si peu connu à Paris, où l'égoïsme & la coquetterie ont fait des *Grizettes* de toutes les femmes du bon ton. La bourgeoisie ose montrer des vertus, & s'en faire gloire. Tout n'est donc pas encore désespéré.

RELIGION ANGLICANE.

La Religion Anglicane est la dominante ; elle est régie par deux Archevêques & deux Evêques nommés par le Roi, qui exerce aussi le droit de régale. Ils sont mariés pour la plupart, & vivent honnêtement.

L'Archevêque de Canterbury réside à
Lambeth,

Lambeth, vis-à-vis Westminster, situé agréablement sur la Tamise. Il est le Pontif suprême de l'église : il a une cour de trente Docteurs, qui connaissent des mariages, des promesses, & des contrats : ils connaissent aussi par appel des sentences rendues par les Juges des Evêques dans l'étendue de la primatie de Canterbury ; & leurs jugemens vont par appel à un bureau *mi partiforme ad hoc* dans la Chambre des Pairs.

Leur tribunal & leur palais est près St. Paul.

Tous les Dimanches l'Archevêque de Canterbury prêche à huis clos pour sa maison. Sa bibliothèque & son palais méritent d'être vus.

Le Clergé Anglican est très-tolérant, & s'échauffe peu de la propagation de la foi parmi les infideles. Il n'a pas la cruelle & folle manie de tourmenter les peuples qui ne pensent pas comme lui.

Plusieurs réfugiés Français se sont unis à l'Eglise Anglicane, dont ils ont adoptés les rits & la lithurgie. Les Presbitériens mêmes s'unissent aussi sans peine à la religion Anglicane. L'office se fait par un Ministre : les enfans de charité ou de la paroisse chantent en chœur ; le sermon suit après d'une demi heure. Le ton froid & mesuré

mesuré du Ministre endort souvent toute l'auditoire. C'est un commentaire d'un passage de la Bible. Toutes les paroisses sont bâties sur le même modele, elles ressemblent aux synagogues; elles sont garnies de bancs fermés & de tribunes. La table de Communion est en place de l'autel; une fois par mois on met une nape sur la table, & le pain consacré est distribué dans des coupes de vermeil. “ Les églises
 “ Anglicanes n'ont ni statues ni peintures,
 “ mais la propreté y regne: le chant de
 “ la liturgie est triste & discordant, comme
 “ le son des cloches. L'extérieur des égli-
 “ ses est trop chargé d'ornemens inutiles.”

Chaque paroisse a un Recteur qui en est le surintendant; il prêche quand il lui plaît. Le Ministre, ou Curé, est chargé du détail. Un ou deux chantres composent tout le clergé. Les rectorats sont très-lucratifs; ils sont la récompense des Chapelains de la Cour; ils menent à l'épiscopat. St. Paul, Westminster, & quelques cathédrales d'Angleterre ont conservé des canonicats. Ceux de Westminster valent neuf à dix mille livres. On compte dans l'église Anglicanne 90 Doyens ou Archidiacres, 550 Chanoines, & 10200 Ministres ou Curés.

Les enterremens forment le principal produit des Curés; la sépulture dans les églises

églises est très chère, celle dans les cimetières coûte ordinairement sept à huit guinées, vû la *Dalle* énorme & l'inscription.

Les mariages, baptêmes, produisent encore un bon revenu aux Curés, où toutes les sectes vont avec indifférence. Les enfans des Catholiques n'ont d'état que par le baptême administré à la paroisse.

L'office des morts est à-peu-près le même que celui des Catholiques.

En vertu d'une loi, les morts doivent être ensevelis dans de la laine, & toute la pompe funèbre, qui pour l'ordinaire est très-fastueuse, doit être aussi de laine. Il y a des enterremens bourgeois qui coûtent plus de 150 guinées, encore vont-ils au cimetière.

Les morts sont visités par des chirurgiens jurés, qui déposent qu'il n'y a aucun symptôme de poison, ni de mort violente. Cette police fait honneur au Parlement.

L'état des Ministres à Londres & à la campagne est très-honnête & considéré : la plupart sont mariés, & vivent religieusement ; mais les enfans, sur-tout les filles, sont exposées à la misère, lorsque le pere meurt jeune ou endetté.

Tous les ans, le 8 Mai, on fait une quête dans l'église St. Paul où assistent les personnes charitables, qu'une musique excellente

cellente attire en foule : la quête monte quelquefois à deux mille cinq cent guinées.

De toutes les sectes & religions qui sont établies & tolérées en Angleterre la Romaine est la seule qui soit en horreur parmi les Anglais. Ils la regardent comme l'ennemi de la population & de la liberté : ils ont donc raison de la proscrire avec tant de chaleur, puisque la multiplicité de prêtres qu'elle emploie à ses cérémonies aussi inutiles qu'extravagantes, nuit à la propagation & aux bonnes mœurs ; & que cette armée de prêtres & de moines oisifs & débauchés, ont tous intérêt de tenir le peuple dans l'ignorance, pour abuser plus facilement de sa crédulité, & le soumettre, par la confession, au joug du despotisme, dont ils sont les soutiens & les apôtres révéérés.

Il y a à Londres quelques chapelles Catholiques très-publiques, comme celle de Sardaigne, celle de Baviere, où tout le monde peut assister aux offices le Dimanche ; mais ces chapelles n'ont point de cloches : le peuple Anglais y va quelquefois, & s'y comporte avec décence.

Les Catholiques ne peuvent acheter ni posséder aucune terre ni maisons, que sous un *prêtenom* Protestant. Ils sont exclus de tous les emplois, sans aucune exception.

Cette

Cette rigueur paraît nécessaire dans un pays où la liberté est le seul protecteur de tout être qui l'habite.

ARTICLES PRINCIPAUX de la Religion Anglicane, approuvés par le Parlement en 1571, & qui sont en contradiction avec ceux de la Religion Catholique & Romaine.

LA Présence réelle, & la Transsubstantiation dans le Sacrement de l'Eucharistie.— L'Invocation des Saints.—La Croyance du Purgatoire.—Le Célibat des Prêtres. Voilà les quatre articles que les Anglicans regardent avec raison comme absurdes & intolérables.

Ceux qui croient les XXXIX. Articles du fond du dogme de la Religion Anglicane, sont appelés *Conformistes* ou *Anglicans* ; on les appelle aussi *Episcopaux*, parce qu'ils admettent & reconnaissent la hiérarchie des Evêques. Toutes les autres sectes, au nombre de trente ou trente-six, sont appelées *Non-conformistes*.

QUAKERS, ou TREMBLEURS.

LEURS assemblées sont silencieuses ; on y est sans gêne, chapeau en tête. On rêve. ou l'on rumine, ou l'on dandine : les fem-

E

mes

mes font d'un côté de la salle dans le même silence stupide. Tout Quaker est prédicateur dès qu'il se croit inspiré; les femmes prêchent aussi: les plus plattes trivialités s'y débitent avec un ton si lent & si grave, que c'est selon moi l'image de la folie ébêtée.

Les Quakers se distinguent par un chapeau rabattu & déployé, des habits unis & sans boutons aux manches, ni manchettes. Ils tutoient tout le monde, & ne prêtent jamais serment. Ils sont l'objet de fréquentes plaisanteries tant en propos que par écrit. Ils paraissent insensibles à tout ce qu'on lance contre eux.

Ils ont plusieurs assemblées dans la cité & une près de Westminster. Il faut y aller un Dimanche, & tâcher d'assister à un enterrement.

Cette secte diminue insensiblement comme toutes celles établies depuis cent ans. L'éducation, qui tourne les sujets vers les espérances de la Cour, & le luxe gagnant toutes les professions, rendront tous les Anglais indifférens pour toutes ces nouveautés ridicules, méprisées du Gouvernement. Le Quakerisme a fait des progrès rapides dans la Pensylvanie, & l'a rendu recommandable par la généreuse liberté qu'il a accordé à tous les esclaves noirs. —

Les

Les Princes chargent de chaînes leurs sujets ; une secte nombreuse, tranquille, laborieuse, venge la nature opprimée, en donnant la liberté à deux cent mille noirs, & en font une société de freres. Quelle leçon pour les Monarques !

E G L I S E S.

ST. PAUL doit être regardé, après St. Pierre de Rome, comme l'église la plus grande de toute la Chrétienté. L'extérieur de ce temple est très-impofant. On est peu fatisfait du nud de l'intérieur : cette simplicité refroidit le temple de Dieu. L'église paraît massive, & le dôme & le chœur n'ont aucune décoration digne de cette cathédrale, qu'on tient fermée, excepté aux heures de prieres. En payant trois à quatre shellings, on peut visiter l'église de bas en haut jusqu'au dôme, où il faut monter lorsque le foleil a nettoyé l'atmosphère de cette Babilone,

Elle a 500 pieds de long d'un portique à l'autre, sur 240 de large, & 340 pieds de haut. *Wren* a été 40 ans à bâtir cette église, qui a été achevée en 1725. La dépense a passé vingt-fix millions tournois. La Reine Anne est élevée en pied au milieu du porche, à l'ouest, entourée de quatre

figures de marbre, représentant la Grande Bretagne, la France, l'Irlande, & l'Amérique.

Le chapitre de St. Paul est composé d'un Evêque, d'un Doyen, d'un Promoteur, d'un Trésorier, de quatre Archidiaques, & de neuf Chanoines. Il faut assister à l'office le Dimanche, à onze heures, & se placer dans le chœur, pour avoir une idée des cérémonies Protestantes.

Le peuple, qui est extrême en tout, se figure que *St. Paul* est comparable à *St. Pierre*. On peut le détromper facilement en lui disant que cette basilique a 729 pieds en longueur, largeur de la croix intérieure, 510, & la hauteur 437. A l'égard des ornements, ils y sont prodigués avec une profusion qu'il est impossible de décrire : quand on n'a pas vu ce temple pendant trois mois consécutifs, avec des yeux connaisseurs, ou avec des artistes Romains ou Français. Cette église mériterait qu'on fît le voyage de Rome ; mais on est bien satisfait après avoir vu le premier temple de la Chrétienté de parcourir cinquante églises superbes, & de visiter les ruines des Conquérans de l'univers.

L'ABBAYE DE WESTMINSTER.

Cette église fut fondée en 612, & dédiée à St. Pierre, par Sibert, premier Roi Saxon, qui embrassa le Christianisme. Ce lieu antique & respectable sert de couronnement & de sépulture aux Rois. On y voit avec admiration plus de cent cinquante tombeaux ou monumens élevés aux personages illustres de la nation. Les plus remarquables sont ceux de Shakespeare, de Milton, du Docteur Busby, d'Handel, de Congreve, de Cornwall, de Mr. Craggs, & du Général Wolfe. On peut dire en général que *Roubillard Lionois* est le plus savant statuaire qui ait paru encore à Londres, & que tous ses monumens ont été admirés, même des artistes vivans. Cependant cet homme est mort très-pauvre, & presque haï de tous les Anglais.

On ne doit pas négliger de voir aussi les chapelles des Rois, où sont leurs tombeaux, & six personages illustres, représentés en cire, de hauteur naturelle, très-ressemblans, comme Charles II, Guillaume III. la Reine Anne, &c. Lisez l'inscription de 1086, du temps de Guillaume, qui est sur le pavé dans les cloîtres.

La Reine Elizabeth a fondé le fameux
E 3 college

college de Westminster, où l'on enseigne les langues & les sciences à un grand nombre de jeune Noblesse ; & l'on vient d'y bâtir une place quarrée, qui sert à l'amusement & de jeu de paume & du battoir aux pensionnaires.

Le petit marché du voisinage mérite d'être vu par la propreté qui y regne partout ; la boucherie est toujours garnie de très-belle viande. Les étrangers ne visitent gueres les halles & les divers marchés de Londres, & c'est pourtant dans ces lieux qu'on peut juger de l'abondance des denrées d'une ville, & de leur bonté.

S A I N T M A R T I N.

CETTE paroisse a été bâtie en belle pierre de Portland, aux fraix des habitans. C'est une des belles églises de Londres, pour la bonne architecture. Le portique est Hexastyle, de l'ordre Corinthien, d'un stile pur ; on peut le regarder comme un chef-d'œuvre : le clocher dépare ce péristille. Il a 215 pieds de haut, & d'une belle forme. Londres, vu du Dôme de St. Paul, offre le plus beau coup d'œil qu'on puisse imaginer : on y remarque avec plaisir plus de trente clochers, extrêmement hauts & pyramidals. Lorsqu'on aura ouvert

vert

vert une rue devant ce savant portique, les connoisseurs jouiront du plaisir de le contempler à leur aise. Le Parlement, qui devrait embellir & policer cette trop grande ville, semble ne s'occuper que de la politique, & négliger trop les arts de décoration ; eux seuls peuvent donner de la célébrité à une nation si éclairée & si puissante, & attirer chez elle les peuples les plus éloignés ; parce que tous les hommes aiment la liberté, & l'Angleterre est le seul pays de l'Europe où l'on peut jouir de cette liberté appuyée par les loix.

J U I F S.

CE peuple, dispersé & errant sur le globe, par la stupidité & l'ignorance atroce des gouvernemens arbitraires, tourmente cette nation antique & révéree. Elle a une très belle synagogue près de la Tour de Londres, & deux autres à un mile & demi, où ces pauvres Israélites offrent au Dieu de Miséricorde leur encens & leurs vœux.

Les Juifs Espagnols & Portugais établis à Londres sont riches & considérés. Depuis 1720, jusqu'en 1745, plus de deux mille familles Juives se sont établies en Angle-

Angleterre, & ont échappées aux bûchers de Lisbonne & de Madrid.

Le Bill de Naturalization, que les Juifs obtinrent du Parlement en 1752, était l'ouvrage de la politique la plus consommée. Le clergé & le peuple se soulevèrent contre cette nouveauté bienfaisante, & le Bill fut annulé.

“ Depuis le rétablissement des Juifs par
 “ Cromwell, ils se distinguent par des sen-
 “ timents & par des procédés dont les gens
 “ de leur foi, du bas peuple, se croient
 “ dispensés, dans un pays où leur état est
 “ un état d'opprobre & d'ignominie.”

Il faut espérer que la nation Anglaise, plus éclairée qu'aucune nation de la terre, fera époque en naturalisant cette industrieuse peuplade, & la rappellera dans ses royaumes. C'est le seul moyen d'enrichir & de peupler un si beau pays, que l'impôt du *Timbre* a déjà appauvri.

FAUSSE MONNOYE.

Malgré qu'on pende fréquemment les faux monnoyeurs, il est étonnant de voir combien il y a encore de ces coquins audacieux, qui frappent des guinées & des demi guinées fausses, si bien limitées, que
 les

les personnes qui n'ont pas la précaution de les peser, sont toujours trompées.

A Birmingham on est en possession depuis longtems de frapper des shellings faux qui sont répandus dans le commerce en très-grande quantité. Des écrivains éclairés & impartiaux ont remarqué que depuis 18 ans qu'un Prince fameux par ses ex ploits, & qui, à bien des égards, mérite la réputation qu'il s'est acquise, a fait pulluler par son exemple les faux monnoyeurs en Angleterre & dans beaucoup d'autres pays. Il est donc à désirer que la probité devienne un jour à la mode parmi les Princes, afin que les peuples s'accoutument à la pratiquer, ou par imitation ou par intérêt. L'exemple peut tout sur les hommes ; ils ne sont corrompus, crédules, superstitieux, & malheureux que parce qu'ils sont mal gouvernés, ou avilis par des tirans.

Et ces ambitieux atroces, qui outragent l'humanité, trouvent encore des partisans nombreux parmi les philosophes ; ces adulateurs sont encore plus méprisables & plus méchans qu'eux, puisque par les éloges outrés & continuels qu'ils font de ces Princes injustes, cruels, ils les entretiennent dans leurs dépravations. La vertu n'est donc qu'une chimere inutile à pratiquer, puisque

puisque les brigands, les meurtriers, les faux monoyeurs, sont cités comme les Sathonon & les Semiramis du siecle.

Argent circulant, monoyé en Papier.

DAVID HUME, qui vient de mourir, & qui à si juste titre mérite les regrets de sa nation & ceux des savans étrangers, a fixé la masse circulante à trente-huit millions sterlings. On croit que la somme des billets de banque, peut monter à dix ou douze millions, ce qui ferait à-peu-près huit cent soixante millions tournois qui sont dans le commerce. Cette circulation est plus vive & plus animée que dans aucun royaume : elle est répandue plus également parce que le peuple, & sur-tout les fermiers, y sont plus riches qu'ailleurs, que l'intérêt de l'argent est plus bas qu'en France ; & que les entreprises trouvent plus de facilité que dans aucun pays par la libre & sûre association de plusieurs marchands ; & qu'enfin l'homme riche de la Noblesse ou du commerce vit fix à sept mois dans sa terre, & qu'il y dépense noblement son revenu.

Le commerce & l'agriculture marchant d'un pas égal à leur accroissement & à leur perfection

perfection feront toujours de l'Angleterre la nation la plus riche & la plus puissante sur mer de toute l'Europe.

L'impôt est réduit à douze millions sterlings ; on peut donc avancer que la nation ne paye qu'un cinquième de son revenu ; mais les terres sont augmentées depuis dix ans d'un quart, preuve que l'agriculture a doublé ses productions, & que le commerce les a exportées ou échangées.

Si la guerre atroce & ruineuse que le Ministère fait à l'Amérique n'eût pas été entreprise si aveuglément, l'Angleterre serait devenu le magasin universel de toute l'Europe, & se serait enrichie & peuplée, malgré la dette nationale, qui s'accroît à vue d'œil ; & malgré les taxes nouvelles dont elle est surchargée depuis cinq ou six années.

PAUVRES ET MENDIANS.

L'IMPÔT ou la taxe qu'on leve pour les pauvres est de vingt-cinq à vingt-six millions tournois. Chaque paroisse fait élever un nombre d'orphelins, & nourrit les pauvres nécessaires. Malgré tant d'actes de charité exercés tous les jours par les âmes généreuses & compatissantes, il est étonnant la quantité de pauvres & de mendiants qu'on

qu'on rencontre dans les rues de Westminster, car dans la cité on peut les compter. Serait-ce à une mauvaise administration de cette taxe & de ces aumônes qu'on attribuerait le nombre de mendiants qui affaillent les étrangers ? Non, je n'ose le penser ; c'est à la paresse & à l'ivrognerie, vices favoris du bas peuple. Le Parlement remediera sans doute au désordre & à la honte que cause cette vile canaille, qui fourmille dans les rues.

L'Anglais, de quelque état qu'il soit, riche ou malaisé, paye la taxe des pauvres avec plaisir ; parce que son intention est de secourir les malheureux. C'est sans contredit l'emploi le plus noble dont un peuple opulent puisse se faire honneur de ses richesses.

Il y a une amende de cinq livres sterling contre quiconque fait l'aumône à un mendiant dans les rues ; bien de gens charitables, pour éviter d'être surprises faisant une bonne œuvre, jettent par terre l'argent qu'ils destinent au mendiant. Malgré la crainte de payer l'amende, on n'a jamais ouïdire qu'aucun Anglais ait commis l'horrible *délation* de charité.

DES

DES JEUX ET PARIS.

Tous les jeux de hazard sont défendus : la personne qui perd plus de dix louis, si elle est malhonnête, peut éviter de payer le surplus. Malgré que parmi la Noblesse il y a tous les jours des joueurs qui perdent toute leur fortune, on n'a pas encore vu un joueur de qualité dénier sa dette ; il paye, dût-il être ruiné, & ensuite se casse la tête. Le point d'honneur est donc plus respecté que la loi.

Parmi les Plébéiens, la loi est suivie à la lettre, lorsque son intérêt le guide & l'anime.

Le joueur qui a gagné une somme considérable ou avec un homme de mauvaise foi, ou hors d'état de parfaire sa dette, est condamné à une amende envers les pauvres, ainsi que celui qui a perdu, lorsque le Juge a reçu la dénonciation & le témoignage d'un assistant. Le dénonciateur a aussi une partie de l'argent joué. Le peuple Anglais s'amuse peu à jouer, il préfère la bouteille & la bière.

DEFIANCE RAISONNÉE DES ANGLAIS.

LONDRES est rempli d'une foule de valets sans talents & sans mœurs, & d'avanturiers

turiers qui rodent par-tout. Ils font de tous les pays & en grand nombre ; mais cependant on peut dire que le nombre de Français est le dominant. C'est cette canaille chassée de leur pays qui fait tort aux étrangers honnêtes & laborieux qui se trouvent confondus dans cette Babilone. La manie des gens de qualité qui ont voyagé en France & en Italie, est de meubler leur maison d'un ramas de ces insolens valets, qui au premier coup d'œil en imposent au maître par leur maintien & leur zèle actif. Il y a peu de Seigneurs qui puissent garder à leur service six ans le meilleur de ces domestiques. Comme ils ont tous l'aveugle ambition de faire fortune par la contrebande, ils se dégoûtent de leur condition quelque bonne qu'elle soit. Ils entreprennent imprudemment, & par *fas* & *nefas* veulent s'enrichir. La plupart font des banqueroutes frauduleuses, ou perdent dans une saisie tout leur Saint-Crespin.

Les plus dangereux sont ces vrais chevaliers d'industrie, qui mettent à contribution les marchands. Ces faiseurs d'affaires avec le *Nord* & le *Midi*, ces fabricateurs de fausses lettres-de-change, & ces joueurs de profession, qui courent les capitales, & qui tôt ou tard périclent ou dans les prisons ou à Tyburn.

Londres

Londres est sans contredit la ville la plus peuplée de ces vauriens déliés, qui se glif-
sent par-tout. Les Anglais ont donc raison
d'être sur leur garde avec les étrangers
qui n'ont pas une caution, ou qui ne sont
pas connus par leurs talens, ou avoués de
leurs Ambassadeurs.

Je n'en citerai aucun, quoique j'en con-
naisse plusieurs, parce que je n'aime point
à nuire à qui que ce soit.

LE MARCHAND ET FABRICANT.

CETTE classe très-nombreuse est pourtant
celle qui fait le plus d'honneur à la nation,
tant par son active industrie que par son
honnêteté & ses mœurs. C'est elle qui
soutient le crédit de la Banque dans les
momens de crise; c'est elle qui amène l'a-
bondance dans le royaume, & qui fait fleurir
les arts utiles.

Lorsqu'on est adressé à un marchand,
négociant ou banquier, il vous reçoit ami-
calement. Si vous avez quelques affaires
d'intérêt avec lui, il vous traite officieuse-
ment, rarement vous offre-t-il de vous
mener à sa campagne, où ils vont le Sa-
medi matin pour revenir aux affaires le
Lundi au soir ou Mardi, grand jour de
Bourse. Le crédit & la recommandation

d'un marchand de la cité vaut mieux que celle du plus grand Seigneur. En affaires essentielles ils sont ronds & expéditifs, entreprenans & généreux à soutenir le crédit d'un homme qu'ils connaissent honnête & appliqué. Ils relèvent jusqu'à quatre fois un homme dont les affaires sont dérangées par des malheurs imprévus : ils sont très-faciles en affaires.

DES ETRANGERS A TALENS.

QUELQUES talens que puissent avoir les étrangers, ils ne sont jamais considérés des Anglais : ils ne sont employés que parce qu'ils ne sont pas en état eux-mêmes de faire aussi-bien. Lorsqu'un étranger fabrique ou invente quelque utile ou agréable marchandise, rarement trouve-t-il la récompense de son industrie. L'Anglais le plus riche cherche à lui arracher son industrie ou son secret ; il met tout en œuvre pour le décrier : cet esprit de jalousie & d'avidité regne dans toutes les classes sans exception.

Ce sont pourtant les étrangers, & surtout les Français, qui ont porté les arts utiles en Angleterre, & c'est encore eux qui les font briller dans plusieurs branches. Il est impossible de faire aucun marché ni traité d'association avec l'Anglais le plus riche

riche & le mieux famé. Les légistes savent faire plier la loi à leurs intérêts. Plaider avec bon droit, c'est vouloir aller à l'hôpital : la chicane a des détours inconnus aux étrangers, & les procureurs ruinent leurs cliens, s'ils ignorent le Dédale de Thémis.

Trente années de conduite irréprochable ne sont pas un titre ni une garantie pour obtenir de l'Anglais sa confiance. Il regarde un étranger comme un ennemi qu'il n'ose offenser ouvertement, mais dont il craint la société ; il ne s'attache à personne. Un domestique est congédié au bout de dix ans avec autant d'indifférence que s'il était à peine connu du maître. Il croit avoir tout fait & rempli ses engagements en payant strictement le salaire convenu. Les étrangers qui ont la sottise de faire des avances en bons procédés sont toujours la dupe. On doit traiter avec l'Anglais de *Turc-à-mort*, & toujours par écrit, même pour des objets de peu de conséquence.

LA SALLE DE WESTMINSTER.

Cette Salle si célèbre par les jugements des Pairs & Pairessees, est le lieu des cours de judicature, la cour du Banc du Roi, la cour des Procès Ordinaires Civils, la

cour de l'Echiquier, où sont discutés les droits & revenus du Roi.

- C'était anciennement une église. Cette salle a 272 pieds en longueur & 74 en largeur : sa charpente passe pour une merveille. J'ai vu à Avignon deux chapelles de religieux, qui sont plus larges & plus longues que celle de Londres si vantée, & dont la voute de l'une est très-curieuse à cause de sa hardiesse, & l'autre par sa charpente, bien moins confuse & chargée que celle de Westminster.

Pour avoir une idée du barreau, on doit assister plusieurs fois à la cour du Chancelier & à celle du Banc du Roi, à onze heures du matin.

CHAMBRE DES PAIRS.

Cette chambre est vaste, belle, & ornée de tapisseries qui représentent la flotte de Philippe II. appelée l'invincible, qui fut entièrement détruite par les vents & par la flotte d'Elizabeth.

Le trône est en velours cramoisi brodé en or : à droite est le siege du Prince de Gales, & à gauche celui du Duc d'York : les Evêques ont la droite du Roi ; les Dues, les Marquis, les Comtes, & les Barons s'asseient selon leur rang d'ancienneté. Au milieu

milieu de la chambre les Juges du royaume sont assis sur des sacs de laine, pour marquer que la laine est un objet important du commerce du royaume.

Les étrangers sont rarement admis dans cette auguste assemblée ; cependant ils peuvent tout voir de la porte.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Cette Chambre s'appelle encore la Chapelle de St. Etienne. Elle est assez grande pour contenir le nombre des Membres qui n'excede jamais quatre cent vingt, quoiqu'ils soient cinq cent cinquante-huit.

Au milieu de la Chambre est le siége du PARLEUR ; à ses côtés sont assis les Secrétaires de la Chambre. Dans les grandes cérémonies, la Chambre des Pairs assiste au Service Divin à l'Abbaye, & la Chambre des Communes assiste au Service Divin à l'église de Sainte Marguerite.

Un étranger, connu de quelques Membres, peut assister aux débats de cette Chambre, qui sont toujours très-longs & très-vifs dans les premières assemblées ou séances. Peu-à-peu le zèle patriotique s'éteint & la Cour obtient presque tous les suffrages, lorsqu'elle les croit nécessaires à ses vûes. Les Ministres adroits gouvernent
avec

avec autant d'empire & de sûreté que dans les Cours de Versailles & de Madrid ; malgré le clabaudage de quelques écrivains affamés qui meurent souvent dans la misère & l'opprobre, parce qu'ils n'ont pas eu assez de talents pour se vendre à la Cour. Ils se voyent réduits par nécessité aux gages d'un Imprimeur avide, rapace, aussi méprisable qu'eux.

G O U V E R N E M E N T.

Aucun Anglais n'est exclus de la qualité de Citoyen de l'Etat : delà leur sûreté, leur patriotisme & leur fierté.

Les Députés du Parlement le sont ou de la part des villes ou de celle des provinces. Ceux des villes sont choisis ou par les Magistrats, ou par les Chefs des maîtrises, ou par un certain ordre de Citoyens. Ceux des provinces sont élus par les possesseurs des terres : il suffit d'avoir quarante shellings de rente en fonds de terre pour être électeur. Avec 600 liv. sterl. de rente on devient éligible de la part d'une province, & avec 300 de la part d'une ville. Delà vient que tous les ordres de Citoyens se ménagent & craignent de s'offenser mutuellement. Le paysan peut paraître riche
avec

avec sûreté, & le bourgeois peut étaler son opulence & son industrie.

La sûreté des possessions est égale pour tous les individus & celle de leur personne. Dans les causes criminelles tous sont jugés par leurs pairs, selon les mêmes loix, suivant des formes invariables, qui sont les gardiennes de l'innocence contre le crédit & l'oppression, & par une sagesse conforme à l'humanité, on craint bien plus de punir un innocent, que de laisser échapper un coupable. Dans les causes civiles, chacun est jugé par le tribunal qui lui est assigné, selon les mêmes principes, & les mêmes loix. Il n'est point de pays où les impôts soient supportés avec plus de tranquillité, & payés avec moins de murmures qu'en Angleterre. Il n'en est aucun où il se fasse tous les jours tant d'établissements généreux pour l'humanité souffrante : il n'y en a point dans le monde entier, où il y ait tant de bustes, de statues & de monuments élevés à la gloire des patriotes ou à celle de ceux qui ont honoré la patrie par leurs talens & leur enthousiasme pour l'humanité.

L'influence des Seigneurs dans la Chambre des Communes, & celle du Roi (par leur moyen) n'est pas un vice si grand qu'il le paraît aux yeux de quelques écrivains passionnés

passionnés ou peu éclairés. Les Seigneurs propriétaires des plus grands fonds, tiennent à la patrie par des liens plus forts : ils en connaissent mieux les avantages réels ; ils peuvent se former un système suivi dans l'administration, & chaque citoyen riche, en achetant des terres, peut acquérir pour la postérité cette influence si utile au bien général.

Mais un vice réel & très-commun, c'est la corruption des Membres du Parlement. On achète les voix des électeurs par différens détours, malgré les serments, & on revend son suffrage au Roi ou à un certain parti. Malgré ce désordre toujours croissant, on peut dire qu'il n'y a point de nation qui ait mieux formé son plan d'agrandissement, qui ait mieux choisi ses moyens, & qui les employe avec plus de persévérance. On augmente les matelots par toutes les voies possibles, par l'éducation, par les transports du charbon, par les récompenses assurées, & par les différentes pêches.

On favorise le commerce passif des nations qui ont avec l'Angleterre un commerce actif. On surcharge de droits les marchandises de France, tandis que les productions de Portugal en payent de très-légers. Les impôts nouveaux retombent
sur

sur les consommations pour revenir sur les terres par le plus grand cercle possible.

On favorise l'agriculture comme la source des richesses réelles. Les manufactures qui les premières mettent en œuvre les matières du pays, obtiennent la première faveur. Tous les droits de sortie sont calculés sur ces principes. On donne des primes pour la fabrication de certaines marchandises, comme la toile d'Irlande.

Les colonies devenues à présent le théâtre de la guerre, embarrassent autant les politiques sur son sort que le ministère. Si elles sont victorieuses, l'Angleterre est ruinée; si elles sont soumises, l'Angleterre s'épuisera en garnisons & en finances. La fortune, qui régit en aveugle ce bas monde, nous prouvera lequel des deux partis a agi le plus sagement; & l'Europe attentive regardera Pitt comme le seul homme capable, & le seul qui ait prédit tous les malheurs qui affligent toute la nation, & qui ait donné des moyens pour les arrêter.

DES PRODUCTIONS.

Toutes les loix en faveur de l'éducation, & l'entretien des bêtes à laine, contre l'exportation de ces laines, & celles en faveur
de

de la fabrication des étoffes, & de leur exportation, prouvent que les productions du pays font la richesse la plus sûre dans tous les empires. Les grandes communes sont donc nécessaires à l'entretien des brebis.

L'acte qui accorde une récompense de cinq shellings pour chaque quarter de froment exporté, lorsqu'il est au-dessous de 48 shellings : cet acte indique des vues sages ; mais comme il y a des abus partout où il y a des hommes, la loi n'a pas pu prévoir que les possesseurs des terres ne voulant avoir que des gros fermiers, qui leur assurent le tiers du revenu de leurs terres, & qui s'enrichissent rapidement, tiennent le bled fort haut en ne le vendant qu'au besoin, & forcent par-là le peuple à l'acheter fort cher.

On estime que l'Angleterre contient quarante millions d'acres * labourables qui rapportent 82 millions sterlings, & l'on croit qu'il y a un vingtième qui n'est point en culture.

Les grands parcs & les trop grosses fermes nuisent donc visiblement aux progrès de l'agriculture & de la population.

* L'acre contient 43,560 pieds quarrés d'Angleterre.

DU COMMERCE.

Le commerce d'Angleterre est considérable. Il est appuyé par une marine royale de 160 gros vaisseaux, & par cent frégates, & par 80000 matelots, & 10000 navires qui parcourent les mers, & qui apportent les tributs des nations à cette impénieuse cité,

Les étoffes, draps, flanelles, pluches, fatins, damas, camelots, bas; les cuirs, les peaux préparées, les bottes, souliers; la quincaillerie, l'acier, le cuivre, le laiton, l'étain, les instrumens, les lunettes, les ciseaux, sont des objets qu'aucun peuple peut fournir avec autant d'abondance & de bonté que l'Angleterre.

Les chevaux & la viande salée sont des objets moins importans; les bleds, les drogues médicinales, l'horlogerie, & les toiles d'Irlande sont encore des objets étonnans.

Par le bilan depuis 1716 jusqu'en 1776, la balance est avantageuse à l'Angleterre de près de quatre millions sterling, année commune. La dette nationale peut aller à cent cinquante millions: la contrebande qu'on arrête chaque jour, & qui doit diminuer par la grande sévérité & diligence qu'on y apporte, accroîtra peu-à-peu le

bénéfice de la nation. La balance avec le Portugal est très-avantageuse, & celle avec la Russie l'est encore davantage. Il résulte donc de tous ces exposés, que le fondement le plus solide du commerce d'une nation, c'est lorsqu'elle donne la forme aux productions de son pays, pour les vendre aux étrangers; que les droits & douanes doivent être levées de manière à favoriser toujours les marchandises manufacturées, & qu'enfin un commerce ne saurait être favorable à une nation, qu'autant qu'elle a une marine marchande considérable & une marine militaire puissante, capable de soutenir son commerce.

RICHESSE NATIONALE.

C'EST plus aux loix qu'au sol, & plus encore à son gouvernement, que l'Angleterre doit sa prééminence sur toute l'Europe. On compte quatre millions de travailleurs de 20 à 60 ans, à 1 shelling 4 den. les jours ouvrables de 3 shellings 9 den. ce produit fera de 82 millions, ce qui fait vingt livres & demi par an, nombre qui détermine tout à la fois l'ouvrage, la consommation de l'homme, & ce qu'il vaut à l'état. Tout étant calculé au plus bas, il peut se faire que le produit excède d'un million

million sterling, parce que la population s'est accrue depuis quinze ans par le nombre d'étrangers qui accourent de toutes parts pour jouir de la liberté, & participer aux richesses par leur industrie.

LOIX ET COUTUMES.

L'Angleterre est encore régie par le droit Normand ; les successions se partagent également, quant au mobilier, entre tous les enfans. L'aîné est préféré aux filles en tout tems de succession, succede à tous les immeubles, excepté dans le cas où le pere, en le déshéritant, aurait pris un héritier parmi les puînés.

Les substitutions, excepté les terres sur lesquelles le droit de pairie est assis, & que par cette assise le Roi érige en majorats, toute autre substitution est réduite à deux degrés. Elles se font par contrat de mariage. Lorsqu'un pere se plaint d'être grevé de substitution, il se présente au Chancelier avec son fils âgé de 21 ans (terme de la minorité) & ce fils déclarant qu'il consent que l'effet de la substitution qui lui est dévolue cesse dès maintenant, on en délivre acte au pere, qui dès cet instant peut user & abuser des fonds substitués, & ces fonds rentrent dans le commerce.

Le Roi & les possesseurs de grands fiefs sont tuteurs-nés de tous les mineurs auxquels il est échu quelque bien noble dans leur mouvance : ce bien passe dans leurs mains & ils en jouissent en plein usufruit jusqu'à la majorité des pupils, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les filles aient atteint 14 ans & les garçons 21. Ils ne leur doivent sur le revenu que la nourriture & l'entretien. Ces tutelles font une partie des revenus de la couronne & des droits utiles des grands fiefs : elles se négocient, & le Roi, le plus souvent, en gratifie ses favoris. Au moyen de cet arrangement, c'est le pupile qui est fait pour le tuteur. A l'époque du Rétablissement de Charles II, ce droit barbare & atroce allait jusqu'à marier arbitrairement les pupiles, & les riches héritiers se vendaient, pour ainsi dire à l'encan. Les tutelles forment le département d'une cour particulière : le Procureur-Général de cette cour est, au nom du Roi, le tuteur général de tout pupile possédant fief dans la mouvance de la couronne ; c'est-à-dire de toute la noblesse qui a le malheur de tomber en minorité. Delà l'éducation négligée de cette noblesse, éducation qui influe sur les mœurs de la nation.

La communauté entre mari & femme est aussi littéralement proscrite par le droit commun

commun d'Angleterre, que par la coutume de Normandie; & cette proscription est une suite d'une conséquence nécessaire des loix qui ont réglé le partage des successions.

Les Anglais sont maîtres absolus du bien & de tous les droits, soit mobiliers ou immobiliers de leurs femmes, qui perdent leur nom en se mariant, assurés, en cas de survie, d'un avantage égal au douaire.

La rigueur des loix Anglaises envers les filles dans les partages des successions, est la cause première de l'union qui regne assez communément entre les époux Anglais. C'est par-la qu'une femme est en puissance de mari. La loi regarde la femme tellement soumise au mari, que s'ils commettent ensemble quelque délit, la femme n'est enveloppée ni dans la punition ni dans l'accusation. Par le même principe, ce mari est responsable des outrages que sa femme a commis de parole ou de fait.

Le contraire s'observe dans les mariages déterminés par la richesse des héritières: dans ces unions, le mari est ou le tiran d'une femme séduite, ou le premier esclave d'une maîtresse impérieuse, qui lui fait acheter par de serviles soumissions l'espérance d'une donation ou d'un legs; car en ex-

cluant la communauté, les loix d'Angleterre n'ont aucun motif pour interdire les avantages entre conjoints. Suivant ces mêmes loix, tout enfant est réputé appartenir à son pere, si, lors de la conception, ce pere n'a pas passé les *mers*.

Les testaments sont très-simples & très-communs. L'exécuteur & les héritiers doivent, sous peine de nullité, affirmer le testament pardevant le Juge d'église, Juge-né de toutes les contestations qui peuvent naître de l'acte affirmé, si ces contestations n'ont qu'un objet mobilier : c'est le même Juge qui, par droit de suite, fait le partage des successions mobilières. Les appels de ses décisions, dans tous les cas, se portent au Parlement, devant un comité mi parti des Lords temporels & spirituels.

JURISPRUDENCE CIVILE.

LA procédure est aussi longue & aussi ruineuse qu'en France. Toutes les affaires sont jugées sur les lieux en première instance ; celles de Londres, aux assises de Westminster ; celles des provinces, par les grands Juges, qui, dans l'intervalle des assises du parlement, vont tenir l'assise dans les provinces. Les Juges de Paix répandus dans les provinces, n'ont que l'instruction provisoire

vifoire. Sur l'examen de cette instruction, après l'avoir confirmée ou recommencée, s'il y échet, les grands Juges prononcent, & leurs jugemens vont par appel au Parlement.

Toutes les affaires en première instance, soit aux assises du Parlement ou des provinces, soit à la Chancellerie, se jugent à l'audience, & jamais sur rapport. Les Juges voyent tout par eux-mêmes; tous les moyens sont débattus : les Avocats ne portent à l'audience que le point de fait ou de droit qui forme l'objet de la contestation.

Les appels s'instruisent au Parlement par mémoires, chaque partie en donne trois : le premier, où elle expose sa prétention & ses moyens ; le second, où elle contredit ceux de son adversaire ; quand au troisième, chacune des parties le dépose au greffe, à la même heure, & il doit contenir, sans espoir de retour, tous leurs moyens de défense. Elles attendent en silence le jugement qui doit être prononcé les trois jours suivans.

Les appels se décident à la Chambre Haute par les Pairs, assistés du Chancelier & des grands Juges réunis. Celui des grands Juges qui a rendu le jugement dont est appel, en donne les raisons & les motifs. Tous les Pairs ont séance & voix à ce jugement ;
mais

mais la présence de trois Pairs suffit pour les rendre légaux : en quelque nombre qu'ils y assistent, ils passent communément à l'avis qui réunit les grands Juges, ce qui prouve que les gens de loi sont les seuls capables de juger & de gouverner avec équité & lumière.

JURISPRUDENCE CRIMINELLE.

UN Anglais ne perd point la liberté en donnant caution. Le coup de délit n'est pas constaté d'office par le Juge, par acte secret, il est établi par jugement des jurés.

L'accusé peut récuser un nombre limité de témoins, & même douze jurés sur vingt-quatre, le tout purement, simplement, & sans en proposer les moyens.

Si à l'assise il ne se présente point de partie contre lui, il est renvoyé absous, malgré les preuves acquises & fortifiées de son aveu.

Il ne peut être condamné qu'après avoir été déclaré coupable par les jurés, & ce jugement doit être unanime pour l'absolution ou la condamnation.

Après avoir été déclaré coupable, il peut invoquer le privilège de Clergie ; quoique nul depuis longtems, il est maintenu par humanité & pour laisser aux Juges, en égard

égard aux crimes & au coupable, le moyen de le soustraire à des loix qui n'admettent ni adoucissement ni tempéramment. Le coupable renvoyé en vertu de *Clergie*, est marqué à la main d'un fer rouge, portant la lettre T ou M, & qu'il ne peut l'invoquer une seconde fois.

L'accusé peut avoir un avocat auquel est interdite toute discussion du fait. Il ne peut débattre que l'application de la loi : les moyens les plus impertinens, les plus ridicules sont de bon aloi.

Les jugemens & procédures qui s'impriment chaque année avec les dites & les défenses des accusateurs & des accusés, offrent mille exemples de pareils subterfuges.

L'accusé est reçu à produire des témoins pour sa décharge, & tout fait justificatif est admis.

Toute l'instruction se fait en public, il n'y a d'écrit que l'information ; le reste se passe de bouche, en audience publique, entre l'accusé, le Juge, & le juré.

On n'exige point le serment de l'accusé, cette formalité ne regarde que les témoins & les jurés.

Un accusé, renvoyé absous, peut agir en dommages intérêts contre le dénonciateur, contre la partie civile, & même contre la partie publique.

Enfin

Enfin les interpellations aux jurés se font par le Juge en ces termes : “ *Il s’agit de rendre un citoyen à la liberté.* ” L’humanité a dicté même la sentence de condamnation. “ Vous avez été amené en justice, ” dit le Juge à l’accusé, “ vous avez nié que vous fussiez coupable, & vous vous en êtes rapporté au jugement de Dieu & du peuple, qui vous déclare coupable. Les loix prononcent que vous retournerez d’où vous êtes venu, pour aller delà au lieu du supplice, où vous finirez vos jours par la suspension. ”

Le jugement des jurés, appelé *Jugement du Peuple & de Dieu*, tient aux formes que les nations du Nord avaient établies dans les contrées de l’Europe.

Les formes Anglaises tendent à la décharge de l’accusé; conformément à la voix de la nature qui crie, *Sauvez vingt coupables plutôt que de faire mourir un innocent.*

Mais comme les hommes abusent de tout, ces formes si belles au premier aspect conduisent au gibet des innocens. Les jurés ont été récemment agonis dans les écrits pour une pareille atrocité infâme, au sujet d’un jeune homme accusé d’avoir volé une prostituée dans l’ivresse, tandis que cet innocent avait donné des secours à cette exécration malheureuse, en l’accompagnant chez elle en sûreté.

Lorsque chaque témoin a été recollé, entendu, & confronté, ainsi que l'accusé retiré, le Juge donne de bouche le résumé de l'accusation & des charges résultantes des dépositions. Ensuite il lève le siège, & les jurés passent dans la chambre du conseil, où ils demeurent enfermés sans boire ni manger, sans feu & sans lumières, jusqu'à ce que le Juge, averti par eux, revient sur son tribunal prendre leur témoignage unanime sur l'innocence ou non-innocence de l'accusé.

Lorsque les jurés ont prévariés, ils sont hors de loi, infâmes déchus de tous droits : leurs biens confisqués, leurs maisons démolies, & leurs corps détenus perpétuellement en prison. La loi prononce aussi les mêmes peines contre les accusateurs calomnieux en matière capitale.

Le jugement d'un Lord est l'acte le plus auguste que puisse exercer la justice criminelle. La justice s'y montre environnée de toute la pompe extérieure qui accompagne ailleurs les actes les plus solennels de la religion ou du despotisme des Lits de Justice de Versailles. Les condamnations n'ont rien d'infamant pour la famille des criminels.

Le meurtre commis de propos délibéré est irrémissible ; la torture est bannie depuis longtems de l'instruction criminelle.

La

La jurisprudence criminelle est très-simplifiée à l'égard d'une partie des formes prescrites par les ordonnances des Rois de France pour l'inscription de faux, toute écriture privée ne fait foi & ne peut être argué de faux, qu'après que celui qui s'en sert, ou contre lequel on s'en sert, l'a reconnue de son plein gré pour être de sa main. Le simple déni de la reconnaître annule ou exclut toutes les preuves contraires.

COURS DE JUSTICE.

Ces cours sont au nombre de quatre ; la Chancellerie, le Banc du Roi, les Communs Plaids, & l'Echiquier. Elles ont chacune un siège qui communique de plein pied à la grande salle de Westminster : chacun de ces tribunaux est surmonté de trois statues en bois, de trois Rois, du tems d'Henri VII.

Sur une table sont placés sept à huit volumes folio des loix. Le Juge est obligé de les suivre à la lettre ; ainsi presque tous les procès roulent sur la question de fait ; c'est-à-dire, de savoir si l'objet du procès est, ou n'est pas décidé par la loi. Quand au fait considéré en lui-même, si les parties n'en conviennent pas, ce sont les jurés qui

qui le décident, même en matiere civile. En matiere criminelle tout passe à la décision des jurés, & l'Avocat doit éluder la décision de la loi qui prononce contre sa partie.

Le Chancelier tient sa cour seul : les appels se portent à la Chambre des Pairs. Tout s'y juge à l'audience, comme dans les autres tribunaux, après que l'action a été mise sur requête, où la partie supplie le Chancelier de lui accorder de droit & d'équité un secours que lui refusent les loix.

La place de Chancelier est toujours donnée au mérite; elle produit cent vingt mille livres de fixe, non compris les droits du grand sceau. C'est la place la plus auguste, mais la plus pénible de toutes; elle exige un travail continuel : il tient les sceaux, il préside à la Chambre des Pairs, il assiste à tous les conseils du Roi & à tout ce qui est de cérémonie, il est Viceprésident de l'Échiquier, &c.

L'Angleterre a produit douze grands hommes parmi les Chanceliers, qui font honneur à l'humanité, tels que Bacon, Morus, Clarendon, Yorek, &c.

Les Chanceliers & les Grands Juges sont toujours décorés de la Pairie lorsqu'ils sortent de leurs places.

Le Chef de Justice préside au Banc du
H Roi,

Roi, où se poursuivent toutes les affaires civiles & criminelles, au nom du Roi. Le savant & éloquent Lord Mansfield préside à ce tribunal. Le Banc du Roi n'est composé que de quatre Juges, dont les appointemens sont de quarante mille livres. Une partie de ces salaires est en gratifications accordées par le Parlement en 1758, qui les a abandonnées à la répartition du Roi. Voilà donc les Juges dépendans de S. M. voilà donc un pas à l'arbitraire. Ces Juges sont aussi de service au Banc des *Plaidoyers Communs*, où se jugent tous les procès entre particuliers, suivant la rigueur des loix prises à la lettre.

Les Avocats attachés à ces deux cours, sous le titre de *Sergens ès Loix*, sont nommés par le Roi, au nombre de trente.

Au sceau près, ces cinq Grands Juges ont les mêmes fonctions que le Chancelier. Ils ont de surerogation les séances réglées dans les juridictions répandues dans Londres, & dans les assises qu'ils vont tenir dans les provinces, où ils jugent & terminent tout sur les lieux.

Les Grands Juges sont choisis parmi les *Sergens ès Loix*. La connaissance des loix mène à la plus haute fortune. L'état d'Avocat est des plus honorables ; les écritures, les plaidoyers, les consultations sont payées très-

très-chèrement. Les procureurs sont choisis par les Juges de chaque Cour; ils préparent l'instruction du procès: ils sont, comme à Paris, des hommes avides, & peut-être encore plus rapaces & plus f—r—s.

La cour de l'Echiquier, formée de quatre à cinq Juges appelés les Barons de l'Echiquier, fournit à toutes les fonctions des Aides, Chambre des Comptes & des Monnoies en France. Tout ce qui concerne les intérêts du Roi, ceux de la Couronne & du Fisc est de sa compétence. Elle a aussi dans son département les instances qui emportent amende, telles que les complaints & les réintégrandes, les aliénations faites sans la permission du Prince, & enfin les saisies, criées & instances d'ordre.

Le ministère des Gens du Roi est partagé dans chacune de ces cours entre un Procureur-général pour les affaires publiques, & un Solliciteur-général pour les affaires qui intéressent le Roi ou son domaine. Les jeunes Sergens ès Loix suivent les assises dans les provinces; ils y font l'essai de leurs talens. Ces Messieurs parlent dans toutes les cours, ils entretiennent même le Roi chapeau en tête.

L'éloquence noble est le premier des talens: les Bolingbroke, les Shaftesbury, les Walpole, les Carteret, les Pelkam les

Pulteney, les Pitt, les Pratt, les York, les Murray, &c. ont dû à ce talent les premières places de l'état.

L'Angleterre n'a point de justices seigneuriales, où les délits se jugent en première instance. Le Roi est l'unique justicier de son royaume. Les Seigneurs ont des officiers pour lever les droits seigneuriaux sur leurs vassaux & sur les ténanciers.

DE LA CHASSE.

DEPUIS huit années la chasse est totalement défendue à l'homme qui ne jouit pas de 200 liv. sterl. de rentes; les contrevenans sont appréhendés & payent une amende de cinq livres; s'ils ne sont pas en état de payer, ils sont forcés de travailler un certain tems pour remplir cette somme ou emprisonnés. Il n'est pas permis non plus de chasser sur la terre d'un Seigneur sans son aveu; mais on peut poursuivre le gibier sur la terre où il fuit.

Le peuple a jetté le haut cri lors du bill qui lui défend de chasser; mais ce bill est dicté par la sagesse; il a fait rentrer l'homme sans mœurs dans le devoir. La chasse l'accoutumait à fuir le travail & à commettre ou des injustices ou des vols; elle favorisait la contrebande & détruisait le gibier
à pure

à pure perte. Il a donc fallu employer un remède violent pour arrêter la corruption des mœurs du bas peuple, toujours enclin à malfaire faute de principes.

On n'est donc plus étonné qu'il soit défendu de vendre du gibier à Londres, quoiqu'il soit assez abondant à trente miles aux environs.

Dans plusieurs provinces beaucoup de Seigneurs ont la folie de peupler leurs bois de renards; cette chasse est depuis longtemps la passion dominante de trop de particuliers : il faut espérer que le parlement fera détruire cet animal rusé & malfaisant. Les productions de la terre sont la récompense des sueurs du laboureur; elles ne doivent point être la pâture des animaux inutiles & nuisibles à l'homme.

Dans la province d'York cette passion est trop générale. Quelques égoïstes à la mode ont eu la rage d'y transporter même des renards de tous les pays, afin de croiser les races & de les multiplier davantage.

L'Angleterre produirait un cinquième de plus en grains, si les landes étaient toutes cultivées, & si les parcs des Seigneurs occupaient moins de terrains & moins de bras à de travaux inutiles, & si les grands propriétaires étaient moins communs. La réunion de plusieurs petites fermes dans une

trop considérable détruit la population, & multiplie la misère, en ne faisant que des journaliers qui ne peuvent élever leurs enfans avec leurs salaires.

Un fermier ne devrait avoir qu'une seule ferme, de quatre charrues au plus. Il est plus utile à l'état d'avoir quatre mille fermiers de deux charrues que d'en avoir mille de sept à huit. Le monopole ne peut jamais subsister lorsqu'il y a beaucoup de concurrens qui ont les mêmes denrées à vendre, & dont les besoins sont journaliers. au lieu qu'un riche fermier peut attendre le temps le plus favorable pour vendre son grain ; & il nuit par sa richesse à la plus pauvre partie de la nation, en la forçant d'acheter cherement ce qu'elle aurait à un prix modéré, si le nombre des fermiers était plus considérable. Les économistes ont déraisonné sur cet objet intéressant ; l'expérience a combattu & détruit plusieurs branches essentielles de leur système chimérique & absurde.

DE LA VIANDE.

LA viande de boucherie a une apparence & une blancheur qui arrête les yeux des étrangers. Les étaux & boucheries sont d'une propreté & d'une fraîcheur qui ravit.

Cependant

Cependant cette belle viande n'est point aussi nourrissante que celle qu'on consomme à Paris. Elle n'a ni la fermeté, ni le suc, ni la finesse de celle de France; la volaille est molle, fade, souvent baveuse. Le veau n'est pas toujours succulent; c'est une viande qui ne paraît pas assez formée; elle est blanche jusqu'à fadir. Le bœuf rôti si vanté, & la Divinité des Anglais, a une chair moins compacte & plus divisible que le bœuf Français, par conséquent, d'une mastication & d'une digestion plus facile. Il n'est donc pas étonnant qu'un homme en mange trois livres sans être rassasié. Celui d'Irlande a une qualité supérieure à celui des environs de Londres, sur-tout lorsqu'il est salé. Mais un bœuf d'Auvergne, engraisé un an dans les gras pâturages de la Normandie, va de son pas grave & lent comparaitre sur la table de nos Sibarites efféminés, & descend soudain dans l'office y faire les délices d'une troupe de valets aussi affamés qu'insolens.

Les Anglais ont donc raison de manger la viande moins cuite que celle de France.

“ Dans un pays qui n'a ni les grandes
 “ chaleurs, ni les froids excessifs de Paris;
 “ & où l'atmosphère, chargée de brouillards
 “ & toujours humide, en hâtant la végétation,
 “ la rend plus forte & plus grande,
 “ au

“ au moyen de la souplesse que conservent
 “ les couloirs dans lesquels circulent les
 “ sucs nourriciers.

“ L'isle du Mans est peuplée d'hommes
 “ & d'animaux de la plus petite espèce ;
 “ mais ces animaux sont, pour la substance
 “ & le suc, incomparables à ceux d'An-
 “ gleterre.

“ Les légumes, les fruits, la salade, sont
 “ sans goût ; les choux, raves, épinards,
 “ aux environs de Londres, sentent la fu-
 “ mée du charbon de terre qui remplit
 “ l'atmosphère.”

C'est donc une nécessité journalière & indispensable de laver & relaver les bottiques & les échopes, afin d'ôter cette vapeur noire qui pénètre par-tout, & qui corrode & salit tout. Delà les cheminées brûlent jusqu'au 10 & 15 de Juin dans tous les appartements, & au 20 de Septembre elles recommencent à brûler encore.

Le gibier, quoiqu'abondant dans les campagnes à 30 miles de Londres, est consommé sur les lieux ; celui qui vient de Picardie est préféré. Les Capitaines en apportent à Londres le plus qu'ils peuvent ; on le vend communément fort cher, vu le grand nombre de personnes qui le recherchent.

DOMESTIQUES.

LES bons domestiques en hommes & en femmes sont très-difficiles à trouver : la paresse, l'ivrognerie, & le libertinage sont les vices favoris du peuple. Ils sont moins insolens que les laquais de Paris, qui, pour la plupart servent diligemment & avec zèle. Les Anglais traitent durement leurs domestiques par principes : ils sont soumis en présence du maître ; ils sont bien payés & bien vêtus. Ils ne peuvent trouver une nouvelle condition que sur un certificat en bonnes regles de vie & mœurs. Cette clause les tient dans le devoir ; mais les servantes, si elles sont jeunes ou jolies, à la première faute grave qu'elles commettent, elles sont congédiées, & vont se prostituer au premier venu. Aussi Londres est-elle inondée de coureuses qui volent les passans au coin des rues. Elles marchent par troupeaux, elles vous escamotent mouchoir & montre avec une adresse inimitable. Lorsque vous les traînez chez le Juge de Paix, elles ont presque toujours raison, si vous êtes étranger : le vol prouvé ne suffit pas pour les emprisonner. Ces Juges de Paix sont pour la plupart des hommes sans principes, qu'on réforme lorsque quelque personne en crédit

se

se plaint de leur négligence ou de leur malversation. On peut dire que la loi favorise plus le coquin que l'honnête homme, & voilà ce qui fait dire à la canaille qu'elle est libre ; partant delà, elle injurie elle insulte les passans, & surtout les étrangers, lorsqu'ils sont sans armes ; car ce peuple si insolent & si rustre, tremble à la vue d'une épée nue.

DE LA BIERRE.

LA forte bière, appelée *Porter* par le peuple, est sa boisson ordinaire. Elle est nourrissante, mais elle est très-venteuse : c'est un vrai casse-tête ; lorsqu'on en boit un pot & demi, on est sur d'être malade. Beaucoup de personnes ne boivent que de la petite bière, parce qu'elle est légère & agréable, mais peu nourrissante. L'autre est une autre sorte de bière très-estimée & plus chère que le *Porter*. Depuis le nouvel impôt sur la bière, qui a excité après la paix tant de murmures, & tant de plaintes du peuple, les brasseurs frélatent cette boisson, la seule ressource du pauvre. L'opium n'est pas la seule drogue qu'ils y mettent ; la plupart de ces brasseurs jettent dans chaque tonneau ou pipe, une livre ou deux de limaille de cuivre, pour clarifier promptement cette liqueur. Il est très-rare de trouver

ver de la bierre de fix à sept ans comme autrefois dans les cabarets & chez les brafseurs. Les particuliers riches font eux-mêmes cette boiffon à leur campagne, auffi ne boit-on de bonne bierre que chez eux. On peut dire que l'Anglais n'a pas befoin d'une telle boiffon, puisqu'elle enlourdit & affoupit le Gascon ou le Périgourdin le plus éveillé. Le vin, dont on fait une fi grande confommation dans les tavernes & cabarets, eft vendu pour du *Porto* ou de Florence ; mais il eft impoffible d'en boire de naturel dans les lieux publics. Il eft plus frélaté qu'à Paris, où les marchands de vin mettent de la litarge pour le rendre plus agréable.

Les Anglais font du vin avec des drogues connues de tout le monde : la plupart employent des griotes, des bêtes-raves, des oranges, du jus de navets bouillis, mêlé avec de la bierre & de la litarge, forment un vin qui attaque les ners, & altere la fanté. Dans les *clubs* ou tavernes à une ou deux guinées par tête, lorsque le dîner avance & que les convives font animés, le cabaretier fait paffer fon vin frélaté, qu'il oſe vendre fix ſhellings la bouteille, & l'Anglais fait encore l'éloge de ce poifon en s'enivrant.

Les gens riches font venir leur vin ou de Porto, de Bordeaux, ou de Bourgogne. On

On ne peut en recevoir qu'une certaine quantité en bouteilles : les Ambassadeurs qui sont toujours richement garnis des meilleurs vins de France & d'Espagne, se font un plaisir d'en ceder quelques paniers aux Seigneurs de leur connaissance ou de leurs coteries. Les étrangers doivent donc boire le vin d'auberge mêlée avec de l'eau, ainsi que la bière forte, s'ils craignent des tiraillements dans les nerfs, qui à la longue dérangent la santé la plus robuste.

Le Parlement composé de tant de prétendus patriotes, ne réforme aucun abus nuisible à la santé & aux mœurs. Ce corps si illustre & si recommandable a perdu depuis quelques années de sa considération parmi le peuple de Londres. Voilà le bel effet des conquêtes : le luxe & l'orgueil qu'elles traînent après elles anéantissent le courage, le patriotisme, & les vertus sociales. Encore deux ans de guerre contre l'Amérique, cette fière & impérieuse nation fera la proie du premier brigand audacieux qui voudra la subjuguier & la punir de ses forfaits & de sa lâche prostitution.

“ La constitution d'Angleterre perdra sa
 “ liberté, périra : *Rome*, Lacédémone &
 “ Carthage ont bien péri : elle périra lorsqu'
 “ que la puissance législative sera plus cor-
 “ rompue que la puissance exécutive.”

DU POISSON.

ON croit que Londres est le lieu où le poisson doit être à bas prix, tant celui de mer que celui de rivières; c'est tout le contraire; les avides compagnies privilégiées, qui font ce commerce, y mettent le prix qu'ils veulent, & préfèrent de le jeter dans l'eau plutôt que de le donner au pauvre peuple à un prix raisonnable. Ainsi dans un pays où la liberté de penser & d'écrire va jusqu'à la licence la plus révoltante, où la propriété de l'homme est respectée, les alimens sont à la merci des avides & insatiables compagnies où ils sont surchargés d'impôts si extraordinaires, qu'on est forcé de les multiplier en les frêlant. Si le poisson était à bas prix, le peuple, qui est toujours dans la souffrance, parce que sa main-d'œuvre ne peut qu'à peine le subsister, trouverait un adoucissement à ses maux. La population, qui s'éteint par la misère & les excès du luxe, serait ranimée & entretenue, si les denrées de première nécessité n'étaient pas hors de prix.

Faisons donc des vœux pour que quelques Membres des Communes soulagent le pauvre, & lui procurent le poisson à bas

prix & la biere naturelle. Les carroffes pourraient supporter une taxe de quatre guinées d'augmentation, & elle suppléerait à l'impôt sur la biere qui attaque le pauvre. Les pensions de trois à quatre mille livres sterl. & celles qu'on prodigue à tant de faux patriotes, pourraient bien être réduites au quart, & alors les taxes accumulées sur les denrées diminueraient, & le charbon ne serait pas à un taux extrême comme on le voit depuis six ans,

Le jardinage, par le même esprit de rapacité qui dévore tous les propriétaires, est d'une cherté qui étonne. Ces marachers aiment mieux jeter dans la riviere ou laisser pourrir l'herbage & les racines qu'ils ont cultivées à grand peine, plutôt que de les céder à bas prix. Delà le pauvre ne peut jamais manger une salade, & le fruit qu'on recueille est à moitié mûr. Le pauvre n'a donc aucune ressource pour subsister, puisque tout ce que la nature produit à profusion dans les autres pays lui est interdit par l'affreuse cherté : & il y a des hommes assez impudens & assez atroces pour dire à ce peuple, que l'abondance regne dans les trois royaumes, & que jamais la nation n'a été si heureuse & si riche. Ces hommes pillent sourdement cette nation, & la précipitent dans un abîme de maux dont elle ne for-
tira

tira jamais, si quelque homme embrasé du feu céleste qui fait éclore quelquefois des Brutus & des Catons, ne paraît bientôt au timon des affaires, pour réparer les maux accumulés dont cette nation est chargée depuis la paix.

D U F R U I T.

L'élégance des boutiques de fruiterie annonce sa cherté. On trouve communément en Juillet, Août & Septembre du raisin, des ananas, des prunes, des abricots, & des pêches ; mais tous ces fruits si beaux en apparence, ne sont produits qu'à force d'art. Les jardiniers entendent à merveille les *serres* & le degré de chaleur nécessaire à tous les fruits, qui ont peu de goût, excepté les ananas qui sont à peine connus à Paris. Les fraises, les cerises, les noix-mêmes, quoique abondantes, & les poires n'ont aucun goût.

Les melons, si excellens en Provence, en Italie, ne sont mangeables que pendant un court espace de tems, si l'on ne peut en avoir des jardiniers des Seigneurs qui dépensent à profusion pour l'entretien de leurs serres.

Mais en revanche, les pommes de terre qui décorent & garnissent toutes les tables,

sont excellentes cuisinées à la Française ; mais les Anglais plébéiens mangent la viande, les racines, & les légumes nageant dans le beurre. Le poisson même leur paraît insipide frit à l'huile de Provence.

CHARBON DE TERRE.

Le charbon de terre qu'on tire de Newcastle à cent lieues de Londres, occupe plus de sept à huit cent navires qui sont éternellement ce trajet par mer. Les poitrines délicates sont incommodées de l'épaisseur de la fumée sulphureuse & bitumineuse qui s'élève à peine à dix pieds au-dessus des cheminées, & qui retombe ensuite en bruine, salit le linge & les habits, & noircit les maisons, les portes & fenêtres, qu'on est annuellement nécessité à laver & à peindre. Les Anglais ont donc raison de ne point porter de dorure sur leurs habits, ni de manchettes de baptiste ou de dentelles pour courir les rues. A la Cour, le luxe y regne comme à Paris & à Versailles ; mais les Seigneurs & autres personnes de la Cour vont ou en chaise-à-porteur ou en voitures, & parlent à l'abri des boues, de la fumée, & des brouillards qui regnent ici six mois consécutifs.

La voiture de charbon de treize sacs
coûte

coûte 36 à 40 shellings ; en 1757 elle n'en coûtait que 24 à 30 en tout temps. Dans les grands froids le prix augmente quelquefois jusqu'à 54 shellings, ce qui prouve une très-mauvaise police. Le pauvre ouvrier est donc à Londres encore plus exposé à souffrir la faim & le froid qu'à Paris, où le bois & le pain ne varient que rarement & de très-peu de chose.

La fumée pénètre presque dans tous les appartements les mieux clos. Depuis 20 années les cheminées sont moins sujettes à fumer ; par les soins qu'on a pris de les couvrir ou garnir de plusieurs tuyaux de grais ou de tole, qui distribuent la fumée de tous côtés. Quelques cheminées ont des girouettes qui suivent les vents, quoique peu élevées, & qui tournent facilement.

Les livres les mieux reliés sont dans un ou deux hyvers aussi embrunis que ceux qui sont depuis un siècle exposés dans les carefours de Paris ou sur les quais. Si le charbon est très-long à s'allumer, s'il jette une fumée noire, épaisse une heure & demi, aussi le feu se soutient 4 heures de suite sans se déranger, & chauffe ardemment & très-également. Le rôti s'y cuit dans une heure & demi à merveille.

DES MARCHÉS PUBLICS.

ON compte dans Londres dix-huit marchés remarquables, parmi lesquels *Leaden-hall* est un des mieux fournis en viande, volailles & poisson. Les étrangers ne connaissent point les grands marchés ni les grands magasins d'approvisionnements; c'est cependant dans ces lieux qu'on peut connaître les ressources & les consommations d'une grande ville. On peut voir aussi le marché de la Flotte, *Covent Garden*, &c. Les boucheries & les poissonneries sont remarquables par leur propreté & par leur abondance.

Les marchés du Samedi sont ouverts jusqu'à onze du soir, parce que tout est fermé le Dimanche.

Les bouchers sont soupçonnés d'avoir de faux poids : il est rare qu'on ne soit pas trompé par ces gens-là, si on achète le soir où les cuisinieres abondent de toute part pour faire leurs provisions. Les boulangers sont aussi voleurs que les bouchers.

POSTE AUX LETTRES.

TOUTES lettres sont reçues à la poste générale jusqu'à onze heures du soir : les malles

malles partent toutes à deux heures du matin : la malle pour la France part le Mardi & Vendredi. On peut mettre ses lettres jusqu'à neuf heures précises dans les boîtes des rues. A neuf heures il y a des femmes qui se promènent dans la rue avec une sonnette pour recevoir les lettres, & pour un sou elles les portent au grand bureau rue du Lombard.

Les étrangers qui n'ont point d'adresse vont lire le tableau des lettres qu'on expose au public tous les jours, & les réclament en écrivant eux-mêmes l'adresse sur le tableau : la lettre est ensuite portée à sa destination. Lorsqu'on est connu du commis, il vous remet sur le champ vos lettres. Ce Monsieur est toujours très-honnête envers les étrangers.

L'arrivée des malles est incertaine en tout tems de l'année ; on a vu en hyver trois malles en retard. Les personnes qui reçoivent souvent des lettres doivent recommander à leurs correspondans de ne point insérer de papiers volans, ni mettre des enveloppes aux lettres, parce que la taxe est quelquefois triple, & toujours arbitraire quoique dans un pays libre ; mais la *rapacité* & l'*injustice* sont les divinités du peuple Anglais ; en 1756, ce reproche aurait été une calomnie.

B A T I S S E D E S M A I S O N S .

LES bourgeois un peu aisés occupent eux seuls avec leur famille une maison. On ne voit point, comme à Paris, des 12 & 20 ménages entassés les uns sur les autres. Les maisons bourgeoises dans le quartier nouvellement bâti sont très-petites, la plupart à deux étages ou trois au plus : elles sont pourtant très-cheres vû les taxes énormes qui s'accroissent tous les ans. La propreté regne dans ces petits & agréables domiciles, où la porte est toujours fermée.

Les briques sont très-mal cuites & durent peu : la maçonnerie est très-mauvaise. Toutes ces maisons sont boisées & lambrissées en sapin, qu'on a grand soin de peindre tous les ans en blanc ou en gris : les planchers sont lavés & netoyés deux ou trois fois la semaine. Les incendies sont très-fréquentes : les assurances sont réglées sur le loyer, & sur l'estimation que l'on fait de ses meubles & autres effets avec la Compagnie. Les meilleures maisons, & les mieux bâties en brique ne durent pas soixante ans : il y en a très-peu de bâties en pierre de *Portland*. La fumée noircit la brique dans deux ans, ce qui rend les rues tristes. Depuis quelque temps plusieurs par-

ticuliers font recrêpir & blanchir la façade de leurs maisons, & peindre les volets des fenêtres en verd. Si ce goût pouvait devenir à la mode, les rues seraient très-agréables, vû la propreté qui regne généralement dans toutes les maisons, & l'eau en abondance.

Les bourgeois ont communément deux à trois servantes, occupées à blanchir le linge & à nettoyer la maison : les laquais sont en petit nombre chez les particuliers aisés. Les femmes ont donc encor plus de ressource qu'en France, où dans les grandes maisons il y a trente valets sur trois servantes : les Anglais sont plus sages que nous sur cet article.

Le linge est d'un blanc de neige, qui flatte l'œil : la moindre servante annonce la propreté dans son extérieur.

Les étrangers sont étonnés de payer huit sols tournois pour le blanchissage d'une chemise, ce qui ne paraît pas cher à Londres, vû que l'argent y est très-bas, & la main-d'œuvre plus chère du double qu'à Paris.

L E S R U E S.

LA rue d'Oxford est sans contredit la plus longue, la plus large, & la mieux alignée

gnée de Londres : les trottoirs ont 10 pieds de voie. Elle est inégalement pavée ; les maisons sont bizarrement construites, il y en a très-peu à trois étages. Le Parlement vient d'interdire la dangereuse manie de bâtir les maisons en bois. Les belles rues dans le nouveau quartier appelé *Marybone* sont toutes alignées, mais sans aucune regle d'architecture ; la bizarrerie se montre partout. La plupart des maisons sont si petites, qu'à peine peut-on dîner six personnes à l'aise dans les salles à manger. Les grandes rues sont arrosées l'été : les petites rues détournées sont affreuses & remplies de boue. Il y en a beaucoup ; elles sont pavées inégalement, avec des cailloux de toutes grandeurs. Depuis le Palais St. James jusqu'à la Bourse, on peut marcher sur des trottoirs très-propres, pendant une heure & demi de suite, sans s'ennuyer. Les boutiques sont décorées avec un goût & une magnificence qui étonne tous les étrangers. En sortant de la Bourse, on doit gagner la rue d'Holborn qui conduit à celle d'Oxford, & dans cette matinée vous voyez les plus belles rues marchandes de Londres.

PONT DE WESTMINSTER.

MONSIEUR LABELYE, architecte Suisse, a achevé ce pont en 1751. Sa longueur est de 1230 pieds, sur 44 de largeur, distribué en quinze arches. Il est un peu trop montueux, & les trottoirs rasent le pavé, ce qui occasionne souvent des accidens, lorsque les chevaux quittent la route, & qu'ils anticipent sur les dalles lisses; alors le cheval s'écarte & s'abbat. Les parapets sont trop élevés, ils masquent le coup d'œil de la rivière.

Ce pont peut être regardé comme un très-beau monument, vû la difficulté qu'il a fallu vaincre en le bâtissant. L'artiste n'a point été récompensé, comme le parlement lui avait promis. Il s'en est plaint amèrement lui-même en 1753, à son ami Mr. Rouquet, célèbre peintre en émail, qui a si bien écrit sur l'état des arts en Angleterre, & qui s'est dégoûté de vivre à Londres, m'a dit qu'en général les artistes étrangers, quelques talens supérieurs qu'ils ayent, sont peu considérés des grands Seigneurs, qui se piquent d'encourager les arts lorsqu'ils voyagent.

PONT DE BLACK FRIARS.

Ce pont partage presque la Tamise & la ville. Chaque éperon des piles forme à la hauteur des marches, qui sont de 15 à 18 pieds, un socle angulaire qui porte deux colonnes Ioniques accouplées, sur lesquelles repose une corniche saillante, comme au Pont-neuf de Paris. Ces piles ont été bâties dans des encaissements, & les pilotis sont de sapin. Les parapets sont d'une hauteur raisonnable, & laissent voir la rivière des deux côtés, ce qui forme le plus riche coup d'œil qu'on puisse imaginer : les trottoirs sont aussi très-commodes. Monsieur Adam, Ecossais, s'était déjà signalé par un pont très-hardi, d'une seule arche, qu'il a bâti sur le Tay en 1737. On paye deux liards par personne sur le Pont de Black Friars, ou le Pont de Pitt. Les amateurs ou connaisseurs blâment l'artiste d'avoir osé employer des colonnes Ioniques à un pont qui ne doit point avoir d'ornemens aussi agréables. On lui aurait pardonné tout au plus un ordre Toscan ou rustique. D'ailleurs ce pont est plus doux & plus beau que celui de Westminster,

1 lus

plus commode & plus agréable, & aussi solide au moins. Mais le pont de *Neuilly* n'a pas encore son pareil.

PONT DE LONDRES.

C'EST le plus ancien pont de cette cité. Il était, il y a vingt-cinq ans, chargé de maisons, comme ceux de Notre Dame de Paris; mais le Parlement a fait abattre ces maisons, & le pont a été restauré & rétabli: les vaisseaux mouillent jusqu'au pont. Du milieu de ce pont on voit arriver & partir tous les jours une grande quantité de vaisseaux de toutes les nations.

La machine hydraulique qui fournit de l'eau à une grande partie de la ville, mérite d'être vûe. A un quart de mile du Pont, dans le faubourg, il faut voir la plus grande & la plus fameuse brasserie de Londres. Il y a des cuves, ou foudres, qui contiennent plus de sept à huit cent tonneaux de bière.

Du côté du Monument, à trois cent toises, on voit la superbe salle des poissonniers.

La Douane est le rendez-vous de toutes les marchandises qui y sont visitées avec une inquisition atroce. Il est rare qu'un étranger ne soit pas volé à l'ouverture de sa malle, qu'on ne peut obtenir qu'à force

K

de

de *placets* ou d'argent : la Douane ferme tous les jours de fêtes Romaines.

LE MONUMENT.

CETTE colonne Dorique est la plus haute qu'on connaisse. Elle a été érigée après l'incendie de 1666, qui réduisit en cendres 13000 maisons, St. Paul, 87 paroisses, la Bourse, la Douane, l'Hôtel de Ville, &c. Cette colonne, depuis sa base jusqu'à son sommet, a 202 pieds d'élévation : on doit y monter, le coup d'œil est ravissant de tous les côtés. On voit une forêt de vaisseaux dans le port & sur la Tamise, & avec une bonne lunette on peut voir tous les environs à six lieues peuplés de maisons de plaisance, & la campagne toujours verdoyante, garnie de gros bétail.

La haine que le peuple Anglais porte aux Catholiques Romains, qu'il appelle Papistes par dérision, a fait attribuer l'incendie aux Catholiques, comme l'inscription injurieuse le porte. Cette incendie fut suivie de la peste & de la guerre. Malgré tant de calamités, Londres fut rebâtie en très-peu d'années, & est devenue aujourd'hui la plus grande & la plus magnifique ville de l'Europe.

L A T O U R.

C'EST une forteresse qui commande la Tamise par une batterie formidable de cent canons ; elle a un mile de circonférence. Il y a une garnison de trois cent hommes bien payés & bien vêtus : c'est une prison d'état. Elle a servi autrefois de retraite aux Rois ; aujourd'hui c'est le dépôt des archives, d'une salle d'armes, d'une monnoie, des antiques, & des ornemens & bijoux de la couronne, d'une salle des Souverains habillés avec leur cuirasse, à cheval. On peut armer soixante mille hommes tant en fusils, que mousquets, carabines & hallebardes. On voit la hâche qui trancha la tête à Anne de Boulen, mere d'Elizabeth. Dans le grand arcenal, on voit le fameux pistolet de la Reine Elizabeth, qui est un canon extraordinaire ; un mortier qui lance neuf bombes à la fois ; quatre pontons, une torture pour les criminels, une cloche pour plonger dans la mer, & des chevaux de frise. En sortant de la Tour, à l'Est, on voit la porte à pontlevis, appelée porte des Traîtres, à cause que les prisonniers d'état, qu'on traduit à la Tour par eau, passent sous cette porte.

On peut voir hors de la Tour le Ma-
 K 2 gasin

gasin des Vivres pour les vaisseaux du Roi. Il faut payer à chaque *Cicerone* ou indicateur, & le prier de ne pas dépecher sa *Litanie*. Il est plus agréable d'aller voir la Tour avec une compagnie de trois à quatre personnes, parce que l'*indicateur* est assuré d'avoir ses peines récompensées.

M A N S I O N H O U S E ;
O U ,
P A L A I S D U L O R D M A I R E .

Le peuple Anglais regarde ce palais comme une merveille. Les connoisseurs ne font aucun cas du portique Dorique, & tout l'édifice paraît lourd aux yeux mêmes les moins prevenus. Il est mal placé & mal avoisiné.

Le Lord Maire fait sa résidence dans cette maison qui est de pierre de Portland, très-rare à Londres, à cause de sa cherté. Les paroisses qu'on a bâties depuis quarante années n'offrent rien de remarquable, excepté les clochers, qui, pour la plupart, sont très-élevés & très-hardis. L'intérieur de tous ces temples se ressemble assez, garni de bancs & de deux tribunes qui regnent dans toute l'église : les ornemens y sont très-rares. Il faut voir St. Etienne, der-
riere

rière le palais du Lord Maire, & l'église de St. George, Bloomsbury-square, qui a un très-beau portique Corinthien, & la statue du Roi George I. perchée au haut du clocher comme une girouette.

LA BOURSE ; ou, CHANGE ROYAL.

C'EST sans contredit le monument le plus respectable de Londres. A deux heures précises, tous les jours, c'est le rendez-vous des agens, courtiers, & gens d'affaires. On y voit en petit les quatre parties du monde rassemblées ; les grands jours sont les Mardis & Vendredis ; les affaires s'y font en plus grande quantité. C'est le jour du départ des lettres pour la France, l'Italie, &c. Les caffès des environs sont tous remplis depuis une heure jusqu'à trois que la Bourse se ferme. On doit monter au fameux caffè au-dessus de la Bourse même ; on sera étonné d'y voir sans cesse aller & venir un millier d'agens ou agioteurs : on peut à la même heure aller à la Banque, nouvel édifice qui n'a nulle part son pareil pour la magnificence & pour la distribution des rotondes où regne un ordre & un silence qui annonce des gens occupés utilement. Les étrangers sont bien reçus & accueillis par le moindre commis ou officier de tous

ces divers districts : on peut voir payer en guinées des sommes considérables. On croit que le fond de la Banque a plus de cinq cent millions tournois en papier circulent, aussi estimé que l'or même par les Anglais.

GUILDHALL, ou L'HOTEL DE VILLE

EST une ancienne église qui sert d'assemblée aux Officiers de la ville de Londres. Le Lord Maire y donne un bal magnifique au mois de Novembre, après son élection. Le Roi dîne avec ce Magistrat après son couronnement dans cette salle appelée *Guildhall*, dans laquelle on voit deux Géans à la porte de la grand salle d'audience. Cette salle a 150 pieds de longueur sur 48 de largeur, & 60 de hauteur. Les Jurés s'assemblent & donnent leur voix dans l'élection du Lord Maire, des Sheriffs, des Echevins, du Chamberland, & des Membres de la Chambre des Communes. On y voit les portraits de Guillaume III. de Marie, d'Anne, de George I. George II. & du Roi & Reine regnants.

Le Lord Maire est élu par le corps des Echevins, ou Aldermen (qui signifie Hommes Sages, en Danois, ou Prud'hommes.) Ils sont au nombre de vingt-six : l'élection se fait le 29 de Septembre, & l'entrée se fait le

le 9 de Novembre. Après l'élection, le Lord Maire marche avec la pompe & le cortège d'un Souverain, va par eau, au bruit du canon, dans la salle de Westminster saluer les quatre Cours de Justice, & prête serment aux Seigneurs Barons de l'Échiquier.

Le Roi fait ordinairement Chevalier le Lord Maire lorsqu'il est du parti de la Cour. Cette mairie est annuelle, & les honneurs & la dignité sont attachés à la place & non à l'homme. Il a droit de sauver la vie à un criminel, en demandant sa grace au Roi.

Les étrangers entrent facilement au bal du Lord Maire, pour peu qu'ils soient connus de quelques marchands ou banquiers. On donne des rafraîchissements à profusion, & on a le plaisir d'y voir les plus aimables femmes d'Angleterre superbement parées.

Le corps des marchands est composé de soixante-deux compagnies ou sociétés; mais il y en a douze de principales, d'où le Lord Maire est tiré; savoir, les merciers, épiciers, drapiers, poissonniers, orphèvres, pelletiers, tailleurs, chapeliers, sauniers, quincailliers, marchands de vins, &c.

C H E A P.

C H E A P S I D E.

C'EST une rue fameuse par la richesse & la beauté des boutiques, qui sont en tout tems & à toute heure garnies d'acheteuses : c'est la rue la plus fréquentée, parce qu'elle conduit à la Banque, à la Bourse & à la poste.

Le clocher de *Ste. Marie le Bow* est un des plus élégans & le plus haut de Londres. Il est composé des cinq ordres d'architecture ; il a plus de 235 pieds de hauteur.

On consacre ordinairement les Evêques dans cette église.

Il y a une maison auprès de l'église à six étages ; c'est la seule de toute la ville si élevée : c'était une boutique de souliers en 1776.

B R I D E W E L L.

C'ETAIT autrefois la demeure des Rois. Henry VIII. y reçut Charles V. Edouard VI. fit de ce bâtiment une prison pour les vagabonds, qu'on occupe à battre le chanvre & autres travaux manuels : les coureuses de nuit y sont enfermées, lorsqu'elles sont arrêtées pour filouterie. Cette prison contient quelquefois sept à huit cent personnes

sonnes qu'on transporte dans les colonies, lorsqu'elles ont été plusieurs fois accusées & convaincues de vol. Depuis quelque tems on a établi des galères sur lesquelles on envoie les vagabonds & les criminels. Les coureuse sont élargies au bout de quelques mois de prison, selon leurs délits, ou la protection qu'elles ont auprès du siège de la Police. Londres est rempli de coquines qui vont par troupe & détrouffent les passans : les *watchmen* sont foudroyés par cette canaille.

T E M P L E B A R.

C'EST une porte moderne, qui sépare la cité de Westminster. On y voit quatre statues ; celle de Charles I, Charles II, Elizabeth, & le Roi Jacques.

Les trois têtes des Seigneurs décapités dans la révolution de 1745, y ont été exposées pendant plus de vingt-cinq années ; on y voit encore les piques de fer qui portaient ces têtes. Le Temple est à présent la résidence de plusieurs Légistes & bureaux d'Avocats & autres Jurisconsultes. Il y a plusieurs bibliothèques curieuses & des salles très-belles, des cours, des jardins, & une terrasse qui donne sur la rivière. C'est un lieu privilégié, où l'on ne peut pas être arrêté

arrêté pour dettes. Sous la grande tour on voit onze Chevaliers Templiers en pied.

La Société Royale, fondée par Charles II. en 1663, est dans le voisinage de *Temple Bar* : les Membres s'assemblent le Jeudi à cinq heures.

ECURIES DU ROI.

(*Near Charing-Cross.*)

CETTE place était autrefois le dépôt des oiseaux de proie & de la fauconnerie du Roi : Henry VIII. en fit son écurie. La façade du Nord a été commencée en 1732 ; elle peut contenir 120 chevaux au plus. Ce bâtiment rustique mériterait d'être achevé ; c'est l'écurie des chevaux de carrosse du Roi & de ses remises. On doit voir en hyver l'attelage de huit chevaux avec leur queue, qui sert au Roi dans les cérémonies.

L'Hôtel de Northumberland, qui est à cinquante toises des écuries du Roi, mérite d'être vû ; c'est un des plus grands de Londres. La Duchesse, qui est sans contredit la Dame la plus magnifique de toute l'Angleterre, donne des fêtes & des bals quelquefois à deux mille personnes. Elle est la fille du Duc de Somerset, si connu & si estimé.

L' A M I.

L' A M I R A U T É.

C'EST un bâtiment fort grand, qui sert de bureau & d'assemblée aux Seigneurs qui siegent dans cette Cour souveraine avec le Grand Amiral. Le portique Ionique est composé de quatre colonnes surmontées de frontons, peu estimé, quoiqu'apparent. Le corps de l'édifice est en brique, sans aucun ornement. Il donne sur le parc St James, & la porte d'entrée est dans la large rue du Parlement, qui conduit au pont de Westminster.

À côté est le corps de garde des troupes de S. M. c'est un bâtiment très-considérable, mais d'une architecture aussi lourde que bizarre, admirée pourtant du peuple, qui croit sur parole que tout ce qui est à Londres est sans pareil. Le cavalier & le soldat n'a point cet air avantageux & insolent qu'il a en France ; il est modeste, tranquille & souple.

W H I T E H A L L.

C'EST un palais abandonné par les Rois, depuis qu'il a été rebâti par le célèbre Inigo Jones. C'est un pavillon du palais que Charles Premier devait achever, & sans contredit

contredit il aurait été aussi vaste & aussi beau que le château du Louvre. C'est de ce pavillon, dont plusieurs fenêtres sont murées, que le Roi Charles passa pour aller sur l'échaffaud. On voit dans la chapelle le plafond de Rubens. Derrière ce bâtiment, dans une cour fort triste & isolée, on voit la statue pedestre de Jacques II. très-médiocre. A côté de ce palais on voit trois maisons bâties en brique, grandes & de bon goût, qui appartiennent à de grands Seigneurs.

Depuis vingt-cinq ans les Anglais de qualité se sont humanisés un peu avec la Cour en faisant leur demeure à Londres pendant cinq à six mois de l'année, ce qui rend le quartier de St. James le plus brillant de toute la ville.

P A R C S T. J A M E S.

Le vaste parc de St. Jacques est la promenade la plus agréable & la plus suivie des habitans de la cité & de ceux du quartier de Westminster. Le canal qui le partage est fort long & large ; il est bordé à quelques distances interrompues de quelques bouquets d'arbres. Les pâturages y sont d'un verd nourri, & agréable à l'œil. Les vaches, les chevaux y sont enclos & s'y

s'y promènent tout le jour. Les appartemens du Roi & de plusieurs Seigneurs ont la vûe entiere du parc : du côté de Westminster, il y a plus de deux cent grandes maisons qui entourent le parc, & qui ont une porte de communication. Les trois allées fréquentées sont celles près du château : les arbres y sont tous médiocres & très-mal entretenus. Ces allées sont très-fatigantes, vû que le gravier est gros & pointu. Vingt bancs éloignés les uns des autres rendent cette promenade très-incommode aux Dames qui ont la fureur de la fréquenter en tout tems, faute de mieux, malgré la fatigue qu'elles éprouvent à marcher sur les cailloux. Le Dimanche à une heure jusqu'à deux & demi en été, on voit dans le parc plus de cent mille ames : les femmes y paraissent vêtues toutes en loye, & d'une élégance & une coquetterie qui charme l'œil le plus austere. Au reste, c'est le rendez-vous des plus belles créatures qu'on puisse voir sur la terre. Si ce sexe charmant répandait un peu de gaieté dans la conversation, quel est le mortel qui ne s'empressât de lui rendre hommage, & ne fît son unique bonheur de lui plaire ?

Quoique ce parc soit quelquefois garni de toute sorte de peuple, on n'y voit jamais des scenes scandaleuses ni des cohues info-

L

lentes ;

lentes ; l'Anglais est presque par-tout réservé & raisonnable. Les vingt sentinelles qui bordent les murs du Palais, n'y exercent aucune police ; ils sont purement garde de parade.

Au bout du parc est le palais de la Reine, qui mérite d'être vû un Samedi ou Dimanche en été : les appartemens y sont d'une élégance & d'une propreté rare. Les fameux cartons de Raphael sont placés dans la première salle : il y a de très-beaux tableaux des plus grands maîtres Italiens & Flamands, distribués dans tous les appartemens. Pour trois shellings par personne on peut visiter tout le palais.

A côté le palais de la Reine, on voit le Parc Verd, ou *Green Park*, entouré d'hôtels & de maisons, qui vous conduit jusqu'à *Hyde Park*, où l'on se promène à cheval. Il y a deux réservoirs que la pompe à feu de Chelsea remplit, & qui abreuve une partie de la ville. Les personnes qui demeurent dans la longue rue de Piccadili, voyent en face le Parc Verd & le bassin, & ont la commodité d'y entrer par plusieurs portes de communication : les Seigneurs & Dames de la Cour traversent le Parc à cheval ou en voiture.

CHARLES PREMIER.

LA figure équestre de ce Roi décapité est très-ressemblante ; elle est la seule de bronze : elle est placée dans le carrefour de *Charing-Cross*, d'où elle regarde le lieu de son supplice appelé *Whitehall*. La fenêtre est murée par où passa ce Prince pour aller sur l'échaffaud.

Dans la chaleur de la révolte cette statue fut mise à l'encan ; elle échut à un Coutelier, qui annonça qu'il en ferait des couteaux. La foule fut grande ; tous les partisans du Roi en achetèrent, pour conserver des restes de leur Souverain. Au rétablissement de Charles II, le Coutelier, qui avait enterré Charles Premier, en fit présent au Roi, qui la rétablit.

Le 30 Janvier est consacré dans toute l'Eglise Anglicane à une fête annuelle, avec un office très-long, en mémoire du martyr de ce Prince.

MONUMENT A SHAKESPEAR.

MR. GARRICK a élevé au Prince des Poetes Anglais un monument qui immortaliserait le plus grand Monarque ; il est à Hampton. Sur une monticule de terres

rapportées, ayant vue sur les bords de la Tamise, & séparé du jardin par un massif continu de lauriers & d'arbres toujours verts, s'élève un petit temple, bâti avec autant de solidité que de goût, en pierre de Portland. Il est de forme ronde, & terminé en coupole, sur 20 pieds de diamètre. La porte est ornée d'un fronton en saillie, portée à l'antique par deux colonnes isolées. Le fond du temple est orné de la statue de Shakespeare en pied, de grandeur naturelle, exécutée par le fameux Roubillac, Lyonnais, en marbre de Carare. Ce Poète tient des tablettes d'une main, accouchant d'une de ces pensées divines qui ont établi sa réputation.

Mr. Garrick fait les honneurs de ce monument d'une manière qui en relève encore le mérite : *Je dois tout*, dit-il, *à Shakespeare ;* "SI VIVO ET VALEO SUUM EST." C'est un faible témoignage d'une reconnaissance sans bornes.

Ce célèbre acteur, qui a été admiré pendant trente-six ans sans interruption, & qui a soutenu sa réputation d'homme de lettres & de bon citoyen, vient de quitter le théâtre, aux grands regrets des amateurs Anglais.

T H E A T R E S.

PAS de villes ont autant de spectacles que Londres; outre l'opéra Italien, composé des plus savans compositeurs que Naples produit; on y rassemble les plus belles voix & les plus habiles instrumens. Les premiers Acteurs ou Musiciens sont payés avec une magnificence qui prouve combien cette ville a besoin d'amusements. Mesdemoiselles Gabrielli & Raoufini gagnent, année commune, 1500 guinées au moins. L'Opéra ferme à la naissance du Roi, & ouvre en Novembre. Le parterre n'est fréquenté que par la Noblesse où elle est assise: on paye 12 liv. la premiere gallerie 6 liv. la seconde gallerie 3 liv. 10 sols. C'est une place très-agréable à cause de la bourgeoisie qui y abonde.

Les théâtres de Drury Lane & de Covent Garden sont aussi très-fréquentés jusqu'au mois de Juin par le peuple, qui s'entouffasine aux pieces de Shakespear. On doit aller au parterre à 3 shellings, on y est à son aise, bien avoisiné & très-tranquille. Le peuple ne fait plus tapage comme autrefois, excepté lorsque les directeurs commettent quelqu'injustice soit aux auteurs, ou à quelque acteur; alors il fait entendre ses menaces & ses hurlemens.

Les bals & les grandes assemblées sont très-fréquens, les concerts, les *Oratorios*, toutes sortes de baladins & de farceurs. Enfin, à voir tant d'amusemens, on croirait que les Anglais sont les hommes les plus gais & les plus heureux de la terre. Cependant chaque saison finit comme elle a commencé; on fait à peine la liste des joueurs ruinés, des banqueroutes extraordinaires, & des suicides. Les aventures gallantes sont fréquentes & calculées, les brouilleries de ménage & le divorce trop journaliers; ce qui annonce la corruption générale, & la ruine prochaine des mœurs & des fortunes & de la liberté tant vantée.

R A N E L A G H.

C'EST une assemblée assez suivie pendant quelques mois & qui ferme en Juin, où l'on boit du thé & du café pour deux shellings & demi que l'on paye à la porte.

La rotonde, où l'on tourne sans cesse lorsque le temps est pluvieux & froid, est assez bien décorée : soixante cabinets ou berceaux, qui regnent au tour de cette salle très-bien éclairée, sont ordinairement remplis de preneurs de café ou de thé. On y est servi très-proprement & promptement.

Dans

Dans le fond de la salle il y a un orgue & un petit concert, où quelquefois il y a des voix agréables.

Malgré que l'assemblée soit quelquefois de trois à quatre mille personnes, parmi lesquelles les plus jolies femmes & les mieux vêtues s'y trouvent en foule, il regne un silence qui étonne les étrangers, & surtout les Français.

On doit tâcher d'aller au souper de clôture, que les entrepreneurs donnent avec une prodigalité vraiment Anglaise.

Le jardin est très-bien situé, à un mile du parc St. James, dans la campagne, au bord de la rivière, où quelquefois on donne des *Regata*. Le jardin est éclairé par des lanternes qui produisent un joli effet.

Les environs de Londres, sur-tout ceux qui conduisent à quelques spectacles ou jardins publics, sont très-bien éclairés, gardés & bien arrosés.

V A U X H A L L.

C'ETAIT anciennement une célèbre guinguette, qui en a encore toute l'allure. Il est éloigné de deux milles du pont de Westminster ; mais on y arrive par eau en très-peu de temps. Ce jardin, où l'on ne paye qu'un *shelling*, est très-suivi. Il est
éclairé

éclairé par plus de trois mille lanternes : il y a dans le milieu un temple pour la musique ; on se promène à couvert. Il y a en outre une belle rotonde, où se réfugie le public si la pluie survient. Ce jardin est situé agréablement ; on y boit & on y mange, mais à un prix excessif. A la clôture, qui est affichée, les tapageurs s'y rendent en foule, insultent toutes les femmes, & cassent des lanternes. La police ne prévoit jamais rien ; les tapageurs arrêtés, payent ordinairement le dégât. Il ne faut pas s'aviser d'y aller ce jour-là, qui est ordinairement à la fin de Juillet.

THÉÂTRE DE FOOTE.

Ce Mimique, ou Farceur, attire beaucoup de monde sur son petit théâtre, privilégié, où le Roi va souvent. Cet acteur joue naturellement : son grand mérite c'est de contrefaire tous les originaux qu'il peut déterrer dans cette ville ; il n'épargne point les hommes en place ni à la mode. Toutes les farces & parades sont assez suivies ; celles où les Français & leurs usages sont le plus outrés, sont celles qui ravissent le spectateur. On doit aller une fois chez Foote, pour avoir une idée de ce spectacle composé d'acteurs ou de baladins inférieurs à lui.

Les

Les farces qu'on imprime dans leur nouveauté ne sont pas à peine entendues des étrangers, parce qu'elles sont remplies de quolibets & de charges si outrées & si allégoriques, qu'elles trouvent même peu de lecteurs parmi les Anglais. Foote gagne, année commune, dans l'été, tous frais payés, 1900 guinées. Cet auteur a beaucoup de partisans parmi le peuple, malgré l'accusation affreuse & calomnieuse dont on l'a chargé depuis peu.

LE PANTHEON.

C'EST une rotonde richement décorée, dont les colonnes sont travaillées en stuc, & les salles, salons, & galeries sont très-bien disposées & meublées. Cette salle est destinée aux bals masqués, où se rendent les gens de distinction : les billets sont quelquefois très-chers, puisqu'ils coûtent deux à trois guinées. Cependant cette assemblée & celle de Madame Cornwallis passent quelquefois deux mille cinq cent personnes. On y trouve tout ce qu'on peut désirer en vins & en liqueurs.

Lorsque le Panthéon est fermé, on peut le voir tous les jours depuis dix heures jusqu'à trois, pour 2s. 6d.

MUSÆUM

MUSÆUM BRITANNICUM.

L'HÔTEL de Montagu a été acheté en 1752 par le Parlement, & depuis 15 ans, ce dépôt des sciences & des arts est ouvert au public.

Ce Seigneur consacra un immense revenu à la construction de son hôtel, qu'il orna avec une magnificence royale. Les artistes Français s'y sont signalés : on le regarde comme le plus grand & le plus magnifique hôtel de Londres. C'est ce Duc qui fut deux fois Ambassadeur à la Cour de Louis XIV. & le protecteur le plus ardent de tous les Réfugiés Français. Jacques eut la bassesse de disgracier le bienfaiteur des Martyrs de la Foi ; mais le Roi Guillaume rechercha l'amitié du Duc, le créa Premier Président de son Conseil, & en fit son ami.

L'histoire naturelle & les antiques rassemblés à Naples par Hamilton, semblent fixer davantage les yeux du public que les autres curiosités : la bibliothèque est encore dans son aurore. Il faut espérer que dans un pays libre, où des particuliers riches peuvent s'immortaliser par des legs patriotiques, ce dépôt deviendra dans un siècle, très précieux aux sciences & aux arts.

L'uni-

L'université d'Oxford & de Cambridge, qui possèdent plus de douze bibliothèques, pourraient se défaire de tant de trésors inutiles, vû le petit nombre de savans ou gens de lettres qui en font usage ; & la nombreuse bibliothèque de Blenheim, qui ne sert que de parade, meublerait utilement le Cabinet Britannique. Londres pourrait devenir un jour la rivale de Paris, si Messieurs les Directeurs mettaient moins d'entraves au public pour connaître ce Musæum.

Il faut d'abord se faire inscrire pour obtenir la permission de parcourir ensuite les salles à une heure indiquée, suivre la compagnie, entourer le *Cicerone*, toujours fatigué & ennuyé de répéter sa leçon au public hébété, mais curieux.

Pour obtenir la permission de travailler au Musæum, & de visiter quelques manuscrits, il faut une recommandation forte ; car la réputation la mieux établie ne suffit pas pour vous donner les entrées libres.

CURIOSITÉS REMARQUABLES AU MUSÆUM.

On doit s'empresse de voir la Grande Chartre qui est regardée avec raison comme le *Palladium* de la Liberté. Ce dépôt sacré est digne de la vénération la plus grande
de

de tout homme qui aime ses semblables. Voilà, selon moi, la piece la plus curieuse & la plus intéressante, quoiqu'elle ne soit pas la plus ancienne.

Ce cabinet déjà célèbre a été commencé par le recueil du savant Jean Sloan, que le Parlement a acheté une somme bien inférieure à son premier achat.

L'escalier peint à fresque sur les murs & au plafond par Messieurs Lafosse, Monoyer & Rousseau. Ces peintures sont en divers compartiments; le triomphe de César, une Bacchanale, les emblèmes du Nil, du Tibre, l'histoire de Phaéton.

La premiere salle est ornée d'un plafond en dôme, où l'on voit l'histoire de Phaéton & l'Olympe assemblée: on y voit des mommies & des idôles des Egyptiens; Isis & Orus.

Seconde salle ornée de peintures au plafond: le portrait de George II sur la cheminée.

Troisième piece. Elle contient des manuscrits, & ceux du Roi.

Quatrième piece les manuscrits Cottoniens, l'Ancien Testament en lettres Grecques, Unciales du cinquième siècle; une grande Chartre, qu'on croit être de Jean Santerre.

Cinquième piece les manuscrits Harléyens

lèyens; une copie de l'Alcoran. Sixième & septième, ceux de Sloan, & ses médailles.

Huitième pièce. Les médailles & monnoies de France, d'Angleterre, d'Allemagne, des Papes depuis Martin V, antiquités Egyptiennes, Chinoises, Japonaises, Hébrusques, Romaines, Américaines, & du Nord. Neuvième pièce, la collection des Curiosités Naturelles de Sloan, qui contient quatre salles remplies de tout ce que la nature renferme de plus rare & de plus curieux.

Il y a un herbier vivant de 340 volumes; une collection de dessins de plus de 250 volumes : on admire en particulier les dessins de plantes, d'oiseaux, d'animaux, & de coquillages en couleurs, en miniature sur vélin, par Robert, peintre de Louis XIV, qui ont coûté à Sloan cinq guinées par feuille.

SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES.

CETTE Société respectable fut établie par Charles II, en 1660 : Bacon avait déjà ouvert la route des sciences à ses compatriotes. Les Membres fournissent à toutes les dépenses nécessaires pour l'accroissement des sciences : le droit d'entrée est payé spontanément ;

M

tanément ; la générosité Anglaise se signale toujours lorsqu'il est question du bien public. Les Membres nationaux payent annuellement trois à quatre guinées qu'ils se font imposer, & au premier besoin extraordinaire les guinées pleuvent de la part des riches associés.

Le cabinet de l'histoire naturelle, la bibliothèque, & la correspondance & les expériences coûtent un entretien journalier.

Toute personne qui a quelque observation nouvelle, peut se présenter ; elle est écoutée avec attention.

La Société, quoique composée de plus de 400 personnes, parmi lesquelles on compte 40 Pairs, est administrée par un comité de vingt associés, qui se renouvelle tous les ans. La classe des associés étrangers passe 160 : on est dans l'usage d'en admettre deux tous les ans. Pour être admis comme étranger, il suffit d'avoir l'attestation de trois ou quatre Membres. Elles sont exposées pendant deux mois dans des cadres, & montant *gradatim*, à mesure que les anciennes postulations sont admises ou rejetées.

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES.

CETTE Société nouvelle n'a point encore publié ses mémoires. Elle s'occupe des monumens qui existent dans les trois royaumes : ils sont gravés aux dépens de la Société ; elle s'occupe aussi très-particulièrement des monoyes. C'est dans cette respectable assemblée qu'est née l'idée de faire dessiner sur les lieux, & graver ensuite avec la plus grande magnificence à Londres les savantes ruines de Palmyre, de Balbec, d'Athènes, de Spalatro.

Les Seigneurs possèdent beaucoup d'antiques dans leurs châteaux, qui sont ignorés des étrangers.

Mylord Chesterfield, qui vient de mourir, possède un Demosthenes mourant, en bas relief, de marbre de Paros, & une galerie de tableaux nombreuse, variée & exquise.

Mr. Askew possède le Général Xantipe, offrant aux Dieux une espece de foulier en reconnaissance de la guérison d'un pied qu'il avait eu blessé dans un combat : Il a été apporté d'Athenes. Au château de Mylord Tilney, le buste d'Adrien & de Septime Severe, de la plus grande beauté.

Mr. Wilton a réparé un discobole Grec antique, appartenant à Mr Locke, qui l'a payé 300 guinées.

Mr. Duanne possède un cabinet de médailles digne d'un Souverain.

On peut dire, à la louange des Anglais qui possèdent des curiosités, qu'ils font d'une affabilité & d'une honnêteté qui fait honneur aux arts & aux sciences. L'Anglais, à la campagne, est grand, affable, généreux & hospitalier.

SOCIÉTÉ DES ARTS.

MR. SHIPLEY, simple particulier de Northampton, forma en 1753, la Société la plus utile & la plus nombreuse de toute l'Europe : elle embrasse les arts, manufactures, & le commerce. Elle est composée de plus de trois mille Membres, parmi lesquels on lit les noms de plus de cent vingt Pairs du royaume. La moindre somme que chaque associé paye annuellement, est celle de deux à trois guinées ; mais de temps à autre il y a des prodiges de générosité qui n'étonnent personne, mais dont les noms sont ignorés du public.

Ces fonds sont distribués en récompenses aux objets utiles, comme machines, instrumens, métiers. L'agriculture offre de tems en tems des expériences bien intéressantes.

Toutes les sociétés utiles au public sont formées & entretenues par le zèle patriotique

tique qui anime encore une grande partie de la nation ; l'autorité n'y a aucune part, elle n'encourage rien, c'est le patriotisme qui édifie tout, & l'amour de la gloire qui vivifie tout. Une telle nation, lorsqu'elle voudra employer sa force & son courage, fera l'ornement du globe, puisqu'elle seule possède le temple sacré de la Liberté, qui est ravie presque à tous les hommes.

Académie de Peinture, Sculpture & Architecture.

C'EST depuis peu d'années qu'on expose au public les ouvrages des artistes Anglais & étrangers établis à Londres. Cette académie naissante a déjà prouvé par plusieurs exhibitions, que les arts libéraux peuvent briller dans cette capitale comme à Rome & à Paris : mais les peintres & les poètes ont besoin d'encouragement. Au mois de Mai le salon est public pendant quarante jours dans la belle rue de Pall Mall : on paye un shelling d'entrée.

On voit aussi dans le Strand une salle de tableaux qui offrent de tems en tems des talens ; on paye aussi un shelling d'entrée.

Le palais de Sommerfet a été destiné depuis peu pour y construire les Académies Royales de peinture, sculpture & architecture. C'est le Parlement qui fait cet utile édifice pour honorer les arts : on espere

que l'artiste se signalisera en élevant un monument digne de Rome & de Paris.

L' I M P R I M E R I E.

ON évalue à douze millions cinq cent mille feuilles in-folio, timbrées, année commune, qui débitent des nouvelles de toutes les couleurs. Il y a peu de pays où la presse pullule tant d'inutiles sottises qu'à Londres.

Les lectures journalieres roulent sur les affaires du tems : les soixante feuilles sont assaisonnées d'aventures en tout genre : les nouvelles les plus absurdes & les plus fausses, les satires les plus ameres, les apostrophes les plus grossieres y sont prodiguées avec un acharnement dont s'amuse cependant l'Anglais le plus raisonnable & le plus taciturne, mais qui font le charme & l'ivresse de la canaille oisive & vagabonde.

Tous ces écrits n'instruisent personne ; ils nuisent au contraire à l'éducation déjà trop négligée & vicieuse, & aux mœurs presque perdues ; puisqu'ils dégoûtent, ces sales & piquans écrits, des lectures utiles ou agréables.

Les nobles ou les riches, toujours empressés de jouir, ont à peine assez d'argent & assez de tems pour courir aux amusemens & aux orgies des clubs & des tavernes.

nes. Le bourgeois se tourmente nuit & jour pour grossir rapidement sa fortune. Cette armée de légistes feuillettent, compilent, nottent ardemment, pour dévorer ensuite leurs cliens. Le militaire & le marin, ignorant & dissipé par état, végète & s'endort sur les faisceaux de la victoire. Le peuple toujours hâletant & grondant par habitude, ignore presque toute sa vie son existence, & s'il la sent par intervalles, c'est par la douleur, ou par l'effroi de l'avenir.

Qui est-ce qui lit donc dans cette nation hautaine, rogue & corrompue ? une poignée de philanthropes ensévelis dans le silence du cabinet & dans la méditation, toujours ignorés d'eux-mêmes, & souvent de leurs propres compatriotes, qu'ils éclairent sans cesse sur leurs besoins, sur leurs devoirs, ou sur leur ruine ; philanthropes qui dictent à l'humanité entière des leçons de morale & de vertu, & qui, malgré la dépravation générale, soutiennent encore avec courage les droits du citoyen opprimé, & la dignité de l'homme, que la tyrannie s'efforce par-tout d'avilir & d'éteindre.

Il n'est donc point étonnant de voir si peu de livres utiles & intéressans dans cette île jadis si féconde en patriotes éclairés & en philosophes bienfaisans.

Londres,

Londres, Oxford & Glasgou sont les seules villes de l'Europe qui publient des éditions parfaites des auteurs Grecs & Latins. Baskerville a surpassé les Imprimeurs les plus célèbres; il n'a plus d'imitateur. Paris offre de tems en tems quelques ouvrages frivoles, embellis par les accessoires du burin; mais il n'a encore rien produit qui puisse égaler la simplicité noble & parfaite de Baskerville. En Hollande, en Allemagne, & en Italie, on barbouille, on salit du papier, &c. Des trente-fix Imprimeurs de Paris, qui pour la plupart ont huit à dix presses roulantes, Messieurs Barbou, Lambert, Pierres, Didot & Latour sont les seuls qu'on cite avec plaisir, parce qu'ils publient de tems en tems quelques volumes qui font honneur aux arts. L'Imprimerie Royale effacerait sans doute tout ce qui a paru de plus parfait, si elle était dirigée par un patriote éclairé & désintéressé.

S M I T H F I E L D.

C'EST une grande place irrégulière, où se tiennent les Mardis & Vendredis un marché considérable de bœufs, moutons & chevaux. C'est une des curiosités les plus intéressantes pour un étranger: on y voit communément des bœufs qui pèsent mille à douze

douze cent livres, & des moutons de cent trente à cent cinquante livres.

Au milieu de cette place on voit encore le pavé où furent brûlés les Martyrs de la Foi sous la Reine Marie.

LES ENFANS TROUVÉS.

CET hôpital est bâti depuis 1747, au Nord de la ville. Il est à présent rempli de plus de quatre mille enfans élevés aux frais des ames bienfaisantes de cette ville. Il y a plus de dix mille personnes qui ont souscrit à l'entretien de ces enfans, & qui payent annuellement une somme. Le nombre des souscripteurs & des legs augmente chaque année. Cet hôpital, qui était à un mile de la ville, se trouve à présent à la barriere.

INVALIDES DE CHELSEA.

CET hôtel est destiné pour les troupes de terre: il est à un mile & demi de la barriere du parc, au bord de la Tamise. Charles II a commencé cet édifice, Jacques II l'a continué, enfin Guillaume III l'a achevé. Il est tout bâti en briques, d'un assez bon goût; la porte d'entrée est estimée. Dans le milieu de la cour on voit
Charles

Charles II en pied : les jardins sont délicieux, bien entretenus, & arrosés par la rivière en divers canaux.

Cet hôpital ne contient que 600 soldats, bien vêtus en drap rouge, doublé de bleu. Ils sont tenus dans la plus grande propreté, on leur change de linge deux fois par semaine : les réfectoires sont plus luisans que les cellules de nos béguines les plus recherchées.

Chaque semaine on leur accorde la paye d'un jour pour leurs menus plaisirs. Les soldats ont une promenade particulière qui est aussi publique, car les beaux jardins, ou parc du Gouverneur & de l'Etat Major sont fermés avec des grilles de fer. C'est le même Mr. Wren, architecte de Saint Paul, qui a bâti l'hôtel des Invalides.

C H E L S E A.

Ce village est un des plus agréables de Londres, tant par la proximité que par les divers jardins, maisons & tavernes qui sont très-fréquentées en tout tems. Le jardin de Ranelagh y attire beaucoup de monde : on peut voir la salle, même en hyver, en payant deux shellings & demi. En sortant du park St. James, on trouve sur la route la fameuse pompe à feu, qui fournit de l'eau à plusieurs réservoirs de Londres.

La

La vue des maisons bâties sur le bord de la rivière est des plus étendues. La maison des Hernutes, secte peu connue, mérite d'être vue particulièrement ; l'escalier est de la plus grande proportion. Le Comte de Zinzerdof a institué les Hernutes ou Freres Moraves. On doit monter sur la terrasse qui termine l'hôtel dans toute son étendue ; le plomb dont elle est couverte a coûté douze cent guinées : la vue est variée & très-étendue. Les Hernutes ont à Londres, près de Covent-Garden, un lieu d'assemblée, où l'on recite les prières ; l'orgue qui accompagne le chant des cantiques est à l'Italienne, & les psalmodie.

On reproche aux Moraves de Londres un peu trop de fanatisme & d'entouffiasme pour leurs dogmes : ils prêchent le mariage comme un Sacrement nécessaire à l'homme. Ils vivent en commun ; ils sont charitables envers tous les hommes ; ils sont laborieux & économes.

Le jardin des Apoticaire, fondé par Mr. Sloan, est digne de satisfaire la curiosité.

Le savant Morus a sa sépulture dans l'église de Chelsea.

LE GRAND RESERVOIR.

CETTE eau arrose une partie de Londres : le Chevalier Middleton a fait construire à
ses

ses dépens le canal qui a près de cent cinquante miles de long. Cette eau tire sa source dans le comté d'Herford, près de Ware : le canal n'a que 6 à 7 pieds de largeur ; mais dans ces certains endroits il en a 10 à 12 de profondeur. Il est bâti de briques sur lequel il y a 800 ponts qui communiquent à toutes les routes. L'eau est très-bonne jusqu'au réservoir ; mais coulant dans des conduits de bois, elle se corrompt dans son trajet, lorsque les arbres vieillissent. Quand Londres sera en état d'employer des tuyaux ou conduits de fer, l'eau se perfectionnera, & les habitans de Londres s'en trouveront mieux.

S A D L E R' s W E L L S.

C'EST le rendez-vous du peuple qui aime les bateleurs & les tours de force. Ce spectacle attire beaucoup de curieux, pendant tout l'été. La campagne est agréable ; mais on est exposé d'être volé au sortir du spectacle, où toutes les grisettes & les vauriens se rassemblent par milliers. On ne doit y aller qu'en compagnie, ou revenir en voiture.

I S L I N G T O N.

CE beau & grand village est des mieux situés : l'air y est très-bon quoiqu'il soit à un

un mile de la barriere ; il est bâti sur une petite éminence & bien découvert. La campagne est toujours verdoyante. Beaucoup de bourgeois y ont leur maison de plaisance.

P A N C R A S.

PETIT village assez remarquable par des eaux minérales. Ce lieu est solitaire : les Catoliques Romains y ont un cimetière.

HIGHGATE ET HAMPSTEAD.

Ces deux villages sont au Nord, & à quatre miles de Londres : la vue sur la Tamise est des plus agréables. Ils sont décorés de plusieurs belles maisons de campagne.

K E N S I N G T O N.

C'EST un village très-beau & bien fréquenté ; il n'est qu'à un mile de la barriere de Piccadili, c'est-à-dire, du parc St. James qui y aboutit. Le Roi Guillaume achetta la maison du Duc de Nottingham, & en forma une belle maison royale, où le défunt Roi George II passait une partie de l'année. L'air est très-bon ; les jardins & le parc sont agréables & bien entretenus : le peuple de Londres se promene avec passion dans ce jardin, & y boit du thé. Le grand
N chemin

chemin est arrosé en été, & celui qui coupe Hyde Park est éclairé de 700 lanternes.

GREENWICH.

L'HÔTEL Royal des Invalides de mer, situé sur le penchant d'une colline, est cotoyé par la Tamise, qui se repliant sur elle-même, forme un coude par lequel elle semble retourner à Londres, qui n'en est éloigné que de deux lieues.

Tout l'hôtel consiste en deux aîles doubles, prolongées perpendiculairement à la Tamise, & séparées par une cour en quarré long. Il contient deux mille matelots ou officiers hors de service ; mais cet hôtel est chargé de cinq mille hommes qu'il paye ou nourrit dehors. Les chambres des matelots sont tenues d'une propreté qui n'annonce point la pauvreté : l'air y est renouvelé très-facilement par les ouvertures pratiquées par le haut, & par des portes & fenêtres dans l'alignement des corridors avec les chambres opposées.

Les Invalides ont du linge deux fois la semaine, & des gratifications manuelles. Dans les réfectoires chacun a son garde-manger : ils sont servis sur des tables de marbre. L'escalier, formé de pierre de Portland, est remarquable par les pierres supérieures, qui ne portent que sur les inférieures,

fans liaison, & paraît être un escalier absolument en l'air, fans jambes-de-force, ni couffinet à sa naissance.

Une pleine liberté de religion règne dans cet hôtel. La chapelle est vaste, bien décorée & toujours garnie de vieillards respectables, qui adressent leurs prières à l'Eternel.

La salle royale, vis-à-vis la chapelle, est peinte par Tornhill, qui y a représenté les Triomphes de la Grande-Bretagne.

Les enfans des marins qui meurent sur mer au service de l'état, sont élevés aux frais de cet hôpital. Après six années d'étude employées à la marine, ils passent à Portsmouth, où deux fois la semaine ils vont étudier en pleine mer.

Sur la crête du coteau de Greenwich, est assis l'observatoire si connu par les travaux du célèbre Halley : c'est le plus magnifique point de vue de toute l'Angleterre.

Il n'y a aucun observatoire en Europe aussi richement meublé d'instrumens en tout genre.

B E D L A M.

CET hôpital est destiné aux lunatiques & fous dont cette grande ville abonde. C'est un des plus beaux & des plus vastes édifices qui décorent les environs de cette

capitale : il a pour avenue une place très-étendue, appelée *Moorfields*. Sa destination est annoncée par deux figures de la plus grande proportion, placées sur le fronton de la porte principale ; l'une représente un homme accablé de mélancolie, l'autre un homme dans l'excès d'une mélancolie exaltée. Ces figures sont de Mr. Ciber, célèbre statuaire Anglais. Cet hôpital est bien doté par la ville de Londres ; ses fonds augmentent tous les jours. Les malades y sont soignés avec humanité

On a remarqué que le caractère des Anglais n'est devenu triste, mélancolique & taciturne, que depuis que le vin a été interdit au peuple par son extrême cherté. Henri V défendit à tout Anglais de boire du vin sans eau, après la bataille d'Azincour : le suicide ni la consommation n'étaient pas alors connus du peuple Anglais. Le seul remède d'arrêter ces calamités, serait de planter des vignes dans les colonies, & de brûler le bois dont on ne tire aucun parti dans le Canada ou dans les autres isles ; alors l'atmosphère de Londres changerait dans dix à quinze années ; de permettre les bals & tous les spectacles le Dimanche, d'avoir une orgue & de bons musiciens dans les églises pour y attirer le peuple & le distraire. Voilà l'unique moyen d'arrêter

rêter le suicide, de rendre le peuple gai, sociable & heureux.

DES BARRIÈRES.

Il y a peu de pays où les voitures payent autant sur les routes que sur celles d'Angleterres, & sur-tout à trente-fix miles aux environs de Londres.

Cette taxe sur les carrosses, chaises & charriots produit une somme assez considérable pour l'entretien des chemins. Les charriots attelés de huit chevaux & quelquefois de dix portent des charges énormes ; mais les roues ayant pour la plupart trois cercles de fer de 4 pouces de large produisent un frottement qui exige cette quantité de chevaux. Les roues rasfermissent les chemins : les charriots dont les roues n'ont que deux cercles de fer, moins larges de 3 à 4 pouces que celles à trois cercles, ne peuvent point charger autant que celles à trois cercles dont les roues ont communément 11 à 12 pouces de face & de frottement. Les chevaux de selle payent généralement double taxe en sortant de Londres les Dimanches, ainsi que les carrosses & chaises de poste.

Aux barrières, sur les grandes routes, il y a un grand tableau exposé aux passans, où

l'on voit en gros caracteres le prix & la taux de chaque sorte de voiture.

COLLEGE D'EATON, *Près Windsor.*

HENRY VI fonda ce college en 1440, où 70 écoliers sont élevés & entretenus; lesquels, au bout de quelques années, sont envoyés à Cambridge pour y finir leurs études, & y prendre des grades. Ce college est à présent un des plus suivis, & l'on y compte au moins quatre cent pensionnaires, qui pour la plupart ont un gouverneur particulier, & tous les maîtres qu'on peut desirer.

Chaque classe a un professeur & quatre adjoints. Le revenu du college passe cent vingt mille livres tournois.

Ce college est dans une belle situation, environné de promenades agréables, & voisines de la Tamise qu'on traverse sur un pont de bois.

WINDSOR.

Le château a été bâti par Edouard III; Elizabeth & Charles II y ont fait des additions considérables. La Cour y fait sa résidence une partie de la belle saison. Windsor est situé sur une colline au pied de

de laquelle la Tamise coule. Le parc a vingt miles de circuit : l'air est très-bon, la vue très-étendue & variée. La campagne est toujours verte & peuplée de bestiaux.

La chapelle du château possède les corps de Henri VIII & de Charles Premier, décapité. La salle où l'on reçoit les Chevaliers de la Jarretiere mérite d'être vue : l'architecture de la chapelle est d'un gothique très-hardi. Les appartemens du Roi sont meublés superbement, & enrichis de belles peintures.

La terrasse, du côté du Nord, offre une vue ravissante, d'où l'on découvre St. Paul, quoiqu'éloigné de cinq lieues.

Le parc est peuplé de cerfs & de daims. Il y a des diligences qui partent tous les jours, arrivent en deux heures & demi, & qui reviennent à Londres le soir. On trouve aussi des cabriolets & chaises de poste à toute heure, à un shelling par mile.

R I C H M O N D.

C'EST une maison de plaisance de Sa Majesté, des plus agréables par sa situation, par les beaux jardins & les promenades, & deux gands parcs remplis de gibier & de bêtes fauves. Elle est située sur la Tamise, à neuf miles de Londres. Les eaux minérales, la musique, & plus encore une centaine

taine de maisons de campagne de riches habitans de Londres, rendent ce beau lieu très-fréquenté & entouré de villages.

H A M P T O N - C O U R T.

LE Cardinal Woolsey, favori de Henri VIII, a fait bâtir ce château éloigné de 14 miles de Londres. Guillaume III embellit les jardins, & étendit les bâtimens. Les fameux tableaux de Raphael, qui étaient dans ce château, représentans l'Estropié guéri par St. Pierre & St. Jean, la mort d'Ananias, la mission du Christ à St. Pierre, &c. sont à présent au palais de la Reine à Londres.

Ce palais contient sept cent chambres, Le grand escalier est remarquable par les belles peintures : les jardins sont bien entretenus, & se terminent à la rivière par un labyrinthe curieux. Le coup d'œil du pont est très-agréable.

Mylord Hallifax a une maison voisine du parc, qui est renommée par ses jardins & ses cascades.

J A R D I N S D E K I O U.

Les jardins & le parc formés depuis 25 ans, dans le voisinage de Richmond, réunissent tout ce que le goût Anglais pouvait produire de plus riche & de plus varié.

Tout

Tout est en bosquets très-étendus, disposés de manière que chaque bosquet forme un tout, d'où l'on passe à un autre, sans le savoir, sans se douter même qu'il existe rien au-delà de pareil.

Dans un de ces bosquets est une chapelle Gothique, qui forme un salon aussi vaste que singulier. Dans un autre, à la cime d'une colline factice, s'élève un temple en rotonde, dans le goût le plus pur de l'architecture Grecque. Ce temple consacré à la victoire, fut élevé en 1741. Un bosquet de communication a pour ornement un portrait antique, appuyé sur des restes de maçonnerie, le tout en ruine, & d'autant plus dans la nature, que les joints des blocs & les crevasses de la maçonnerie sont chargées de ces plantes & de ces arbrustes dont la nature se plaît à couvrir de véritables ruines.

Le principal de ces bosquets a une tour octogone, entièrement construite à la Chinoise, sur 300 pieds d'élevation, & distribuée dans la hauteur en neuf étages distingués par des toits saillans, ornés de sonnettes, de dragons & autres ornemens Chinois.

Le milieu du parc, autour duquel sont distribués ces bosquets, forme une esplanade immense, dont le terrain, inégalement taillé, est arrosé par une rivière factice. Au-delà
de

de cette riviere, on trouve un grand pont en bois, construit au milieu de la prairie, sans autre raison que la variété du coup d'œil. Cette variété ne peut résulter que de ces objets étrangers, & de l'inégalité artificielle du terrain, qui n'offre dans toute son étendue qu'un gazon continue. Le milieu, en nature de pâturage, en est abandonné à des troupeaux de vaches, de brebis, & de chevres, dont l'embonpoint & la propreté ajoutent infiniment à la richesse du paysage.

Les petites allées, ou sentiers, sont sablées, bombées & roulées, & aussi unies que si elles étaient cimentées.

Le jardin botanique mérite une attention particulière.

Kiou communique à Richmond, qu'habite le Roi, & à Hammersmith, résidence du Lord Bute, aussi simple qu'agréablement située : Brentford fait partie de cette riche campagne.

LA CAMPAGNE DE WERBRIDGE

EST assise sur une hauteur escarpée ; elle domine, à vue d'oiseau, une riche prairie que cotoye la Tamise. Ce goût actuel des Anglais pour les jardins est imité en partie des Chinois. Au reste, rien n'annonce mieux que ces dépenses la richesse & la splendeur d'une

d'une nation, lors sur-tout que toutes les classes de l'état ont un droit à de pareilles fantaisies. La prairie est inégalement bordée par des bouquets de bois de différents feuillages, sans suite, sans ordre, ni symétrie ; le fonds en est planté d'arbres d'inégales grandeurs, & de différens âges, jettés en apparence au hazard, & qui conduisent l'œil à une futaye qui termine la décoration. Ce terrain paraît s'aggrandir à mesure qu'on le parcourt : plusieurs parcs doivent leur principale beauté à la richesse des points de vue. Après les parcs & jardins de Greenwich, de Richmond & de Windsor, on peut dire sans flatterie que Werbridge est un des plus agréables.

C H I S W I C.

Ce village n'est éloigné que de trois lieues en remontant la Tamise ; il y a une école de charité, & deux habitations de deux chanoines de Saint Paul. Le Lord Burlington y a construit une maison, un parc & jardin qui offrent les points de vue les plus agréables.

CAMPAGNE DE STOWE.

La maison de Mylord Temple est une des plus grandes & des plus magnifiques de l'Europe ; elle est à 57 miles de Londres.

Le

Le parc a 6 miles de tour ; la grande entrée de la maison a 430 pieds de face, en arc de triomphe, avec des colonnes Corinthiennes, éloignées d'un mile de la maison, d'où elle fait une perspective des plus agréables. L'étendue de la maison est de 900 pieds : la principale entrée est au milieu d'une colonnade Dorique ; un grand perron à double rang conduit au peristyle.

Le premier salon est orné par une tapisserie en hautes lisses, & des tableaux : derrière est une salle dont le plafond fort élevé est peint à la manière de Solimene. C'est une salle à manger, dont les tables & les cheminées sont d'albâtre oriental : la statue de Narcisse est sur un grand bassin d'eau. A côté est une autre chambre à manger, ornée de tableaux excellents. Delà on passe dans une file de chambres, derrière lesquelles sont des cabinets. On voit partout de beaux ornements en tables, en cheminées, en bustes, en porcelaine, & en hautes lisses. Les fauteuils brodés à l'aiguille des fables de Lafontaine, sont très-bien exécutées. La chapelle est lambrissée en bois de cedres. Après plusieurs autres appartements meublés richement en tableaux, on arrive sur une galerie de 74 pieds sur 30 de largeur, ornée de superbes gobelins, d'après Teniers. Le cabinet de
livres

livres qui fuit contient douze bustes d'Empereurs. Trois appartemens de parade, dont l'un a 70 pieds de longueur, a deux cheminées avec deux tables de marbre de la plus grande beauté, & cinq tapisseries d'un dessin fort correct; ce sont les triomphes de Cérès, de Bacchus, de Vénus, celui de Mars & de Diane.

Le parc est bien plus curieux que la maison : on apperçoit d'abord un grand rocher & une rivière qui offre une suite de diverses arcades démolies ; là sont placées les statues de faunes & de satyres. De divers endroits élevés tombent des napes d'eau dans un grand bassin irrégulier de dix arpens, dont les bords sont gazonnés. D'un chemin en terrasse, sur le haut, on découvre différents points de vue intéressans ; on arrive par là à un temple dédié à Venus : près delà est un hermitage. En avançant on voit la statue de la Reine Caroline, élevée sur quatre colonnes Ioniques : on arrive par des sentiers à une pyramide Egyptienne, élevée à Jean Vanbruck, architecte du jardin.

La grotte de St. Augustin est bâtie de racines d'arbres, couvertes de mousse, remplies d'inscriptions satyriques. Le temple de Bacchus est bâti en pierre, & peint par Nollkens : delà on va à la statue de George II, élevée sur une colonne Corinthienne.

La grotte de Didon n'a qu'une porte ; c'est un petit bâtiment de bon goût.

Plus loin est placée sur une élévation la rotonde, soutenue sur neuf colonnes Ioniques. Au milieu du salon est placée Vénus de Médicis, en marbre blanc ; c'est une imitation de celle de Florence.

La grotte du Sorcier est une plaisanterie ; mais plus loin, dans une esplanade environnée d'arbres, est placée près de la fontaine d'Hélicon, la statue d'Apollon & les neuf Muses.

Delà on voit le temple de l'ancienne Vertu, où sont Lycurgue, Socrates, Homere, & Epaminondas. On trouve ensuite le monument du Capitaine Greenville.

On passe sur un pont pour arriver au temple des Talens Britanniques, où l'on voit Pope, Ignace Jones, Thomas Gresham, Milton, Shakespear, Locke, Newton, Bacon & beaucoup d'autres. Le milieu de cet édifice est coupé par une pyramide où Mercure est placé dans une niche. Dans l'autre aîle sont placés Alfred, Edouard, Elizabeth, Guillaume III, le Chevalier Walter Raleigh, François Drake, navigateur ; Cambden, patriote ; Barnard, négociant & parlementaire illustre.

Au milieu de tant de beautés on voit un bain que la petite rivière Serpentine remplit à volonté.

Plus

Plus loin on trouve le temple de la Concorde & de la Victoire, orné de six statues. Dans le porteur, quatorze médaillons représentent les avantages des Anglais à Quebec, à la Martinique, à Louisbourg, à la Guadeloupe, à Montréal, à Pondichery, à Belle-île & à Crevelt. De cet endroit on entre dans un bocage assez couvert, où l'on voit Vertume & Pomone, Vénus & Adonis.

On descend dans une vallée, où il y a une obélisque élevée au Général Wolfe, mort à Quebec.

A quelque distance delà est une colonne canelée, sur laquelle est la statue du Lord Cobham.

Le temple des Ladies est porté sur des arcades, d'où l'on monte par un bel escalier dans une salle éclairée de trois côtés.

Le temple gothique est élevé de 70 pieds; on entre dans un dôme entouré de quatre chapelles: delà on a une vue sur toute la contrée. Le dehors est décoré des statues des divinités Saxones qui ont donné les noms aux jours de la semaine.

On passe ensuite sur un pont couvert & orné de colonnes Ioniques, & l'on arrive au temple de l'Amitié, où sont les bustes de Frédéric, Prince de Galles, de Chesterfield, de Westmoreland, Marchmont, Cobham, Gower, Bathurst, Greenville, Pitt & Littleton.

Le monument de Congreve se trouve dans une niche de feuillages, à quelque distance du temple de l'Amitié.

Enfin on découvre, au milieu d'un terrain uni l'équestre de George I, en marbre blanc d'une grande beauté. On est ravi & enchanté, après avoir parcouru de si belles choses, qui ont coûté au maître des sommes extraordinaires; mais l'ame aurait été satisfaite de voir quelques habitations rurales, plus utiles que le marbre & l'airain.

Les Seigneurs Anglais, qui s'épuisent en magnificences, ont oublié jusqu'à ce jour de s'immortaliser à établir des fermes & des villages qui enrichiraient leurs provinces, & qui rendraient les noms des fondateurs chers à leur patrie.

COURSES DES CHEVAUX.

NEWMARKET est le lieu le plus fameux & le plus suivi; il n'est éloigné que de sept miles de Cambridge. La première course commence en Avril & dure quinze jours; la seconde, à la Saint Michel, jusqu'à la fin d'Octobre.

On y compte quelquefois jusqu'à deux cents coureurs, mais il n'y en a gueres que soixante à quatre vingt concourans. Ces chevaux font pour l'ordinaire un mile en deux minutes.

La

La place a quatre miles d'étendue, bordée de piliers, de barrières, & de plusieurs pavilions en brique.

La plaine est couverte de carrosses & d'une armée de cavaliers de tous états & conditions. C'est le plus beau spectacle qu'un étranger puisse voir, & qui donne une idée satisfaisante de la nation aux personnes les plus prévenues contre elle. Il faut laisser *parier* les Anglais entr'eux, parce qu'ils connaissent les ruses pratiquées des maquignons.

Le Roi fait présent au maître du cheval victorieux d'une coupe d'or.

Le vainqueur est fêté, caressé, baissé par une foule d'entouffistes qui étonne les étrangers, & qu'on a de la peine à croire lorsqu'on n'a pas assisté à cette fête nationale. Les Anglais traitent leurs chevaux avec amitié, & vivent pout ainsi dire avec eux : aussi ces animaux dociles sont obéissans & d'un attachement qui fait honte à l'espèce humaine. En tous points, les chevaux valent mieux que les hommes.

Il y a d'autres lieux très-fréquentés pour les courses, comme Epsom, à seize miles de Londres, & connu par ses eaux minérales ; & Oxford, environ le 15 Août. La course se fait à Epsom en Mai dans des landes coupées dans leur longueur par trois collines parallèlement prolongées : La crête & les

valons de ces collines sont les lieux de la course. Les carrosses, rangés sur trois à quatre files, en paix, sans tumulte & sans prétention de rang, occupent, pour l'ordinaire la première de ces hauteurs, sur le point le plus élevé de laquelle est une baraque pour les juges du prix. Le point de départ est à la tête du valon extérieur de la seconde colline.

Les spectateurs animent du geste & de la voix les coureurs qui passent comme un éclair.

Les portraits des vainqueurs sont répandus dans toutes les maisons & auberges, avec l'indication des victoires, leurs noms, ceux des maîtres & des piqueurs. Pour l'ordinaire ces chevaux de course sont éflaqués & sans grâces.

L'équitation est pour les Anglais ce qu'est la musique pour les Italiens : elle les remue, elle prévient, suspend ou guérit les effets de la mélancolie sur le tempéramment & sur l'ame. Elle est un besoin & un remède nécessaire. Les chasses se font à cheval, à travers des terrains enclos, coupés & défendus par des haies. Les chevaux sautent ces haies dans les endroits où elles sont les plus élevées.

Tant que les courses seront en honneur & en vogue, la nation conservera un avantage

tage réel sur les autres peuples, soit pour le commerce de chevaux, soit pour endurcir les hommes à la fatigue. L'hipomanie est donc une vertu nécessaire à toutes les classes des citoyens. Il est très-fâcheux de voir que le peuple n'est plus Dorimane comme il était encore en 1745. Depuis la défense de puggiller sur le pavé, ce peuple perd tous les jours son énergie, & le patriotisme s'éteint chez lui.

Des insulaires doivent conserver des mœurs fortes, un caractère exercé, le geste tranchant & l'œil animé, qui annoncent une ame élevée & fiere. Mais le luxe transformera bientôt les corsaires en Sibarites, & les ménageres en Messalines.

P O R T S M O U T H.

L'HÔPITAL a des lits pour trois mille malades; sa position est des plus agréables: les matelots voyent de leurs lits l'isle de Wight, Spithead, Sainte Hélène & tout ce qui entre & sort de Portsmouth.

Ce port est l'entrepôt des principales forces de la marine Anglaise: il est formé par l'embouchure d'une petite riviere, où, sur une lieue de profondeur, la mer s'est creusé un vaste bassin, avec lequel elle ne communique que par une embouchûre très-étroite. De petites dunes & des collines
envi-

environnent ce port & le mettent à l'abri des vents.

Son entrée est défendue par une double barre ou banc de sable, qui ne permet l'abord aux grands bâtimens qu'en rasant un rocher hérissé de batteries de cinquante canons de fer de 48, mais aussi beaux que s'ils formaient de la fonte.

Le promontoire qu'occupe la ville de Portsmouth, est enveloppé de fortifications régulières.

Pour diriger la marche des bâtimens sur la bouche du port, entre les deux bancs qui la couvrent, ce promontoire a des bâtimens que l'on retire en temps de guerre.

La baie est un grand canal formé par l'isle de Wight, dont le prolongement sur une étendue de sept lieues, rompant l'effort des flots, offre un abri contre les coups de mer, contre les vents, & contre des ennemis qui ont à craindre de s'engager dans le canal.

On voit dans ce port jusqu'à 150 bâtimens de différentes grandeurs, dépouillés de leur mâture.

Dans le parc d'artillerie on y voit des batteries refondues à neuf, moins longues que les nôtres.

Les Anglais tirent parti de leurs matelots que des blessures ont mis hors de service ;
ils

ils balayent. Il y a un chantier occupé à la réparation des anciens bâtimens de la marine royale, & à la construction de nouveaux. Quand on a vu tous les chantiers & magasins de tous les ports de construction, on n'est plus étonné que l'Angleterre soit la Souveraine des mers : Sa marine est depuis Cromwell devenue la plus florissante & la plus redoutable de toute l'Europe. Les plus grands Seigneurs font une étude approfondie de cette science si utile au commerce & à la sûreté des empires. La marine Anglaise doit à cet esprit d'émulation l'augmentation de ses forces, l'amélioration de la construction, la perfection de la manufacture, l'art des signaux, l'exactitude du service & les loix rigoureuses exécutées sur l'Amiral Byng, qui ont décidé de la supériorité dans la dernière guerre.

L'Angleterre doit à sa situation le goût & le penchant décidé de ses habitans pour la marine.

LETTRE DU SUISSE.

J'ETAIS à Londres en 1755 & 1756 : la piraterie que vous exerciez déjà depuis quelques mois sur les marchands Français indigna toute l'Europe contre votre gouvernement. Je pris le parti de retourner à Berne, ma patrie. Votre Roi, votre peuple, & qui pis est,

est, votre Parlement étaient dans un délire pitoyable à la déclaration de guerre qu'on fit avec une pompe extraordinaire, & avec des menaces & des épithètes aussi grossières que folles, pour ranimer cette vile populace, toujours ivre & toujours dupe des coups qu'elle croit porter à son adversaire.

Le tribunal des *Doctors-Commons*, composé de trente juges, avait armé quatre corsaires de trente à quarante canons, qui croisaient dans la Manche, & qui s'emparaient indistinctement de tous les pavillons & les amenaient à Londres. Les Puissances réclamaient leurs vaisseaux : le Roi George II laissait la décision de ces captures, *prétendues bonnes*, à cette cour de justice. Lorsque par hazard les parties plaignantes obtenaient la restitution de leurs navires, elles étaient ruinées par les frais du procès & par la lenteur du jugement. Cette cour souveraine, composée (il est vrai) de *Docteurs très-communs*, s'est enrichie par cette infame manœuvre qui a duré sept années de suite à la honte du Gouvernement.

Londres était alors une ville de bruit, ville de boue, ville de fumée, ville à coups de poing, comme le dit notre ami Jean Jacques Rousseau dans son gros livre rempli de vérités inutiles & de paradoxes amusans. Le peuple insultait les étrangers de gaieté
de

de cœur, malgré toute sa majesté si vantée dans vos chiffons politiques. Les mœurs sont bien changées depuis vingt ans : je ne connais plus cette opulente cité, cette Reine orgueilleuse qui donnait des loix à toutes les mers, & qui rapportait tous les ans le tribut de cent peuples de l'univers. La Bourse était alors le temple le plus révérend des étrangers ; l'homme y était respecté & accueilli : à présent c'est le rendez-vous d'une troupe d'hommes fonceux, inquiets, ruinés ou prêts à faire banqueroute. Que vous êtes changé, peuple Londrin ! Vous vous rossiez au théâtre de Drury-lane, pour des baladins Chinois, débarqués de Paris ; vous insultiez George II & l'appelliez vieux Coq : vous faisiez retentir les airs des cris redoublés d'*bouzé*, pour l'imprimeur *Natte*, qui était au pilori aux pieds de Charles I, & vous damniez cordialement le Ministère & le Roi qui avaient puni le défenseur de la Liberté Bretonne. Vous aviez alors du nerf, de la probité, de la franchise. Le marchand, l'artisan, le Seigneur même payaient leurs dettes. L'on était citoyen, & l'on portait chaque jour des fantes nouvelles pour les patriotes qui se distinguaient par des actes de bienfaisance, de générosité, ou d'enthousiasme pour la liberté. On célébrait toutes les vertus, tous les talens le verre à la main,

&

& dans son ivresse, chaque convive faisait éclater son transport & son zèle pour la prospérité & la gloire de sa patrie; les grands mêmes étaient philopolites.

Que vous êtes dégénérés, fiers Bretons ! La tranquillité regne au théâtre, dans les rues mêmes & au cabaret: vous êtes un peu poli, honnête; mais vous n'avez plus de probité, de gaieté, ni d'or, ni de patriotisme; vous n'osez plus sourire. Vous êtes sérieux, vain, débauché, pauvre & par conséquent avili. Les femmes jadis ménagères, timides, douces, soumises & aimables, sont devenues tout-à-coup hardies, impérieuses & dissipatrices. On les croit toutes catins par leurs propos, leurs ajustements & leurs allures. Les prisons de la *Fleet*, & du Banc du Roi n'étaient pas le refuge d'une armée de banqueroutiers adroits, qui se renouvelle tous les trois ans. Il fallait alors moins de pardons parce qu'il y avait moins de coupables.

Dans vos boutiques, l'étranger n'y était jamais trompé; à présent c'est tout comme à Paris, à qui mieux mieux. Les mendiants étaient rares; ils truchent par pelotons, fourmillent par-tout & assaillent les passans. Cependant il n'y a aucune ville dans le monde où le public paye une taxe aussi forte qu'à Londres. Il est donc bien étrange qu'avec un pareil secours, ce bataillon de législateurs

législateurs orgueilleux ne polissent point cette grande cité, le refuge de tous les roués du globe; où la fausse monnaie est générale, où la délation & l'espionnage sont richement récompensés, où les douaniers visitent avec impunité & nuitamment jusques dans les endroits les plus secrets de la maison; où l'on employe hardiment toutes les voyes pour violer la loi & les droits du citoyen; où la haine, la défiance & la désunion règnent dans toutes les familles; où enfin le boulanger ose blanchir le pain avec de l'alun, & le vendre à faux poids; où le brasseur met de l'opium & de la limaille de cuivre pour clarifier & adoucir la bière, la seule boisson du pauvre; où la laitière corrompt son lait avec des limaçons & autres ingrédients; où les voleurs & les filous sont aussi fréquens dans les rues & sur les grands chemins que les faux patriotes & les catins: je le dis avec honte & courroux, où enfin vingt mille maisons sont sans cesse ouvertes à la prostitution la plus révoltante, & la plus infame parce qu'elle est calculée.

Peuple Anglais si vanté, si fameux par votre liberté, par votre humanité, par votre générosité, & plus encore par vos richesses & votre philosophie! vous n'êtes à présent qu'un peuple licentieux sans liberté, dissipateur sans fortune, orgueilleux sans courage,

P

déjà

déjà tout façonné à l'esclavage & à la misère, avili par le luxe, tout prêt à être chargé de fers, si le délire de la liberté ne s'empare pas bientôt de quelques têtes Bretonnes, & ne renverse tout-à-coup l'hydre du despotisme tout prêt à écraser la nation assoupie.

“ La liberté Anglaise est expirante sur les
 “ bords de la Tamise ; c'est à Boston qu'elle
 “ s'est réfugiée ; on y a élevé des statues à
 “ Pitt, son défenseur ; tandis qu'à Londres
 “ on a acheté son silence par des dignités,
 “ des honneurs & de l'or. Tout l'étalage
 “ pompeux de la liberté Britannique, l'em-
 “ phase que les Anglais mettent dans les
 “ éloges qu'ils en font, ne prouve pas leur
 “ attachement pour elle. *Si j'avais*, disait
 “ *Guillaume III, assez d'argent à donner, il*
 “ *n'y a point de Whig dont je ne fisse le Tory*
 “ *le plus déterminé.*”

Jamais vérités n'ont été si applicables & si frappantes que dans cette circonstance présente, où toute la nation voit clairement depuis longtemps la majeure partie du Parlement vendue & prostituée aux vues ambitieuses du Ministère. C'est le cri de toute l'Europe, & les auteurs patriotes ne cessent d'apostropher ce Parlement si avili & si méprisable. Peuples libres ! souvenez-vous de cette maxime : “ On peut acquérir la li-
 “ berté, mais on ne la recouvre jamais.” *

* Contrat Social, chap. 3.

DES TROUPES.

Le nombre des troupes augmente ou diminue, à raison des circonstances. Le Parlement renouvelle tous les ans l'acte qui énonce le nombre de soldats que l'on doit soudoyer. On racole pour l'Amérique dans les tavernes, de gré ou de force, les hommes les plus abjects, de la plus mince taille, & de la figure la plus chétive. Ils sont enrôlés pour la vie si le gouvernement en a besoin. Voilà un singulier contraste avec la liberté tant prônée dans les écrits. On presse avec violence, on frappe, on mutile, on tue le malheureux qui refuse d'abandonner femme & enfans à la misère, pour aller mourir ou pour aller assassiner ses freres ; & malgré la loi, la divinité des Anglais, si invoquée autrefois, & si respectée des Bretons, le peuple n'a plus de voix pour se plaindre ni pour se faire écouter : elle est sourde & muette, cette divinité bienfaisante, elle est sourde pour le malheureux. La cité si aigre, si crieuse, si agitée, & si changeante dans ses délibérations tumultueuses, n'a plus d'ame, plus de ressorts, plus de voix, plus de bras lorsque la cause du peuple patissant demande son appui par des gémissemens & des sanglots. La liberté n'est donc plus qu'un vain phantôme pour le pauvre, pour lequel il sa-

crifie encore son travail, son bonheur & sa vie.

Orgueilleuse & fiere cité de Rois ! qu'êtes-vous devenue ? Les Bretons ont disparu ; elle n'est plus peuplée que de hordes errantes d'Anglais avilis, sans nerf, sans courage & sans vertus, subjugués déjà par le luxe & la mollesse, tous courbés pour porter les chaînes de l'esclavage.

Ces recrues forcées annoncent que le peuple a perdu depuis longtemps son énergie, & qu'il n'a aucun penchant pour le militaire. L'argent, cette divinité du siècle qui soumet à ses pieds le prince & le berger, qui a tout corrompu, n'est pas même prodigué à ce peuple malheureux : le sujet est moins soudoyé que l'étranger. Le Ministère, faute de lumières ou de moyens, est nécessité d'acheter ou de louer à grands frais des bouchers étrangers, lorsque la guerre d'Allemagne ou des Indes le force à lever des armées de terre. Mais des esclaves Allemands, ou qui pis est, des Russes sont-ils propres à vaincre pour une cause étrangère ? Ils préféreront toujours les doux présents de Cérès aux lauriers ensanglantés de Bellone & de Mars. La nature bienfaisante offrira à ces peuples nouveaux les douceurs du repos sous un climat fécond & agréable, au lieu de gémir & de pâtir le reste de leur
vie

vie sous la verge d'un despote, qui a l'infamie atroce d'oser vendre ses sujets comme on vend le bétail dans les foires. Et cette nation jadis si fiere, qui méprise tant encore les étrangers, n'a donc pas honte de consacrer ses richesses, sa turpitude & sa faiblesse en achetant très-cherement l'alliance de ces petits tirans, méprisés, abhorrés de leurs sujets, & l'opprobre même des nations les plus corrompues.

DECADENCE DE L'ANGLETERRE.

UN écrivain estimable a remarqué que la nation Anglaise baisse prodigieusement depuis quelque temps. Sa liberté se lime secrètement; & parce que le peuple n'entend pas le bruit de la lime, il se croit libre. Ce qui contribue à l'affermir dans cette idée, c'est qu'on lui laisse l'usage des clameurs, lorsque sa bile est émue : il est content parce qu'il a la liberté de casser les vitres, de jeter de la boue, d'invectiver les Ministres & le Roi; mais le crédit de la Cour augmente : elle achete les voix dans le Parlement, & depuis quarante années, on ne voit pas que le Roi ait fait des demandes qui n'aient été accordées.

Avant de connaître la nation Anglaise, qui ne croirait que les harangues fortes, les discours véhéments & audacieux qu'on pro-

nonce par boutades dans les Communes, ne soient l'expression fidelle du plus pur zèle patriotique de leurs auteurs ? Une connaissance particuliere peut aisément détromper à ce sujet. La promesse d'une pension les attendrit d'abord, & la pension elle-même les rend très-condescendans aux volontés de la Cour.

Pitt lui-même, cette idole passagere de la nation, a-t-il pu résister à l'appas séduisant que la Cour lui a présenté ? Il avait résisté longtemps à toutes ses entreprises ; elle lui offrit une pension, il s'attendrit ; elle lui promit un titre, il fut ébranlé ; elle le flatte d'une place de Ministre, il céda. L'établissement d'une milice ne lui parut plus dangereux pour la liberté : le Roi de Prusse n'eut plus en lui qu'un défenseur faible de ses intérêts, & il crut alors que le traité de paix fait avec la France était plus avantageux que nuisible à sa patrie. Vous verrez bientôt, disait un auteur, que la couronne de Comte fera déchoir celle du Martyr, que le peuple avait placée par reconnaissance sur la tête du Héros qui paraissoit souffrir alors pour lui les horreurs de la captivité.

“ Notre négligence, chers patriotes, hâte
 “ le cours des maux qui nous menacent, &
 “ nous n'avons que de l'insensibilité ! Une
 “ ame encore sensible aux malheurs de sa
 “ patrie,

“ patrie, peut-elle jeter les yeux sur cette
 “ perspective sans effroi ? un cœur suscep-
 “ tible d’humanité peut-il se prêter sans ef-
 “ forts à leur description ? Nation appauvrie
 “ & excédée de charges, ton commerce est
 “ sur son déclin, tes finances sont dans l’é-
 “ puisement, & tu te livres au luxe, aux
 “ plaisirs & aux folies de tout genre ! Tu
 “ foules aux pieds toute autorité, & dans
 “ l’excès de ta licence, tu ne souffres ni
 “ frein ni règle : un gouvernement sans nerf,
 “ sans vigueur, & dont tous les ressorts sont
 “ dans la détente. L’intérêt personnel est
 “ devenu l’intérêt général ; il s’est emparé
 “ de tous les rangs, de toutes les classes, il
 “ a corrompu la masse nationale : un état
 “ sans alliance & sans considération ; dans
 “ l’étranger peut-être une ligue formidable,
 “ empressée & inquiète de saisir l’occasion
 “ de recouvrer sa gloire, & de nous écraser
 “ du poids de son ressentiment.”

Une administration composée d’hommes
 sans principes ne ramènera jamais le peuple
 à l’union & à l’harmonie : jamais il n’aura
 de confiance, lorsqu’il verra les richesses de
 l’état s’écouler & se fondre dans la main du
 prodigue.

Les clameurs du peuple sont rarement à
 redouter ; mais s’il se fait entendre quelque
 bruit sourd, si le mécontentement se peint
 sur

sur les visages, si au lieu de cris aigus on entend de paroles sourdes & mal articulées, c'est une preuve que l'orage se forme : le silence morne & farouche du peuple est l'avantcoureur des révolutions.

La tyrannie fera comme autrefois rugir le lion, lorsque le peuple & le parlement sentiront l'oppression de l'armée sous le commandement de Lambert & d'Harrisson : il rugit si fort, que les commandans & leur armée se cachèrent. Il rugit encore lorsque Jacques osa mollester le peuple dans ses franchises & sa religion, & son rugissement fut si terrible, que le Roi, la Reine, & les prêtres saisis d'effroi, s'enfuirent chez l'étranger.

Hume prétend que quand les Anglais se relâcheront sur la liberté de la presse, la partie démocratique de leur gouvernement sera prête d'expirer & d'être engloutie par le parti monarchique ; & alors le peuple pourra s'écrier avec ce Romain : “ Il n'y a plus
 “ rien à espérer pour nous, puisque la liberté
 “ de la patrie est opprimée.” “ *Oppressâ
 “ libertate patriæ, nihil est quod amplius
 “ speremus.*”

Les Ministres & le Roi ont seuls intérêt à détruire la liberté de la presse : plus l'autorité royale aura d'observateurs, plus elle sera timide. La presse sera toujours redoutable à la tyrannie, & c'est elle seule qui
 peut

peut encore éloigner la ruine dont l'Angleterre est menacée de toutes parts depuis quinze années. WILKES & JUNIUS sont des boulevards élevés à la liberté, que la tyrannie ne pourra ni miner ni détruire sans s'ensevelir sous ses ruines.

LISTE DES VAISSEAUX *de Guerre.*

On compte ordinairement trois cents cinquante vaisseaux de guerre depuis dix canons jusqu'à cent, dans les divers ports ou sur la Tamise : en outre il y en a toujours sur le chantier construits, ou à demi construits, jusqu'à trente de toute grandeur. Ainsi cette nation a une marine plus puissante que toutes les autres nations de l'Europe.

En voici à-peu-près le détail.

Vaisseaux.	Canons.
Cinq de - - - -	100
Vingt de - - - -	90
Cent de - - - -	60 à 80
Trente-six de - - - -	50 à 60
Cinquante-six de - - - -	30 à 38
Soixante de - - - -	20 à 30
Quatre-vingt de - - - -	12 à 20

Le nombre de matelots peut monter, au besoin, à cent vingt mille, mais il y a beaucoup d'étrangers dans le nombre.

PAYE

PAYE DES OFFICIERS *de Marine.*

	Liv.	Sols.
Amiral commandant une flotte (par jour)	114	0
Amiral	80	0
Vice-amiral	57	0
Aide Vice-amiral	40	0
Premier Capitaine	40	0
Second Capitaine	23	0
Second Capitaine aux Vice-amiraux	19	0
Second Capitaine des Aides Vice-Amiraux,	15	10
Capitaine de premiere ligne	23	0
———— de seconde ligne	19	0
———— de troisieme ligne	15	10
———— de quatrieme ligne	11	10
———— de cinquieme ligne	9	10
Lieutenant de premiere ligne	6	0
———— de troisieme, quatrieme & cinquieme ligne	4	10
Premier Pilote (par mois)	240	0
Matelot	36	0

Chapelain, 22 liv. par mois, & quatre sols par homme du vaisseau.

Chirurgien-major, 114 liv. par mois, & quatre sols par homme.

PAYE

PAYE DES TROUPES DE TERRE, *sans Retenue.*

Capitaine-colonel des Gardes à che-	Liv.	Sols.
val (par jour) - - -	33	0
Capitaine-colonel des Grenadiers	27	0
Lieutenant-colonel - - -	27	0
Cornette & Major - - -	23	0
Guidon & Major - " -	20	10
Exempt & Capitaine - - -	15	0
Guidon & Capitaine - - -	15	0
Brigadier & Sous-brigadier -	13	0
Chapelain - - - -	7	0
Adjudant - - - -	6	10
Chirurgien - - - -	7	0
Quartier-maître - - - -	5	0
Caporal - - - -	3	0
Trompette, Tambour, Hautbois	3	0
Cavalier - - - -	2	10

Royal des Gardes à Cheval.

Capitaine-colonel des Gardes Royales	Liv.	Sols.
à cheval - - - -	36	0
Lieutenant-colonel & Capitaine	25	10
Major & Capitaine - - -	24	0
Capitaine - - - -	29	0
Capitaine-lieutenant & Cornette	13	0
Quartier-maître - - - -	7	10
Chapelain - - - -	6	10
Chirurgien - - - -	5	0
Cavalier - - - -	2	8

D R A-

D R A G O N S.

	Liv.	Sols.
Capitaine-colonel (par jour) -	30	12
Lieutenant-colonel & Capitaine	21	0
Major & Capitaine - -	18	0
Capitaine - - - -	13	0
Capitaine-lieutenant - -	8	10
Cornette - - - -	7	0
Chapelain - - - -	6	0
Adjudant-solliciteur - -	5	5
Quartier-maître - - - -	5	0
Chirurgien - - - -	5	0
Dragon - - - -	1	14

REGIMENT DES GARDES,

Infanterie.

	Liv.	Sols.
Capitaine-colonel - - -	34	10
Lieutenant-colonel & Capitaine	24	12
Major & Capitaine - -	21	12
Capitaine - - - -	15	0
Capitaine-lieutenant - -	7	3
Cornette - - - -	5	0
Chapelain - - - -	6	0
Adjudant-solliciteur - -	3	10
Quartier-maître - - - -	3	10
Chirurgien - - - -	3	10
Sergent - - - -	1	14
Tambour-major - - - -	1	4
Fusilier - - - -	1	0

I N F A N -

INFANTERIE ORDINAIRE.

				Liv.	Sols.
Capitaine-colonel	-	-	-	22	0
Lieutenant-colonel	-	-	-	15	0
Major & Capitaine	-	-	-	13	0
Capitaine	-	-	-	8	10
Lieutenant-capitaine	-	-	-	4	0
Cornette	-	-	-	3	10
Chapelain	-	-	-	6	0
Adjudant-solliciteur	-	-	-	3	10
Quartier-maître	-	-	-	4	4
Chirurgien	-	-	-	3	10
Sergent	-	-	-	1	4
Caporal	-	-	-		16
Fusilier	-	-	-		12
Tambour, &c.	-	-	-		16

JOURS REMARQUABLES.

Le premier Janvier il y a grande cour le matin. Le Poete *Laureat* récite une ode qui est chantée par la Chapelle du Roi, dans la chapelle du Conseil.

Le 6 Janvier, jour des Rois, grande cour à une heure.

Le 18 Janvier, naissance de la Reine, grande cour.

Le 30 Janvier, jeune général en réparation du meurtre de Charles Premier, appelé le Martyr par les dévots.

Q

Le

Le 17 Mars, la fête de Saint Patrice, patron des Irlandais.

Le 23 Avril, la fête de Saint Georges.

Le 29 Mai, rétablissement de Charles II, grande Cour, réjouissance le soir.

Le 4 Juin, la naissance du Roi, bal à la Cour.

Le 2 Septembre, jour d'humilité, en mémoire de l'incendie de 1666, attribuée fausement aux Catoliques, malgré l'inscription renouvelée & changée.

Le 22 Septembre, le Couronnement : on tire le canon à une heure dans le Parc ; la Tour répond aussitôt. - Le Roi est souvent à la campagne ce jour-là.

Le 25 Octobre, grands appartemens chez le Roi, à cause de son avènement au trône : on tire le canon à une heure.

Le 5 Novembre, conspiration des poudres en 1605, contre le Parlement, par les Jésuites ; on tire aussi le canon.

Le 9 Novembre, fête du Lord Maire, qui entre en fonction. Il va, dans un grand cortège par terre & par eau, saluer les cours de justice à Westminster. A cinq heures grand dîner à son palais ; à minuit grand bal à Guildhall où se trouvent toutes les Dames de la cité, en grande parure. La confusion regne dans ce bal, comme dans toutes les fêtes & grandes assemblées que l'on

T'on donne, soit à la Cour ou dans les autres lieux publics, parce que la police n'est exercée nulle part. Delà les filoutages, les vols, & mille autres accidents, dont on s'amuse tous les jours en les relisant dans les papiers.

VILLES ET MAISONS DE CAMPAGNE

Ou Châteaux remarquables aux Environs de Londres.

QUICONQUE s'en tetournerait de Londres sans avoir vu & admiré Kiou, Greenwich, Windsor, Richmond, Werbridge, Chiswick, Hampton, Stowe, Blenheim, Ditchley, Nuneham, Oxford, Bath, & Portsmouth, ne pourrait avoir qu'une idée imparfaite de la campagne, de la magnificence Anglaise, & des arts.

On n'indique ici que les curiosités les plus frappantes pour les étrangers, qui, pour la plupart ne séjournent pas assez longtemps pour connaître l'Angleterre, qui mérite d'être examinée dans toutes ses productions & ses divers points de vue que le voisinage de la mer & de la Tamise offrent de toutes parts. On compte plus de deux cents soixante châteaux ou monasteres remarquables du douzieme au quatorzieme siecle, répandus à cent quatre vingt miles de Londres, qui sont tous gravés.

CHATEAU DE BLENHEIM.

A huit miles Nord Ouest d'Oxford est Woodstock, ainsi nommé du Saxon *Wude-stoc*, qui signifie un endroit couvert de bois. Woodstock a été une maison royale, & c'est là que le Roi Alfred traduisit *Boetius de Consolatione Philosophiæ*. Du tems du Roi Ethelred, il était si considérable, qu'il y convoqua un parlement. Après sa conquête, Henri Premier se plut beaucoup dans le palais de cette ville; il en augmenta les bâtimens, & fit entourer le parc de murailles. Henri II y résidait, lorsque Rice, Prince de Galles, vint en l'année 1163, faire hommage à ce Roi & à son fils; mais ce qui rend cet endroit plus remarquable, est un labyrinthe que ce Prince fit construire, appelé "le Berceau de Rosamonde," qui renfermait une maison pour soustraire Rosamonde Clifford, sa concubine, aux recherches de la Reine Eleanor, sa femme; mais aujourd'hui il ne reste nuls vestiges ni du palais ni du labyrinthe. La Princesse, depuis Reine Elizabeth, a été pendant quelque temps prisonnière dans ce palais.

La ville de Woodstock est gouvernée par un Maire, un Assesseur, quatre Echevins, & seize conseillers, choisis parmi la bourgeoisie, & elle envoie deux Députés au Parlement, qui

qui sont élus par les bourgeois & autres personnes indépendantes, qui forment un corps d'environ 400 personnes. Les rues y sont bien pavées, & les auberges très-bonnes. La manufacture de chaînes de montres, & d'autres ouvrages en acier poli, est très-rénommée; leurs gands de peau sont les meilleurs de toute l'Angleterre: néanmoins ils n'emploient dans ces deux articles qu'un très-petit nombre d'ouvriers. Pendant le regne de la Reine Elizabeth, Richard Cromwell, bourgeois de Londres, y fonda une école, & il y a depuis trois hôpitaux de charité. On y tient marché tous les Samedis, & cinq foires dans le courant de l'année, qui sont le 25 de Mars, le Mardi d'après la Pentecôte, où se vendent toutes sortes de bétail; le Mardi après le 1 Octobre, & le 2 de Novembre, pour du fromage & du bétail de toute espece; & une autre le 17 Décembre, où l'on vend du fromage & des cochons.

Les fiefs & domaines de la ville de Woodstock furent substitués par le Parlement pendant le regne de la Reine Anne, sur la tête de Jean Churchill, Duc de Marlborough, qui commandait l'armée de la grande confédération formée entre la Grande-Bretagne, la Hollande, le Portugal & autres Puissances contre la France & l'Espagne, & sur celle de ses descendants mâles ou femelles, comme

un monument de la reconnaissance nationale, érigé à la mémoire des hauts faits de ce fameux Général. On lui bâtit aussi un palais délicieusement situé à environ un demi mile de Woodstock, qu'on nomma *Blenheim*, en commémoration de la victoire importante qu'il avait remporté à Blenheim sur les Français & les Bavarois. Il fut bâti par le Chevalier Vanbrugh, & quoiqu'il soit très-massif, ainsi que le sont tous les bâtimens de cet architecte, il faut convenir que c'est une structure magnifique. En entrant dans la première grande salle, qui est une des plus belles en Angleterre, toute personne de goût doit être choquée de ses dimensions ; elle est de 53 pieds de long, sur 44 de large & 60 de haut : cette auteur extraordinaire produit un effet très-désagréable. Dans le centre est la porte du salon, qui est flanquée d'une rangée de grosses colonnes qui sont très-magnifiques, bien proportionnées & d'un très-bon goût, & au-dessus desquelles il y a une gallerie d'un très-bon stile. Le salon pêche aussi en point de hauteur ; il est de 44 pieds de long, sur 33 de large & 45 de haut. A la gauche il y a une enfilade de chambres. La salle de compagnie est de 28 pieds en quarré ; elle est ornée de tableaux par Rubens, représentans la Sainte Famille, la charité Romaine, la Vierge avec l'Enfant

l'Enfant Jésus, leur fuite en Egypte, l'offrande des Sages (les têtes des Vieillards dans ce tableau sont admirables) Lot chassé de Sodome, le Seigneur bénissant les enfans, un Paracelse du dernier beau, & le Pape Grégoire. La salle à déjeuner, qui est aussi quarrée, est de 24 pieds, & décorée de beaux tableaux de Silenus & d'Andromede, & de trois rembrants de toute beauté, qui représentent la femme adultère, la Circoncision & un vieux homme. La bibliothèque est de 108 pieds de long, sur 43 de large dans le milieu, & 30 à chaque bout : c'est un des plus beaux morceaux dans ce genre qu'il y ait en Angleterre. Elle est ornée de pilliers de marbre, avec la statue de la Reine Anne, en marbre blanc, par Rysback, à l'un des bouts. Quelques uns des appartemens sont tendus de très-belles tapisseries de Bruxelles, représentant l'histoire des campagnes de cet illustre Duc. Parmi la collection des tableaux de ce palais, l'on y voit les amours des Dieux du Titien ; c'est un présent du Roi de Sardaigne ; plusieurs grands tableaux de Rubens, entr'autres celui qui représente ce célèbre artiste avec sa femme & son enfant : on y voit aussi une gallerie dont le plafond est peint par La Guerre, & les autres morceaux par le Chevalier Jacques Thornhill ; de Woodstock l'on monte à ce palais

palais en passant un pont d'une-seule arche, dont le diametre est de 190 pieds, & qui a coûté 20000 liv. sterl. Sur le fronton de la façade du palais, l'on voit un buste de Louis XIV, en beau marbre, de grandeur plus que naturelle, pris sur la porte de la citadelle de Tournay. Les jardins, qui contiennent plus de cent arpents, sont très-bien distribués soit en belles promenades, soit en bosquets, ou en perspective des objets les plus attrayans dans la campagne dont ils sont environnés. Madame la Duchesse de Marlborough fit, après le décès du Duc, des additions considérables à cette villa, entr'autres un arc-de-triomphe à l'entrée, du côté de Woodstock, & fit placer une obélisque dans la grande avenue du parc de Woodstock, sur laquelle est élégamment inscrit un détail sommaire des actions & du caractère du Duc par le feu Docteur Hare, son aumônier, qui fut depuis Evêque de Chichester. Le second jour d'Août, qui est l'anniversaire de la victoire de Blenheim, les descendans du Duc sont obligés de présenter annuellement au Souverain, pour s'assurer la possession de ce domaine un hommage d'un étandard, qui est déposé dans le château de Windsor.

NAVIRES, ou VAISSEAUX MARCHANDS
arrivans dans la Tamise.

Aussitôt qu'un navire entre dans la Tamise il prend pilote, & deux gardes-visiteurs prennent possession du vaisseau, & y restent jusqu'à ce qu'il soit déchargé à la douane.

Le Capitaine, après avoir fait son entrée en douane, y délivre son manifeste, qui contient le détail de toute sa cargaison, & à qui elle est adressée. Pour l'ordinaire ce Capitaine a un courtier affidé pour l'aider à bord & en ville. S'il se trouve de la contrebande le vaisseau & les marchandises sont dûment confisquées.

Toutes les marchandises payent un droit à l'entrée suivant le tarif imprimé, excepté celles qui servent aux manufactures, comme laines, teintures, &c. La soie paye aussi ; mais il y a un retour de droit à l'exportation : c'est le cas de toutes les autres marchandises, qui ayant déjà payé un droit à l'entrée est rendu en partie à l'exportation pour encourager le commerce. Peu de nations entendent aussi-bien le commerce que les Anglais ; ils accordent un bénéfice de 10 à 12 pour cent aux commissionnaires qui expédient pour l'étranger, & quelquefois 20 pour cent argent comptant.

Les vaisseaux étrangers ne peuvent appor-
ter

ter que le crû ou le produit de leur pays : les vaisseaux Anglais ont seuls le droit d'apporter indifféremment de tous les pays ce qui est permis & admissible. Un vaisseau étranger paye des droits de port considérables. Les marchandises pour le compte des étrangers, ou pour des gens établis en Angleterre, qui ne sont pas naturalisés, payent des droits très-forts, presque toujours arbitrairement. Un Catholique Romain ne peut être naturalisé, il faut qu'il se fasse Protestant. Le nombre des Catholiques Romain est très-considérable à Londres, sur-tout depuis vingt ans presque toutes les nouvelles manufactures & fabriques sont soutenues & animées par les émigrants Français, Suisses & Allemands ; car d'Italie il ne vient ici que des *castrati*, des polichinelles, des coyoni, & des birbanti défroqués.

Outre les droits payés à la douane, l'acise perçoit des droits très-forts sur l'eau-de-vie le rum, l'arrac, & en général sur toutes les liqueurs fortes, & sur-tout sur les vins de France, sur le thé, le café, le chocolat, les chandelles, bougies, savon, amidon, la poudre, cuirs, toiles peintes, les verreries mêmes fabriquées en Angleterre.

L'exportation des outils & articles essentiels aux fabriques Anglaises est défendue sous les peines les plus graves.

Le cabotage n'est permis qu'aux vaisseaux Anglais, ce qui augmente le nombre des matelots. Chaque navire peut avoir le tiers de son équipage composé d'étrangers, de quelque pays qu'ils soient.

Le bled ne peut être exporté que quand il est très-abondant & à bas prix. Le gouvernement accorde une gratification de cinq shellings par *quarter*, lorsque le bled monte à un prix fixé. Lorsque le bled est devenu cher, l'exportation cesse, & l'importation est encouragée. Le gouvernement instruit le public à chaque variation essentielle.

Les officiers de la douane & de l'accise ont le droit d'aller visiter dans les maisons sans prévenir le maître du logis : ils peuvent l'obliger d'ouvrir ses armoires & y fouiller en sa présence. Cette inquisition est révoltante & atroce, à quels abus n'est-elle pas sujette ? quelles infamies n'occasionne-t-elle pas tous les jours ? Les Anglais osent ensuite se dire libres. Malgré le nombre de visiteurs & de commis, la contrebande se fait ouvertement, & l'on croit que la plupart des préposés partagent avec les fraudeurs, lorsqu'ils ne sont pas étrangers. C'est l'impôt excessif, établi depuis 20 ans, qui a corrompu les mœurs à un point qu'on ose avancer qu'il n'y a pas dix hommes honnêtes & probes sur cent dans toutes les conditions.

L'impôt

L'impôt excessif a accoutumé l'Anglais à faire de faux sermens, & l'a rendu rapace & voleur. Le luxe acheve de détruire cette nation jadis libre, jadis opulente, jadis hospitalière & jadis éclairée & la Reine des nations.

DE L'OR ET DE L'ARGENT

Ouvragés & en Lingot.

L'ARGENT de France, monoyé & en lingot, est plus fin & plus pur que celui d'Angleterre. En France il vaut brut cinq livres dix sols l'once ; à Londres l'once vaut brute cinq livres trois, quatre & souvent six sols.

A Paris on le travaille à onze deniers dix grains, & à Londres on le travaille à onze deniers huit grains. La vaisselle & toute autre argenterie est plus sujette au verd-de-gris & à changer de couleur, parce que l'alliage de cuivre est plus fort que celui de France : la vaisselle Anglaise plie moins par cette raison que celle de France.

La marque ou le contrôle paye en France quatre livres dix sols par once, en Angleterre elle paye seulement deux sols pour trente-neuf onces ; au-dessus elle ne paye qu'un shelling, quand même la vaisselle ou piece d'argenterie pèserait sept à huit livres. Cet impôt excessif fait commettre tous les jours des fraudes, des malversations, qui détruisent

détruisent la confiance des étrangers & le commerce : cet impôt ruine beaucoup de maisons en corrompant les mœurs. Malgré qu'à Paris on se lave de tous les crimes avec de l'argent ou avec des protections qu'on achette ; lorsque le faussaire est pauvre ou mal-adroit, il va aux galeres ou dans une prison, d'où il peut s'échapper au bout d'un an, pourvû qu'il ait des amis à la Cour. On a vu plus d'une fois des incendiaires, des violateurs, des concussionnaires, des oppresseurs publics, n'être pas même poursuivis par la justice, toujours sourde & soumise à la voix impérieuse du despotisme ministériel.

A la monnoie de France, on travaille les écus à onze deniers & neuf grains : l'orphèvre ne peut donc pas fondre aucune espece sans éprouver une perte réelle ; au lieu qu'à Londres les orphèvres fondent la monnoie Française sans aucune perte. Un Ministre habile remédierait à cet abus nuisible à la France.

Maniere de faire l'Essai de l'Argent.

CHACQUE bureau en France a une fémelle ou poids quarré, pesant douze livres. Il faut douze grains pour chaque denier. Un orphèvre ou essayeur, qui veut éprouver le titre de son argent, prend douze deniers

R

d'argent

d'argent, les enveloppe dans une balle de plomb raffiné : il enfourne la balle dans une coupele. Par le degré de chaleur, la balle se précipite dans la coupele, & y attire l'alliage. Le bouton d'argent restant est le résidu de l'essai. On connaît alors le degré du titre de l'argent qu'on veut travailler.

Le marc d'or vaut en France, comme en Angleterre, 808 liv. c'est-à-dire, 96 liv. l'once. Un gros contient soixante & douze grains : un gros d'or contrôlé se vend 11 liv. 5 sols à Paris.

Le contrôle ne paye qu'un shelling par once à Londres, & à Paris chaque once paye 7 liv. 10 sols.

A Londres on ne fait point travailler l'or de couleur comme à Paris ; mais les Anglais excellent dans les boucles & couverts d'argent seulement, lorsqu'ils copient nos formes & nos dessins : mais lorsqu'un ouvrage est orné & cizelé, ils ne peuvent l'imiter en aucune manière ; la plupart liment la cizelure & l'effacent. La vaisselle est presque en philagrame, sans goût & sans principes, comme leur sculpture dans leurs appartemens, & sur-tout celle des bordures des glaces, qui font pitié. En architecture ils sont encore aussi bizarres & barbares : les ornemens ou arabesques qu'ils entassent confusément par-tout prouvent que les artistes, s'ils

s'ils ont voyagé en France & en Italie, sont ineptes & Gothiques. On peut voir dans une grande maison d'un Lord, presque vis-à-vis *Duke-street*, dans *Piccadili*, une porte Dorique, surmontée d'un vase qui produit l'effet le plus révoltant & le plus fou qu'on ait encore imaginé. Les bâtimens & les balcons des Adelphes, & toutes les maisons nouvelles sont pleines de contradictions stupides : les portes-à-faux y sont communs.

Maniere de faire l'Essai de l'Or.

On fond trente grains au chalumeau, & on le bat bien mince, Quand il est battu, on le tourne en cornet ; on le rougit dans un creuset pour en ouvrir les pores, afin que l'eau-forte puisse y mordre. On le tire du creuset pour le mettre dans un matras rempli d'eau-forte ; on met le matras en fusion : l'eau-forte ronge alors le cuivre, & jette une vapeur bleuâtre dans le matras, & aussitôt que l'essai est fini, la fumée cesse. On reprend le cornet d'or & le pese ensuite, comme on fait pour l'essai d'argent.

TRISTE SORT DES FRANÇAIS
mariés à Londres.

PRESQUE tous les Français qui s'établissent en Angleterre, & sur-tout à Londres, ouvriers, artistes, ou marchands, croient

réussir mieux dans leurs entreprises en épousant une Anglaise, dont les charmes, pour l'ordinaire, servent de dot. Une année s'est à peine écoulée que cette femme, jadis si timide, si docile, si cazaniere, & si ménagere, devient peu-à-peu impérieuse, dépensiere & dissipée. La famille augmente tous les ans, les chagrins s'accumulent ; la haine nationale enracinée éclate enfin contre l'époux. Femme, enfans, parens même tourmentent de concert l'infortuné mari, qui se voit toujours étranger dans son propre ménage & dans sa famille. A mesure que les enfans grandissent, ils semblent rougir d'avoir un *Français* pour pere. L'éducation négligée, qui appartient toute à la mere, acheve le désespoir de cet infortuné, qui voit à regret ses enfans se liguer avec l'auteur de ses maux pour le persécuter & lui ravir (oh ! comble de désespoir) jusqu'à la douceur de recevoir les caresses de son sang. Je connais plus de trente ménages où regne, où éclate encore davantage cette haine nationale & aveugle, innée chez le peuple, & qui se montre même dans les circonstances les plus attendrissantes. Si cette haine était générale, elle ferait la honte la plus flétrissante de la nation.

La religion Catolique, qui est en horreur chez le peuple Anglais, à cause des maux cruels qu'elle lui a causé, entretient la haine nationale

nationale contre tous les Français établis à Londres. Elle s'éteindrait avec le temps, cette haine, si les Français n'étaient pas eux-mêmes trop attachés, par ignorance, au Papisme. Quelques uns abjurent pourtant sans répugnance, pour jouir des privileges de la naturalization, & pour donner aussi le titre de citoyen à leurs enfans. Ils ignorent, pour la plupart, que la religion du pays, lorsqu'elle facilite notre fortune, ou qu'elle nous ouvre la porte des honneurs, doit être préférée à toute autre, quand même elle contrarierait nos goûts & nos habitudes ; que les enfans qui naissent appartiennent au sol : les élever dans d'autres principes que ceux du Prince, s'est s'écarter de la raison & du devoir, nuire essentiellement à ses propres enfans & leur ravir pour toujours les droits honorables de citoyens, les seuls qui peuvent faire supporter le malheur d'exister sous un gouvernement tyrannique & nouveau ; mais que la résistance unanime des patriotes enflammés renversera tôt ou tard, comme un château de cartes trop élevé, qu'un souffle léger détruit sous la main des architectes enfans.

DES SUPPLICES.

La pendaïson est le supplice le plus ordinaire : les voleurs de grands chemins, les

affassins, les faux-monnoyeurs, les fauffaires, sont pendus indistinctément. Les faux-monnoyeurs arrivent au gibet sur un traîneau attaché à une claie ; les autres criminels sont dans un tombereau ou large charrette, garrottés : un seul ministre les exhorte. Lorsque la charrette est sous la potence, le bourreau passe la corde au cou de chaque patient ; dans cet intervalle, le ministre dialogue avec les criminels. Lorsque les harangues, les adieux & les prières sont achevées, le bourreau attache un mouchoir sur la tête de chaque patient, & lui couvre le visage : il descend par le derrière de sa charrette & frappe ensuite ses chevaux. Dans un clin d'œil les criminels sont suspendus à la fois : les parens, les amis tirent les pieds des pendus. Des femmes crédules touchent la corde d'un ou deux pendus, croyant de se guérir de l'épilepsie ou de quelques autres maladies aussi grandes.

Cette scène dure une heure, & tout se fait avec ordre & lenteur, & ni les acteurs ni les spectateurs ne rémoignent la moindre impatience. Les Anglais vont au gibet avec une indifférence qui approche de l'héroïsme. Le 11 Décembre 1776, des huit criminels qui ont été pendus, ni jeunes ni vieux n'ont été ébranlés de l'appareil du supplice : ils ont conversé de sang-froid, & chanté la prière
avec

avec une fermeté qui a étonné tous les étrangers, sur-tout les pauvres Papistes, accoutumés à fondre en larmes à l'approche du Capucin qui les exhorte à se préparer à la mort. C'est la religion Catolique qui avilit le courage, & dégrade l'homme qui est coupable, & non les sujets qui la professent aveuglément.

Malgré la foule innombrable de cavaliers, de voitures, & de peuple répandus par-tout & placés sur des échaffauds fort élevés, il n'arrive aucun tumulte. Les 80 connétables qui entourent le gibet portent un bâton de six pieds & demi, décoré de Fleurs de Lys. L'Anglais respecte la loi dans l'homme qui appuie la justice : quiconque frapperait cet homme en fonction, serait saisi par la populace, qui doit lui prêter mainforte en tout temps, & serait pendu sans miséricorde incontinent. Oh, Souverains ! oh, tirans ! oh, Monarques ! il est donc possible de faire respecter votre autorité, lorsqu'elle sera dictée par la justice & la clémence, & soutenue par la loi, au lieu de soudoyer à grands frais une armée de bouchers toujours prêts à égorger vos sujets qui osent résister à vos barbares décrets & à vos caprices criminels.

Lorsque les gouvernemens voudront perfectionner les mœurs, & arrêter les crimes, ils le pourront en se rendant réciproquement
tous,

tous les banqueroutiers frauduleux, les assassins & les faux-monnoyeurs. C'est l'espoir de l'impunité qui peuple les capitales de criminels.

On fait à Londres une exécution toutes les six semaines ; quelque fois les criminels condamnés à mort séjournent un mois & plus en prison. Ils se vendent la plupart aux anatomistes, & s'étourdissent en buvant jusqu'à la fin du terme indiqué. Les assassins prémédités sont ordinairement exécutés le lendemain de leur jugement.

Puisque la potence n'arrête point les méchants, la loi doit ordonner un supplice plus effrayant. Si l'on disséquoit vivans les faux-monnoyeurs & les assassins, cet atroce supplice effrayerait le scélérat le plus intrépide. Un observateur habile découvrirait quelques secrets que la nature nous a cachés jusqu'à présent, qui consoleraient peut-être l'humanité présente & future.

Si le gouvernement offrait une forte récompense au complice d'un faux-monnoyeur, bientôt cette race d'hommes pervers & avides serait détruite l'un par l'autre.

P R É C I S

D E L A

CONSTITUTION DE L'ANGLETERRE.

GUILLAUME le Normand, après avoir défait Harold & saisi la couronne, renversa les loix Saxonnnes. Il établit le droit féodal, déjà établi dans presque toute l'Europe, & distribua l'Angleterre en soixante mille deux cents quinze fiefs, tous relevans de la Couronne. Les possesseurs étaient obligés, au premier signal, de se rendre armés auprès de lui. Guillaume s'attribua le pouvoir exécutif des loix, en établissant le tribunal appelé *Aula Regis*, composé des grands Officiers de la Couronne, amovibles à sa volonté, & dont il était Président. Il regna en despote sur les Anglais & sur les Normands, qu'il vainquit & écrasa les uns par les autres. Il imposa des taxes à sa volonté.

Henri Premier sentit qu'il ne pouvait regner qu'en gagnant l'affection de ses sujets. il adoucit les rigueurs du droit féodal, & voulut que tous les Seigneurs fissent de même à leurs vassaux. La liberté fit un pas de

de plus sous Henri II: l'ancienne épreuve des Jurés fut rétablie. La tyrannie de Jean Sans-terre, les prérogatives royales, & les loix de Forêt ayant été portées à un excès rigoureux & révoltant, il se forma une confédération générale contre ce cruel despote: sa Cour l'abandonna, il se vit obligé de se livrer à la merci de ses sujets, avec sept Chevaliers qui lui étaient restés. Il signa en 1215, à *Running Mead*, la chartre de Forêt, & la fameuse chartre que son importance a fait nommer depuis la *Grande Chartre*.

La grande chartre statua que les mêmes servitudes qui étaient abolies en faveur des Seigneurs le seraient aussi en faveur de tous les vassaux. Elle établit un poids, & une mesure; elle mit les marchands à l'abri des impositions arbitraires; elle ordonna que le serf ne peut être privé par amende de ses instruments aratoires, qu'aucun sujet ne peut être exilé, ni molesté dans sa personne ni dans ses biens, autrement que par jugement de ses pairs.

Sous Henri III, les divisions du Roi & des Seigneurs bouleversèrent l'Angleterre. Le peuple s'accoutuma à sentir son importance; la grande chartre augmenta les privilèges des vassaux.

Edouard Premier comprit qu'il faut être juste envers les hommes, & fit des loix sages
qui

qui en imposèrent à la noblesse turbulente, & tranquilliserent le peuple en assurant ses possessions. La procédure fut fixée; il admit enfin des Députés des villes dans le Parlement.

Il fut obligé par nécessité, pour obtenir des subsides, de solliciter le consentement de ses peuples. Les Sheriffs inviterent les bourgs & les villes des différentes comtés à envoyer leurs députés. Voilà l'origine de la Chambre des Communes.

Edouard fut obligé de confirmer onze fois dans son regne la grande chartre: il ordonna même qu'elle serait lue deux fois par an dans les cathédrales, & que le violateur serait excommunié. Il déclara qu'aucune imposition ne se leverait sans le consentement des Pairs & des Communes.

Cette belle constitution s'élevait insensiblement pour servir d'exemple à l'Europe opprimée.

Sous Edouard II, les Communes joignirent les pétitions aux bills par lesquels elles accordaient des subsides, & ce fut-là l'aurore de leur pouvoir législatif.

Sous Edouard III, les Communes déclarèrent qu'elles ne reconnaîtraient désormais de loix que celles qu'elles auraient approuvées. Quelque temps après, les Communes accusèrent & jugèrent un des principaux

Mi-

Ministres. Sous Henri IV, elles refuserent de statuer sur les subsides avant qu'on eût répondu à leurs pétitions.

La nation ne fut occupée, sous Henri V, que de ses guerres avec la France ; & sous Henri VI, les fatales dissensions entre les maisons d'York & de Lancastre, firent un théâtre de désolation pendant trente années.

Henri VII, épousant l'héritière de la maison d'York, réunit les prétentions des deux familles. La paix fut généralement rétablie, & des jours heureux semblaient promis à la nation.

Sous Edouard VI, les monstrueuses loix de trahisons, inventées sous Henri VIII, son prédécesseur, furent abolies. Mais ce jeune & vertueux Prince n'ayant fait que paraître sur le trône, la sanguinaire Marie étonna l'univers par des cruautés que le fanatisme seul pouvait faire connaître.

Elizabeth fit renaître & goûter un peu les douceurs de la tolérance & de la liberté.

La Chambre Etoilée, cet instrument fécond de la tyrannie des deux Henris, subsistait encore ; le tribunal inquisitorial fut même imaginé, & le joug du pouvoir reposait toujours pesamment sur la tête des sujets.

Enfin, sous les Stuarts, la nation revint de son long assoupissement. Jacques Premier, plus impudent que tyrannique, leva le
le voile

voile qui avait jusques-là caché tant d'usurpateurs, & osa étaler un pouvoir dont ses prédécesseurs s'étaient contentés de jouir secrètement & paisiblement.

Jacques répétait sans cesse, que le pouvoir des Rois ne devait pas plus être contredit que celui de Dieu ; & ces privilèges que la nation réclamait avec tant de bruit, comme un héritage & comme des droits apportés en venant au monde, n'étaient, suivant lui, qu'un effet de la grace & de la tolérance de ses ancêtres.

Ces principes énoncés du haut du trône, & rétentissant dans les chaires, allarmerent le peuple ; l'imprimerie, cette sauve-garde éternelle de la liberté, reveilla toute la nation, & l'éclaira. Ce regne vit souvent se manifester un esprit d'opposition auquel les Monarques Anglais n'étaient depuis longtemps plus accoutumés.

Mais l'orage qui s'était formé sous Jacques gronda longtemps, & creva ensuite avec fracas.

La puissance royale étant anéantie, les Anglais firent des tentatives, mais inutiles, pour y substituer le gouvernement républicain. Ils se créèrent un protecteur dans un tiran : Charles II fut rappelé, cacha son ressentiment & chercha l'occasion de man-

S

restau-

restauration : ses guerres extravagantes, ses abus d'autorité le décélérent. La nation ouvrit les yeux sur ses projets, & détruisit tout ce qui restait d'arbitraire dans la puissance de son Roi.

Les services militaires dûs à la Couronne, reste des tenures féodales, furent abolis. Les loix contre les hérétiques furent abrogées ; l'acte d'*Habeas Corpus*, ce boulevard de la sûreté publique, fut établie ; les parlements furent trienniaux, & sous le Prince le plus destitué de principes, la liberté s'érigea un temple éternel.

Jacques II courut à sa perte avec une opiniâtreté & une roideur despotique. Son zèle monacal, & le bouleversement de tout principe avertirent le peuple qu'il ne doit rien au Souverain lorsqu'il rompt le pacte qu'il a fait avec lui. C'est à cette époque qu'un corps de savans jurisconsultes a mis en maxime qu'une nation assemblée a le droit de punir de mort son Souverain lorsqu'il a violé les loix. La nation déclara le trône vacant, & un nouvel ordre de succession fut établi.

On exigea du nouveau Roi un serment plus exprès que celui qu'avaient prêtés ses prédécesseurs. On déclara, qu'établir des impositions sans le consentement du Parlement, de même qu'entretenir une armée en
tems

tems de paix, était contraire à la loi. On abolit le pouvoir qu'avait réclamé dans tous les tems la Couronne, de dispenser de l'effet des loix. On statua que tous les sujets, quels qu'ils fussent, auraient droit de présenter des pétitions au Roi : & enfin l'on posa la clef de la voute par l'établissement final de la liberté de la presse.

Par l'exclusion donnée à une famille héréditairement despotique, il fut décidé que les nations n'appartiennent pas aux Rois. Tous ces droits divins, si vantés par les tyrans & par leurs vils satellites, furent détruits & regardés comme outrageux à la Divinité même. On y substitua l'amour de l'ordre & du sentiment, les seuls appuis solides d'un gouvernement parmi les hommes.

PUISSANCE LEGISLATIVE.

La volonté du Prince tient lieu de loi dans les monarchies despotiques, & les juriconsultes eux-mêmes ont confondu par habitude ce droit avec le fait. Les Anglais, guidés par la raison & la philosophie, ont jugé que la destinée d'une nation ne devait pas dépendre des caprices d'un Prince hébété, avili ou méchant ; & que Dieu avait soumis les Monarques, comme les autres hommes, à des loix immuables qui régissent l'univers.

C'est au parlement seul qu'appartient le

pouvoir d'établir des loix, de les abroger, de les changer & de les expliquer. Les parties constituantes du Parlement sont la Chambre des Communes, la Chambre des Seigneurs & le Roi.

La Chambre des Communes représente la nation ; elle est composée des députés des différentes comtés (dont chacune en envoie deux) des députés des villes & des universités. L'Ecosse envoie aussi 45 députés, qui, joint aux autres, font en tout 558 membres.

Pour être membre de la Chambre des Communes, il faut être né Anglais, & avoir un fonds de terre de 600 liv. sterl. de revenu pour représenter une comté, & 300 liv. pour représenter une ville.

Pour être électeur dans une comté, il faut y posséder un fonds libre de quarante shillings de revenu. Pour être électeur dans les villes, il faut être homme libre.

Lorsque le Roi assemble un parlement, le Chancelier envoie un ordre au Sheriff de chaque Comté, pour qu'il fasse procéder à l'élection des électeurs des députés pour la comté & pour les villes qui s'y trouvent englobées.

Trois jours après le Sheriff doit envoyer un ordre aux Officiers des villes, pour qu'ils fassent leur élection dans huit jours.

Le

Le Sheriff est le Magistrat qui a succédé à l'ancien Comte : il réunit les fonctions de Juge dans certain cas, de gardien de la paix du Roi & du bon ordre, & d'Officier ministériel des cours supérieures de justice.

Tout candidat qui, après la datte des ordres écrits, ou dans le temps de la vacance d'une place, aurait donné des festins aux électeurs, ou à un certain nombre d'entr'eux, ne peut être élu pour ce lieu-là.

Que celui qui aurait promis ou donné à un électeur de l'argent, une place, ou un présent quelconque soit, ainsi que l'électeur, condamné à 500 liv. sterl. d'amende, & jugé incapable de jamais remplir une place ; avec la faculté pourtant de se rachetter de la peine, si avant conviction ils font connaître un coupable dans le même cas.

Les collecteurs des revenus publics, qui se mêleraient dans les élections, seraient condamnés à cent livres sterl. & déclarés incapables d'aucun emploi. Les soldats en quartier doivent s'éloigner au moins d'un jour du lieu avant l'élection, & ne revenir qu'un jour après qu'elle est finie.

La Chambre des Seigneurs est composée des vingt-six Archevêques & Evêques. Les Seigneurs temporels sont Ducs, Comtes, ou Barons : l'Ecosse envoie seize Pairs. Tous ensemble ne forment qu'un corps, où les

voix sont comptées indistinctement, & où la pluralité décide. Ce corps est composé à présent de 245 membres.

Le Roi forme la troisieme puissance qui compose le Parlement : c'est lui qui a le droit de le convoquer, qui peut le dissoudre ou le proroger.

Lorsque le Parlement s'assemble, ou se rassemble à l'expiration du terme pour lequel il avait été prorogé, le Roi s'y rend. Il ouvre la session en exposant l'état & les besoins de la nation, & l'invite à s'en occuper. Sa déclaration faite, il se retire. Le parlement alors saisi des affaires de la nation, s'en occupe, & est existant jusqu'à ce qu'il soit prorogé ou dissous. La Chambre des Pairs & celle des Communes s'assemblent séparément ; les premiers sous la présidence du Chancelier, & les Communes sous celle du *Parleur* ou Orateur, & les deux Chambres s'ajournent (chacune de son côté) aux jours qui leur conviennent.

Comme chacune des deux Chambres a la négative sur les résolutions de l'autre, tout ce qu'elles jugent convenable au bien de l'état, sans restriction, peut faire l'objet de leurs délibérations respectives. Telles sont, par exemple, de nouvelles bornes à donner à l'autorité du Roi, ou de nouveaux pouvoirs à lui accorder, de nouvelles loix à établir,

établir, ou des changemens à faire à des anciennes.

Les bills relatifs aux subsides doivent absolument commencer dans la Chambre des Communes. Les Seigneurs ne peuvent s'occuper de cet objet que sous une présentation de leur part, & elles sont si jalouses de ce droit, qu'elles ne souffrent jamais qu'ils apportent aucun changement aux bills qu'elles leur remettent à ce sujet, & qu'ils fassent autre chose que les accepter ou les rejeter purement & simplement.

A cela près, chaque membre, dans chaque Chambre, propose la matiere qu'il juge à propos. Si, après délibération, on trouve qu'il convient qu'on s'en occupe, on l'invite à mettre sa proposition par écrit. Si, après avoir été plus mûrément examinée, elle passe, on la remet à l'autre Chambre pour qu'elle s'en occupe à son tour. Si celle-ci la rejette, elle reste sans effet ; si elle l'accepte, il ne manque plus au bill que la sanction du consentement royal.

Lorsqu'il n'y a aucune affaire pressante, le Roi attend ordinairement la fin de la session pour se déclarer. Le Secrétaire lit, en présence du Roi, la liste des bills, & accepte ou refuse le consentement royal.

Si c'est un bill public qui soit accepté, le Secrétaire dit, *le Roi le veut* ; si c'est un bill
privé,

privé, il dit, *Soit fait comme il est désiré*; si c'est un bill de subsides, il dit, *le Roi remercie ses loyaux sujets, accepte leur b n volence, & aussi le veut*; & enfin si c'est un bill auquel le Roi ne consent point, le S cr taire dit, *le Roi s'avisera*, maniere douce de le rejeter.

Lorsque le Roi a déclaré ses diverses volontés, il proroge le Parlement. Les bills rejettés restent sans force; ceux qu'il a assenti font loi.

La session du Parlement dure quatre mois. Elle commence ordinairement en Novembre; Il y en a une annuellement. Cette session est le tems qui s'écoule depuis l'ouverture du Parlement jusqu'  la prorogation.

POUVOIR EXECUTIF.

LORSQUE le Parlement est prorogé ou dissous, il cesse d'exister; mais ses loix subsistent. Le Roi est chargé de l'exécution, & muni du pouvoir nécessaire pour la procurer.

Il n'est que le premier Magistrat, & il est soumis aux loix comme le dernier des sujets. Il doit diriger sa conduite selon les loix, ou s'il pr varique, il est puni par les loix. Les Juges sont les substitués du Roi; les sentences sont munies de son sceau, & exécutées par ses Officiers. Il est réputé le propriétaire universel du royaume, & intéressé dans tous les délits, & c'est en son nom que la punition

tion s'en poursuit devant les tribunaux. Il a droit de faire grace, c'est-à-dire, de remettre la peine qui a été prononcée à son instance. Il est Fontaine d'Honneur, il distribue les titres, les dignités & les charges.

Il fixe les différens poids & mesures : il bat monnoie, & peut donner cours à la monnoie étrangere. Il est le suprême Chef de l'Eglise, & Généralissime des forces de terre & de mer : il a le pouvoir seul de lever des troupes, d'équiper des flottes, de bâtir des forteresses, & il nomme à tous les postes. Il envoie des Ambassadeurs, contracte des alliances, declare la guerre, & fait la paix aux conditions qu'il lui plaît. Enfin le Roi est hors d'état de nuire, & sa Personne est sacrée, mais non à l'abri du grand tribunal de la nation si elle prévariquait contre les droits de cette nation, soit en gagnant les suffrages par la corruption, & en forçant, par cette voye inique, pratiquée de nos jours, le Parlement d'appuyer ses actes arbitraires, & de s'emparer par la suite d'une autorité qui n'appartient qu'à la nation. Il est à craindre que quelques années de guerre n'exposent la nation à perdre ses droits, ou le Prince ne perde sa couronne.

POUVOIR LIMITÉ DU ROI.

LE ROI d'Angleterre n'a pas de revenus par lui-même : quelques droits sur l'excise, sur chaque tonneau de vin, les débris des vaisseaux dont le propriétaire n'est pas connu & quelques restes féodaux font tout le domaine de la couronne. Le Parlement accorde au Roi, sa vie durant, 800000 livres sterl. pour soutenir la dignité de la couronne.

A la fin de chaque regne, le successeur trouve un trône, un sceptre, & une couronne, mais il ne trouve ni pouvoir ni dignité même ; & avant que de le revêtir de toutes ses prérogatives & de tous ses titres, le Parlement fait la revue de l'état, il explore les abus introduits pendant le regne précédent, & la constitution est ramenée à ses principes.

Le Roi, quoique Chef de l'Eglise, ne peut toucher à la religion établie, ni exiger compte de la foi des particuliers. Il ne peut & ne doit professer d'autre religion que celle établie, & s'il oseroit en professer une autre interdite par les loix, il est déclaré incapable d'hériter, posséder ou jouir de la couronne.

Le Roi est le chef des tribunaux, mais il ne peut rien changer aux maximes & aux formes que la loi ou l'usage ont consacrées.

Il ne peut même influencer sur la décision des affaires particulières.

Le Roi choisit son Chancelier parmi les Magistrats. Ce n'est que depuis quelques années que la Cour a su s'assurer des principes de ce Chef de la Justice, Président-né de la Chambre des Pairs, qui, par son propre poids ou son crédit, entraîne naturellement tous les suffrages. Autrefois le Chancelier résistait ouvertement aux vues de la Cour, lorsqu'elles étaient contraires à la liberté ou au salut de la patrie : le Roi ne pouvait se débarrasser d'un tel ennemi. A présent la Cour emploie un moyen sûr pour associer ce Chef de la Justice à ses vues tyranniques & ambitieuses en faisant donner sa démission par écrit au nouvel esclave Chancelier. S'il ose résister ensuite, on le congédie comme un valet désobéissant. Cet acte de bassesse a coûté la vie au premier Chancelier courtisan qui a prostitué sa dignité pour plaire à la Cour. Il fut son bourreau lui-même, tant les remords & la honte des reproches lui parurent insupportables ; mais il n'est plus de Catons aujourd'hui. Les remords sont étouffés : on foule la patrie, & l'on croit régner.

Le Roi a le droit seul de battre monnaie, mais il ne peut altérer le titre. Il a le pouvoir de faire grace, mais il ne peut exempter

empter de la réparation particuliere d'une offense. Bien plus, la loi a voulu que dans le cas de meurtre, la veuve ou le plus proche héritier eussent le droit de poursuivre le meurtrier, & le pardon du Roi reste sans effet.

Le Roi a la puissance militaire ; mais il ne peut lever des troupes, ni les soudoyer sans l'autorité du Parlement. Le corps des troupes est porté à présent à cinquante mille hommes, mais il est licencié au bout de l'année & rétabli par le Parlement, qui peut refuser au Roi jusqu'à la discipline militaire, par un acte appelé *Mutiny act*, qui autorise les divers conseils de guerre à punir la désobéissance & la désertion.

La Chambre des Communes poursuit & punit les Ministres qui prévariquent dans leurs places. Ordinairement les Communes portent leur accusation à la Chambre des Pairs, comme devant des Juges que leur dignité rend indépendans, & qui de l'autre ont un grand honneur à soutenir, dans cette noble fonction, où ils ont toute la nation pour spectateurs.

Les Membres du Parlement ne peuvent être poursuivis ni accusés pour avoir débattu avec emportement les droits de la nation, ni pour avoir apostrophé & même accusé le Ministère de malversation.

Toutes

Toutes les personnes revêtues d'une place ou charge sous la Couronne, ou qui ont une pension pour un terme, sont incapables d'être élues Membres des Communes. Tout Membre de la Chambre des Communes, qui accepte un office sous la Couronne, perd sa place de Représentant de la nation, & ne peut plus siéger que dans le cas où il serait réélu.

LIBERTÉ PARTICULIERE.

La liberté particuliere est formée du droit de propriété, du droit de sûreté personnelle.

Il n'est aucun homme qui puisse s'opposer à la force irrésistible des loix. Les Juges ne peuvent être privés de leur place que par une accusation du Parlement ; & le plus mince des sujets ne peut être emprisonné que par la loi.

La loi qui a lieu en Angleterre est appelée *Commune Loi*, ou *Loi Statuée* ; c'est de la coutume immémoriale que la premiere tire sa force. L'ordre des successions, les différentes manieres d'acquérir la propriété, & les diverses solemnités requises pour la validité des contrats sont réglées par la Commune Loi. Les terres descendent à l'aîné, à l'exclusion de tous ses freres & sœurs : ainsi la propriété s'acquiert par l'écriture, au lieu que par le Droit Civil il fallait de plus

la *Tradition*. Les décisions de la commune loi se puisent dans les *Records*, & les extraits de ces jugemens sont publiés sous le nom de *Reports*; ils remontent jusqu'à Edouard II. Outre ces collections volumineuses, les jurisconsultes tels que Glanvil, Bracton, Fleta, & Coke, dont les décisions sont suivies aveuglément.

La loi non-écrite comprend de plus quelques coutumes particulières, qui sont un reste des anciennes loix Saxonnès, échappées au désastre de la Conquête : telle est celle appelée de *Gavelkind*, dans le comté de Kent, par laquelle les terres sont partagées entre les fils également; & celle qui est appelée *Borough English*, & a lieu dans quelques districts, par laquelle les terres passent au cadet.

Le droit civil est aussi rélégué dans la loi non-écrite, parce qu'il n'est reçu non plus qu'en vertu d'une coutume immémoriale. Il est suivi dans les Cours Ecclésiastiques, dans la Cour de l'Amirauté, & dans les Cours des deux Universités. Mais ces différentes Cours doivent se conformer aux actes du Parlement & aux sens qu'y donnent les Cours de la Commune Loi, & sont soumises à leur inspection.

Enfin la Loi Ecrite est la collection des divers actes du Parlement, & dont les originaux

ginaux sont conservés, sur-tout Edouard III. Comme ces actes sont l'effet de la réunion des trois volontés de la puissance législative, ils réduisent au silence dans tous les cas où ils prononcent ; & les Juges doivent en prendre connaissance & prononcer en conformité, lors même que les parties négligeraient de les alléguer.

DÉCISION DE LA PUISSANCE

Législative.

POUR qu'un état soit stable, il faut que le pouvoir législatif y soit divisé ; pour qu'il soit tranquille, il faut que le pouvoir exécutif y soit réuni.

Depuis la Restauration, c'est-à-dire depuis 110 ans, toutes les loix utiles à l'état ont été promulguées, & peu de loix de détail changées, excepté celle qui sous George Premier rendit les Parlements septennaux ; & depuis cette époque il n'y en a aucune véritablement intéressante à la Constitution, qui ayant été faite, ait été ensuite annullée.

La réunion du pouvoir exécutif n'a pas de moindres avantages. Depuis la même époque de la Restauration, le maintien, & même le progrès continuel de la liberté n'a pas causé de troubles en Angleterre ; mais la révolution de 1689 fut si bien préparée, qu'elle ne produisit aucun désordre. Le Prince

ayant abandonné ses devoirs envers la nation, la loi a dû le punir de son crime. La nation se rassembla donc autour du trône, contemplait en silence l'assemblée indivisible de toutes les puissances de l'état qui avaient perdu leur moteur ; elle appella au trône un Prince nouveau, & tout fut tranquille.

La prépondérance du Roi ou celle du peuple étant les seuls & véritables dangers que le gouvernement puisse courir, il fallait que les prérogatives du troisième corps législatif fussent telles qu'elles en fissent un corps intermédiaire, c'est-à-dire qui redoutât également le trop grand pouvoir de l'un ou de l'autre.

C'est à quoi la prérogative de la Noblesse, dont jouissent ceux qui en sont membres satisfait très-bien. Sans diminuer l'intérêt qu'ils ont, comme citoyens, à s'opposer à l'accroissement du pouvoir exécutif, elle leur fait craindre, dans la prépondérance du peuple une confusion de rangs, qui, quoique ne leur ôtant pas expressément l'avantage dont ils jouissent, l'anéantirait, par le fait, en l'empêchant d'être aperçu. Et dans le balancement continuel de la puissance du Roi & de celle de la nation, le corps de la Noblesse, comme un poids posé & établi de façon à se jeter du côté faible, entretient toujours l'équilibre. Et si la constitution,

par

par cette seule prérogative, a trouvé le moyen d'établir d'une manière durable une diversité de principes si nécessaire au maintien des choses ; elle en a de plus assuré l'effet, au moyen de cette même prérogative, & en se conformant à ce qui semble être son général principe, de placer ce qui peut frapper l'imagination du peuple, là où elle n'a pu mettre sa confiance, & de compenser le défaut de force réelle par la magie de la dignité.

Ainsi le chef unique, qui, par son unité, est au comble de la faiblesse, réunit d'ailleurs toute la splendeur & la majesté, & les Nobles qui, relativement à lui, forment un corps très-nombreux, ont été mis, à cet égard, hors de toute comparaison.

Mais ces mêmes Nobles se trouvent n'avoir aucune proportion avec la totalité du peuple, ont d'un autre côté, tout l'éclat d'une dignité héréditaire, & un titre absolument exclusif.

De plus, l'étiquette donne à leur corps une grande supériorité sur celui des Représentans du peuple ; ils sont la Maison Haute, & ceux-ci la Maison Basse. Ils sont censés le Conseiller du Roi, & c'est dans cette auguste Assemblée que réside le trône de Sa Majesté.

Lorsque la session s'ouvre, ou lorsque le Roi vient au Parlement, c'est de la Chambre

des Lords qu'il fait citer les Communes, & elles y comparaissent à la barre pour y entendre sa déclaration. C'est encore auprès des Lords que les Communes portent leurs accusations. Lorsqu'ayant passé un bill, elles le leur envoient, elles députent toujours un certain nombre de leurs Membres, & eux-mêmes envoient les leurs par quelques-uns des assistans de leur Chambre. Lorsque les modifications que l'une des Chambres désirerait appotter à un bill présenté par l'autre, rendent une conférence nécessaire, les Députés de celle des Communes doivent y être découverts. Enfin les bills, dans quelque Chambre qu'ils aient reçu leur dernière sanction, doivent rester dans la Haute pour y attendre le consentement royal.

Les Lords sont censés être membres de la législation, & assister en parlement pour leur propre compte & en vertu d'un droit inhérent à leur personne. En conséquence, ils ont le privilège de donner leur suffrage par procuration, & d'enregistrer un protest contre les résolutions de leur Chambre. En un mot, ce troisième corps de la puissance législative étant destiné à balancer souvent le pouvoir du peuple, ce qu'il n'a pu recevoir en force réelle, il l'a reçu en grandeur, & lorsqu'il ne peut résister par son poids, il en impose par son volume.

AVAN-

AVANTAGES D'UN CHEF UNIQUE.

COMMENT la constitution a-t-elle donc remédié à des maux, qui du premier coup d'œil, semblent réellement irrémédiables ? Comment a-t-elle obligé ceux en faveur desquels le peuple s'est dépouillé, à une reconnaissance efficace & persévérante ? Ceux qui ont une puissance particulière à ne penser qu'à l'avantage de tous ? Ceux qui font les loix, à n'en faire que de justes ? C'est en les y soumettant eux-mêmes, & en leur ôtant pour cela l'exécution.

Le Parlement établit le nombre des troupes réglées qu'il lui plaît ; mais tout de suite un autre pouvoir se présente, qui en prend le commandement, qui en remplit tous les postes & qui les fait mouvoir à son gré. Il établit des impôts, mais tout de suite un autre pouvoir s'empare du produit, & a seul l'avantage & la gloire de la distribution.

Il ne suffisait pas d'ôter aux législateurs l'exécution des loix, par conséquent l'exemption qui en est la suite immédiate ; il fallait encore leur ôter ce qui eût produit les mêmes effets, l'espoir de jamais se l'attribuer.

Pour cela, la constitution a fait de cette exécution une prérogative unique, & indivisible

visible, & elle a réuni autour d'elle toutes les forces actives de l'état.

Pour en assurer toujours plus le dépôt, elle a donné à celui à qui elle l'a confié, toute la puissance qui peut résulter de l'opinion : elle lui a donné sur-tout la distribution & la conservation des graces, & elle a intéressé l'ambition elle-même à la maintenir.

Elle lui a donné une part dans le pouvoir législatif, portion passive, à la vérité, & la seule qui puisse lui être assignée, mais au moyen de laquelle il détourne les coups qu'on voudrait lui porter.

Enfin il est la seule puissance existante par soi-même & indépendante. Le Général, le Ministre, l'homme en place, ne sont tels que par la continuation de son bon plaisir. Il se délivrerait lui-même du Parlement si jamais il lui voyait prendre trop de consistance, & il n'a besoin que d'un mot pour anéantir toute puissance, quelle qu'elle fut, qui pourrait le mettre en danger ; prérogatives redoutables, mais sur lesquelles on se rassure lorsqu'on pense, d'un côté, aux grands droits par lesquels elles ont été balancées, & de l'autre, qu'elles défendent un dépôt auquel le salut de l'état est attaché.

Tel est donc l'effet de la séparation & de l'inaliénation de la puissance d'exécution, que ceux qui font les loix en ressentent les premiers

miers les effets : ils peuvent augmenter le pouvoir, mais ils ne sauraient s'en revêtir. Ils ne peuvent pas le faire mourir, ils ne peuvent que lui délier les bras. Ils tiennent leur importance, leur existence même du besoin qu'il a d'eux ; & ils n'auraient complété leur œuvre, j'entends la seule qui leur soit possible, que pour se voir dissous, rejetés comme des instrumens désormais sans valeur & sans vertu.

Le pouvoir, cette possession qui n'intéresse jamais que le petit nombre, n'est donc en Angleterre qu'une possession incertaine, précaire & qui peut à chaque instant s'envoler. La seule à laquelle on puisse s'affectionner est celle qui est inhérente à la personne, qui ne dépend ni du caprice ni de la fortune, & qu'on fait pouvoir transmettre à ses enfans, c'est-à-dire, celle de la liberté, c'est-à-dire encore, celle qui importe à tous.

En élevant un trône au milieu de l'état, on a réduit au néant tous ceux qui pourraient espérer de faire parler ou de maîtriser les loix. L'homme d'entre le peuple, le Député du peuple, le Pair, ayant sans cesse le coup d'œil d'une puissance formidable, d'une puissance à laquelle ils ne peuvent opposer que la fauve-garde des loix, & qui leur rétalierait au centuple leur plus légère violation, sont forcés de ne desirer que de
bonnes

bonnes loix, & de les observer jusqu'au scrupule.

POUVOIRS DU PEUPLE.

LA constitution de l'Angleterre ayant lié le sort de ceux à qui le peuple confie sa puissance à celui du peuple lui-même, semble, par cette seule précaution, avoir tout fait pour sa sûreté.

Cependant comme la suite des événemens peut, avec le tems, réaliser les choses qui avaient paru, dans l'origine, les plus improbables, il serait possible que les ministres du pouvoir exécutif, malgré même la grandeur des précautions spécialement prises pour empêcher leur influence, employassent enfin de tels moyens, qu'ils opérassent le sacrifice de quelques-unes des loix qui assurent leur liberté.

Lors même que le danger serait réellement chimérique, il se pourrait du moins, que connivant à une administration vicieuse, & dispensateurs faciles du produit des travaux du peuple, les représentans du peuple lui fissent éprouver plusieurs des maux d'un mauvais gouvernement.

Enfin comme leur devoir n'est pas seulement de le préserver des calamités d'un pouvoir arbitraire, mais de plus de lui procurer
la

la meilleure administration possible, il se pourrait encore qu'ils montraissent, à cet égard, une tiédeur qui équivaldrait à des maux réels.

Il fallait donc que la constitution eût aussi préparé le remède à toutes ces choses : or, c'est dans le droit d'élection qu'il se trouve.

Lorsque le tems est venu où la constitution que le peuple avait donné expire, il se rassemble dans les différentes villes ou comtés ; il réélit ceux de ses représentans dont il approuve la conduite, & il rejette ceux qu'il fait avoir donné lieu à ses plaintes. Remède simple, & qui ne supposant que la connaissance des choses de fait, est entièrement à la portée du peuple ; mais remède en même tems le plus efficace de tous ; car le mal dont on se plaint ne venant point d'un vice du gouvernement, mais des dispositions particulieres d'un certain nombre de personnes ; exclure ces personnes, c'est arracher jusqu'à la racine.

LIBERTÉ DE LA PRESSE.

On peut compter comme un très-grand avantage des loix d'Angleterre la liberté qu'elles laissent au peuple d'examiner la conduite du gouvernement. Non-seulement elles assurent à chaque particulier le droit de présenter des pétitions, soit au Roi, soit aux Com-

Communes, elles lui donnent encore celui de porter ses plaintes & ses observations au tribunal du public; droit redoutable à ceux qui gouvernent & qui dissipant sans cesse le nuage de majesté dans lequel ils s'enveloppent, les ramene au niveau des autres hommes, & frappe sur le principe même de leur autorité.

Aussi ce n'a été que le dernier de tous que ce privilège a été obtenu du pouvoir exécutif.

Enfin en 1694, la liberté de la presse fut établie sans restriction, malgré les avis de plusieurs personnes recommandables par leur mérite & leur place.

Les loix décernent contre les libelles une peine assez rigoureuse, puisqu'elles ôtent à l'auteur ou à l'imprimeur la liberté, le condamnent au pilori & à une forte amende.

La liberté de la presse est un bien général, puisqu'elle est le sauve-garde de la réputation des particuliers. L'homme innocent expose au grand jour la vérité qui écrase tous ses accusateurs à la fois par une sommation publique.

DROIT DE RÉSISTANCE.

QUELLE serait donc la ressource du peuple, dans le cas où le Prince s'affranchissant subitement de tout lien, & se jettant pour
ainsi

ainfi dire hors de la constitution, ne refpecterait plus ni la perfonne ni la propriété du citoyen, & voudrait ou regner fans fon Parlement, ou le forcer à foufcrire à fes volontés ? Ce ferait la réfiftance, reffource légitime & finale contre les violences du pouvoir.

Ce fut la réfiftance qui donna l'existence à cette grande chartre, fondement de la liberté, & l'excès d'une puiffance établie par la force fut réprimé par la force. Enfin c'a été la réfiftance à un Roi qui comptait pour rien fes engagemens, qui a placé fur le trône la famille régnante.

L'acte du Parlement qui a expulfé Jacques, affure à chaque particulier le droit de réclamer formellement contre les abus du pouvoir ; & qui plus eft, d'avoir des armes pour fa défenfe.

Les loix font dirigées à l'avantage de tous. Le particulier le plus faible, lésé dans fa perfonne ou fa propriété, eft auffi sûr d'en obtenir l'effet contre le citoyen le plus accrédité & le plus riche, que celui-ci pourrait l'être s'il étoit l'offensé & que l'autre fût l'offenseur.

En un mot c'eft une affertion fondée, de dire que dès qu'il eft queftion de l'exécution des loix, la naiffance, les richelfes, les dignités, le pouvoir même font absolument

fans effet ; ou si le pouvoir viole la propriété du citoyen, la loi punit sur le champ la main téméraire qui a osé transgresser la loi. Le Ministère s'en souviendra longtems, & Mr. Wilkes fera époque, tant qu'il restera quelques ames honnêtes qui priseront plus la liberté de leur patrie que les insidieuses richesses & les honneurs accordés par un tiran.

Le soldat n'est point l'homme du Roi ; il est payé par la nation, il la sert, lui obéit & la soutient. Sous Charles Premier, les troupes refuserent de s'employer à lever des impositions qu'ils regardaient comme illégales, quoique leur solde en dépendît. Jacques II voulant éprouver jusqu'à quel point il pouvait compter sur son armée, se rendit au camp, & ayant fait sortir des lignes le régiment de Litchfield, il ordonna ceux qui n'approuvaient pas la suppression de l'acte du Test de mettre bas les armes ; tous à l'exception de deux Capitaines & de quelques soldats Catholiques, posèrent les armes, à la honte de ce monacal despote.

Ce qui prouve encore la bonté des principes sur lesquels est fondé le gouvernement de l'Angleterre, c'est le peu de précautions prises pour sa sûreté. On ne voit qu'une puissance qui uniquement occupée de la protection des individus, ne s'arme que quand une loi précise déclare le moment de l'attaque.

Malgré

Malgré les clameurs populaires contre le Parlement, nous voyons qu'il a ratifié en 1764, le jugement de la Cour du Banc du Roi, qui annulle les ordres expédiés par les Secrétaires d'Etat de saisir ceux qui en général pourraient avoir part à la publication d'un libelle, sans nommer expressément aucune personne.

Nous voyons dans le Parlement actuel un parti nombreux demander avec persévérance que le pouvoir des Jurés & la liberté de la presse soient particulièrement définis ; que par l'exclusion donnée à un plus grand nombre de gens en place, l'influence de la Couronne soit diminuée ; que le temps de l'existence d'un même Parlement soit abrogé ; que l'inégalité de la représentation soit corrigée ; enfin la presse des matelots a été aussi prise en considération, & peut-être qu'un jour on pensera à policer cette grande ville, où l'on n'est pas même en sûreté en plein jour. On fera enfin forcé de convenir que le gouvernement est encore le plus parfait de tous, puisqu'il réunit trois avantages inconnus ailleurs : “ De protéger le plus sûrement, d'exiger les plus petits sacrifices, “ & d'être le plus susceptible de perfection.”

DE L'ANGLETERRE.

MR. le Marquis D'ARGENSON dit que l'Angleterre est le plus singulier gouvernement de l'Europe. Il a été despotique : les Seigneurs se sont élevés, avec le tems, à côté de la monarchie, & depuis que le peuple a gagné sur le Monarque & sur les Seigneurs. De ces trois pouvoirs qui subsistent ensemble, chacun vante ses droits, mais les mesure mal ; ils dependent du temps, des affaires, & des Rois qui gouvernent.

Les Anglais pensent avoir pris dans le gouvernement des Romains tout ce qu'il y avait de meilleur, & s'être corrigés de ses défauts ; mais ils n'ont que la richesse de Carthage, & ses richesses font déjà l'envie des nations.

Un peuple de marchands ne s'addonna jamais à la guerre, les troupes mercénaires & étrangères servent mal les desseins de l'état ; elles ne tiennent pas contre celles qui font la guerre pour le compte de leur propre nation.

On ignorait chez les anciens les dettes nationales, qui accablent les états ; la guerre se faisait en nature : aujourd'hui c'est l'or qui fait tout. Les dettes accumulées arrêtent les grandes entreprises : si l'état est
pauvre,

pauvre, & le particulier riche, celui-ci se détache de l'intérêt commun.

En Angleterre tout s'occupe de l'argent, tout va à l'argent, & cette politique ressemble mal aux Romains.

Les dettes nationales effrayent souvent le Ministère, & le détournent quelquefois de la guerre, parce que le commerce en souffrance souleverait le peuple contre le Ministre.

L'habitude d'aimer l'argent corrompt également les mœurs & la politique d'Angleterre. Le despotisme s'insinue par la corruption des suffrages ; c'est un champ où l'on sème pour recueillir. Des dons de la nation le Roi se fait des moyens pour s'en procurer encore davantage, & la possession du pouvoir arbitraire, acquise par adresse, accoutumera enfin ce peuple si fier, si insolent, si méprisant, à lui déférer par droit & à obéir en esclaves corrompus & avilis par le luxe. Douze ans de souplesse, d'adresse & de paix soumettront ce Parlement si facile à mener par l'argent : un million suffit par année pour établir l'arbitraire. Le prétexte de soumettre les colonies armera la Royauté, qui ne trouvera plus d'opposition dans les volontés, lorsqu'il aura une armée sur pied, & un peuple appauvri par la cherté des denrées & la ruine du commerce qu'en-

traîne tôt ou tard un militaire nombreux. Voilà pourtant quel est le chef d'œuvre de l'esprit humain dans le juste mélange des trois especes de gouvernement. Ces trois rivales ne cessent jamais de se combattre jusqu'à l'entier anéantissement de deux : elles peuvent bien être admises pour être consultées, ou pour rester en subordination l'une de l'autre ; mais tant qu'elles se trouveront en concurrence de droit & de force, elles se choquent & se détruisent à la fin.*

Des Teintures en Laine, Soye & Cotton, comparées avec celles de France, &c.

Il y a longtems que la France est en possession de l'écarlate & du noir, qui n'ont pu être égalés dans aucun pays. Malgré les expériences des chimistes multipliées, en Allemagne, en Angleterre & en France, les gouvernemens n'ont pas encouragé les Savans à s'appliquer à la chimie des arts. Les ouvriers n'ont point le temps ni la fortune

* Qui croirait que dans un corps composé de 558 Membres, il ne s'en trouve pas quelque fois 40 pour garnir la Chambre & la former complètement suffisante, & que le Président ou le Parleur est forcé d'envoyer des Messagers d'Etat sommer les Membres répandus dans les cafés ou tavernes des environs, de comparaître à la Chambre pour délibérer ? Est-il donc étonnant que le peuple crie *Hurra* sur ces Législateurs de taverne ?

de faire des essais : leurs tentatives sont toujours inutiles ou cachées. C'est donc aux Ministres patriotes à récompenser les découvertes utiles au commerce & à l'humanité.

Les Anglais réussissent dans le bleu turquin, bleu d'enfer, verd de cuve, draps à deux faces, bruns, pourpres, &c. Dans la soie, le lila, le violet, le gris de lin, & le pourpre ; & dans le coton, le verd & le jaune sont supérieurs à ceux des étrangers. Le Docteur Williams, savant chimiste, qui travaille depuis trente ans, a enfin découvert un jaune citron sur coton, qui paraît n'avoir point été encore connu. Son savoir a été récompensé de 1500 guinées.

A Lion on réussit très-bien à teindre en soie le cérise, le rose, le ponceau, le verd, le bleu céleste, & le coton en rouge : à Strasbourg le verd de Saxe & le bleu céleste en drap sont très-beaux.

Depuis douze années la quantité d'ouvriers étrangers établis à Londres a produit une éfervescence utile au commerce, malgré le peu d'encouragement qu'ils reçoivent de la nation & des riches entrepreneurs ; mais la misère ou le despotisme Allemand & Français peuplera toujours cette Babilone, le seul refuge des infortunés.

On peut raisonnablement croire que la qualité des laines, des soies & des cottons,
&

& la fabrication doivent influencer sur les couleurs.

La Société des Arts excite par ses promesses & ses prix les artistes & les chimistes à perfectionner tous les objets de commerce. Il est louable à une assemblée de citoyens de fonder & de soutenir des établissemens aussi recommandables. S'ils font l'honneur & la gloire du patriotisme, qui ne peut naître & s'alimenter qu'avec la liberté, ils font la honte des princes & des gouvernemens, puisqu'ils prodiguent tous les trésors des nations, pour corrompre les peuples, les appauvrir, & les asservir ensuite à leurs atroces caprices.

Si la main-d'œuvre n'était pas si haute en Angleterre, vû la liberté dont tout être jouit, le commerce triplerait dans dix années les revenus de l'état. Il est donc essentiel, oh, grands Ministres ! créateurs d'impôts & de taxes, de maintenir les denrées de première nécessité à un prix modéré, si vous voulez accroître la population, le commerce & les richesses, il est nécessaire de surcharger le luxe qui détruit à la fin les empires les mieux affermis.

ÉTENDUE

ETENDUE DE L'ANGLETERRE.

Du Sud au Nord, l'Angleterre s'étend depuis le 49^{me} degré 56 minutes de latitude jusqu'au 55^{me} degré 47 minutes, ce qui donne 117 lieues; & de l'Ouest à l'Est depuis le 11^{me} degré 52 minutes de longitude, jusqu'au 19^{me} degré 15 minutes, ce qui peut être évalué à 108 lieues. Sa plus grande étendue est de 124 lieues; dans sa plus grande largeur, ce royaume a 108 lieues; & dans l'endroit le plus resserré, qui est vers le Nord, il n'a que 20 lieues de largeur. Sa circonférence peut donc être évaluée à 350 lieues ou environ. Les bons auteurs Anglais ont calculé que les 52 comtés qui composent le royaume, comprennent ensemble 42,691,020 arpens quarrés.

POSITION DE LONDRES.

LONDRES est à 51° 30' de latitude septentrionale, & à 17° 34' & 5'' de longitude.

La position de cette ville est plus occidentale que celle de Paris de 2° 25' 15'', ce qui fait une différence en temps de 9' 41''.*

* On a consulté & pillé Sidnei, Blackstone, Montesquieu, Hume, Grosai, Price, & Mr. Delolme, Ecrivains éclairés & Philosophes.

MARCHANDISES ANGLAISES

*Exportées en France à profusion, à la bonte du
Ministère de Versailles, & presque toutes par
contrebande & fraude: Sçavoir.*

DRAPS fins, bleus & rouges & autres
couleurs.

Bas de laine, tricots, flanelles, étamines,
doublures & shallons.

Gazes à fleur, soie moirée, soie crue, petits
fatins, & rubans.

Bazins piqués, couvertures de coton, ve-
lours de coton bleu & autres.

Acier & quincailleries, boutons de chasse,
crayons, verres blancs, cristaux, lunettes &
instrumens, la potée, étain, limes, aiguilles,
épingles, lignes & hameçons, chappes, grilles
& foyers. Fayence & terraille blanche,
carrosses, ressorts & roues. Estampes, cartes
& livres. Cuir, sellerie & bottes fortes.

Cabarets à thé & tables de mahogany.

Chevaux, bœuf salé, suifs, &c.

ROUTE DE DOUVRES A LONDRES.

	Miles.
De Douvres à Canterbury -	15
De Canterbury à Sittingbourn	13
De Sittingbourn à Rochester -	13 $\frac{1}{2}$
De Rochester à Durtfort - -	14
De Durtfort à Londres - -	15
Total - - -	<u>70 $\frac{1}{2}$</u>

Beaucoup de personnes ne comptent que 68 miles, mais par la poste on en compte 71 : on paye un shelling par mile. Les cochers & postillons des diligences, machines ou des chaises, impatientent les étrangers en s'arrêtant à chaque bouchon pour boire la goutte d'eau-de-vie : la diligence pourrait arriver trois heures plutôt, si les cochers n'étaient pas tous plus enclins à boire qu'à courir. Lorsqu'on court la poste, si l'on aime d'aller vite, doublez les pour-boire des postillons, & vous irez aussi vite qu'il est possible. Peu de peuple sert aussi ardemment, lorsqu'on le surpaye, que l'Anglais ; il se fait une religion de gagner noblement la récompense promise ; & sans être son apologiste, j'ose dire qu'il n'y a aucun peuple en Europe aussi intrépide, aussi courageux, aussi déterminé & aussi ferme au combat que l'Anglais. Cette nation fera la gloire de la terre lorsqu'elle sera gouvernée par des hommes.

P R I X D E S D E N R É E S

Et autres Marchandises en 1777.

Le pot de lait, à raison de 7 sols de France.

Le pain de 4 livres, * à 13 s. quelquefois à 12

Le pot de bière forte, à 7 s.

Le pot de l'ale, 8 s.

* La livre, quoique de seize onces, n'en pèse que quatorze & quart de celle de France, & les faux poids sont communs.

La petite bierre pour le pauvre, 2 f. le pot.
 La livre de bœuf commun, 6 & 7 f.
 Le même choisi, 9 & 10 f.
 Le mouton commun, 10 f.
 Le veau, 10 à 12 f.
 Le cochon, 14 f.
 Le jambon, 20 f.
 Le lard 18 f.
 Un lapin 18 f. sans la peau
 La chandelle commune, 15 & 16 f.
 La moulée, 17 f.
 La bougie de baleine, 3 liv. 12 f.
 Celle du Mans, 5 liv.
 L'huile à brûler, 1 liv. 5 f. la pinte
 L'huile fine à manger, 3 liv. la pinte
 La livre de ris, 6 f.
 Le vermicelle, 1 liv. 12 f.
 Le sucre commun, 14 f.
 Le sucre royal, 1 liv. 4 f.
 Le sucre candi, 1 liv. 4 f.
 L'amidon, 6 f.
 Pommes de terre, 1 f.
 Fromage de Chester, 10 f.
 Fromage de Gloucester, 9 f.
 Beaux choux-fleurs, 8 & 10 f.
 La livre de poivre, 2 liv. 5 f.
 Le thé depuis 6 jusqu'à 24 liv.
 Le café brûlé, 5 & 6 liv.
 Beurre frais, 20 f.
 Beurre salé commun, 13 & 14 sols.

GAGES ET MAIN-D'ŒUVRES.

FAÇON d'un habit complet, de 25 à 30 liv.

Blanchissage d'une chemise, de 6 à 7 sols.

Souliers d'hyver d'homme, bien faits, de
9, 10 & 11 liv.

Les mêmes dans les magasins, 6, 7 & 8 liv.

Souliers de femme, de sattin très-propres, de
12, 15 & 18 liv.

Les mêmes aux magasins, 9, 10 & 11 liv.

Souliers noirs, communs de femme, 6 & 7 l.

Façon de robe de Dame, garnie, de 25, 30
à 36 liv.

Façon d'une robe ordinaire, de 15 à 18 liv.

Journée d'un ouvrier à aiguille, 4, 5 & 6 liv.

Journée d'un manœuvre, l'été, 2 liv.

Gages d'un laquais, de 240 à 280 liv.

—— d'une servante, cuisiniere bourgeoise,
de 150 à 180 liv.

—— d'une femme de chambre, 500 liv.

—— d'un valet de chambre friseur, 600 l.

—— d'un cocher bourgeois, de 300 à 400 l.

—— d'un cuisinier chez un Lord, de 1800
à 2400 liv.

—— d'un précepteur, *le moins qu'on peut.*

—— d'un gouverneur voyageant, *des pro-
messes, & le fleuve d'Oubli au retour.*

Leçon d'un maître de langue perruquier,
valet ou Suisse, 3 liv.

Leçon d'un maître à dancier de Paris, une guinée par demi heure

—— de violon ou claveffin, 6, 12 & 24 liv.

—— de dessin & géographie, d'une heure & demi, 2 liv.

—— de mathématiques, d'une heure, 2 liv.

—— d'escrime, chez soi, 6 & 9 liv.

Visite d'un Esculape, de dix minutes, 24 liv.

Domestique de louage, à 3 liv. 10 s. par jour

Soupé & coucher au baignot, avec Hébé ou Aglaé, 72 liv. *sans souvenir.*

La bowl de punch, ou la demi bouteille de Porto, au premier cabaret avec Laïs ou Cato, d'hazard sur la brune, payant en Philosophe, 7 & 8 liv.

Diné de Poete, à crever, dans *Princes-street*, vis-à-vis le clocher de Ste. Anne, a un shelling, à 2 heures 5 minutes; soupe, bouilli, deux rôtis, salade, pâté, pommes de terre, choux-fleurs, pain & fromage à discrétion, & la pinte de porter: la viande est excellente.

Fiacre, un shelling la course, & 15 livres la journée.

Le vin de Porto, au cabaret, 2 liv. 8 fols.

Bourgogne, 7 liv.

Bourdeaux, 7 liv. archifrêlaté

Moyens

*Moyens de rétablir les Mœurs & la Probité
parmi le Peuple, en abolissant la Foi du
Serment en Justice.*

LORSQU'UN gouvernement a violé les loix de la probité & de l'honnêteté publique, en pillant des nations pacifiques, il accoûtime les peuples à commettre des vols & des iniquités ouvertes, & la corruption ne tarde pas à cangrener toute la masse de la nation. Voilà ce qui est enfin arrivé aujourd'hui.

Il y a très-peu de gens qui se fassent scrupule de faire un faux serment, lorsqu'il peut procurer quelque argent : delà une jeunesse se livre au premier qui la courtise, & concerte ensuite les moyens d'accuser un faux pere en état de payer. Sur le serment de la fille enceinte, on arrête l'accusé, & pour terminer un pareil procès, il faut quelquefois 40 à 50 guinées : une femme connivance de même avec son mari les moyens d'accrocher une somme. Des témoins (apostés par le mari) surprennent le gallant au rendez-vous, & l'adultère est prouvé ; le procès s'entame, traîne, & vous payez pour la turpitude de ce couple criminel. Quelles loix, peuple Anglais ! Les filles & les femmes seraient plus retenues & plus honnêtes si le serment était aboli parmi le peuple qui est toujours plus corrompu que l'homme instruit. Si

les enfans étaient reçus à l'hôpital aveuglément comme à Paris, la population & l'humanité y gagneraient. Quelle est la marâtre qui oserait détruire son fruit si le gouvernement accordait une récompense à la mere ?

Interrogez maintenant le marchand & l'ouvrier, Cynéas & Solons ; interrogez-les, & vous entendrez une voix unanime & plaintive, qui vous effrayera sans doute : “ Per-
 “ sonne ne paye ses dettes ; la Qualité nous
 “ rebute, la porte est fermée pour nous, &
 “ lorsqu'on nous délivre un accompte léger,
 “ on nous fait grace.” La Qualité, jadis familière, bonne & hospitalière, est à présent dédaigneuse, dure & corrompue comme à Paris. Qui est-ce donc qui a jetté l'Angleterre dans cette crise cruelle, si ce n'est l'ambition & la corruption des chefs ?

Ministres de Jesus-Christ, ranimez votre zèle apostolique, & tonnez dans la chaire de vérité. Apprenez aux hommes que pour être heureux, il faut être juste, honnête & charitable ; qu'un empire est sur sa ruine lorsque les peuples sont corrompus, & que le gouvernement entretient une armée de pensionnaires avides & sanguinaires qui dévorent la nation pour l'appauvrir & l'opprimer ensuite. Faites rétentir vos prières au Dieu Toutpuissant, afin qu'il désarme les freres

freres contre les freres, & qu'une paix prochaine les réunisse à jamais.

Voilà, je crois, des vœux que tout homme sensible & raisonnable doit faire hautement.

ABUS *que l'on ne corrigera que le*
SIECLE PROCHAIN.

Tout le monde se plaint que la plus grande partie des guinées & des demi guinées sont légères, & qu'il faut y perdre souvent jusqu'à dix ou douze sols, au dire du fripon qui les pese. D'où vient cet abus ? est-ce des guinées de ce regne, du trébuchet, ou du trébucheur ? Le pauvre qui ne porte pas son trébuchet en poche, parce qu'il est pauvre, est toujours la dupe dans tout ce qu'il fait. Il me semble que ces guinées fausses sont faciles à connaître au poids ; elles sont si légères qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Les guinées frappées en 1760 doivent être plus légères que celles de 1776, parce que le frottement est plus grand. Les shellings faux sont si communs, qu'il n'est pas possible de les connaître quand on ne les frotte pas sur du grès : jusqu'aux sous, bien frappés pourtant, sont refusés par le peuple. La police législative semble dédaigner tout ce qui maintient l'harmonie & intéresse les mœurs. Il est incroyable combien le commerce trouve d'obstacles à chaque pas : à la

douane on chomme comme à Rome, & il n'est pas deux cents jours ouvrables; à la poste, on n'y arrive qu'à certains jours & à des heures marquées : les lettres y sont grossièrement décachetées, & rendues souvent deux jours après aux étrangers.

Le peuple Anglais, naturellement paresseux, ivrogne & brute, est distrait tantôt par une pendaïson, tantôt par une élection, par des fêtes, & par d'abominables combats de bœufs avec des chiens, en pleine rue, & chaque jour on y perd bras, jambes & la vie.

On met à l'amende un barbier qui a osé gagner deux sous le Dimanche, & un pauvre boulanger qui porte son pain chaud aux jeûneurs. Quelle pitié ! des voleurs publics, des filoux connus depuis dix ans, jouissent paisiblement jusqu'à ce qu'enfin un accusateur veuille bien sacrifier son tems & son argent pour les faire juger.

Petits tirans hypocrites, qui vous promenez les Dimanches dans les rues, pour faire observer le respect dû à ce jour de repos, soyez humains & charitables, & vous serez plus agréables à Dieu, qu'en imposant le pauvre qui travaille pour donner du pain à sa famille. Quiconque travaille prie ; il est utile à sa patrie, & très-agréable à l'Etre Suprême, qui nous a tous créés pour être heureux ; mais les loix injustes, dures & cruelles

cruelles de presque tous les gouvernemens rendent les trois quarts des hommes très-malheureux.

Des SUISSES établis à Londres, & répandus dans les Ecoles des environs.

LE nombre de mes compatriotes excède peut-être celui des Français ; tous les étrangers sont Français pour le peuple Anglais, & les trois quarts de la nation sont *peuple*. Delà cette haine perpétuelle contre les Français ; ils sont distingués & apperçus d'un demi mile loin par l'Anglais le plus hébété ou le plus abruti, soit à cause du langage animé ou des allures qui contrastent avec celles de l'Anglais. En général les Suisses se nichent par-tout ; ils ne perdent aucune occasion pour se rendre utiles, ils acceptent tout, parviennent à force de peine, de soumission, de patience, de constance, de lésine & d'économie à s'établir ou à se greffer sur quelque branche Anglaise, ou regagnent leur chaumière, au bout de 25 années, garrottés d'une pécule assez honnête, pour leur faire couler paisiblement le reste de leurs jours. Ils sont ordinairement boutonnés, ombrageux, peulians, attachés à l'argent, & très-défians. Il est rare qu'un Suisse s'oublie assez jusqu'à déshonorer sa nation ; il se conduit terre à terre, son gros bon sens (*ou son instinct*) ne l'abandonne

l'abandonne jamais. On ne confond point à Londres les Genevois avec les Suisses; ils approchent un peu trop des Gascons par leur souplesse & leur adresse; mais ils sont d'une avidité insatiable pour le gain, & sont presque Français en tout & par-tout. Mr. le Marquis d'Argenson, Ministre des affaires étrangères en 45 & 52, a fait une peinture de ma nation assez vraie pour que je la rapporte ici comme une semipreuve que les Suisses ne se formalisent jamais des critiques amères que les étrangers font de nos Treize Cantons: " La Suisse est moins florissante
 " que la Hollande; le terrain y est fort in-
 " grat, les habitans en sont aussi lourds,
 " mais plus grossiers. Le défaut de conver-
 " sation, ou pour mieux dire d'imagination,
 " rend les Hollandais inhabiles aux belles-
 " lettres; mais la grossièreté des Suisses ne
 " leur laisse qu'un *instinct* droit pour leurs
 " affaires; nulle vue pour le commerce,
 " mais toutes les vertus militaires en par-
 " tage, excepté celle du commandement:
 " aussi se vendent-ils pour la guerre au pre-
 " mier venu, & c'est un des principaux tra-
 " fics qui jette quelque argent en Suisse;
 " mais trafic déshonorant, & j'ose le dire,
 " qui avilit le Corps Helvétique."

Si jamais un tel pays appartenait mal-
 heureusement à un Monarque, ce serait
 bientôt

bientôt le plus misérable de tous les royaumes.

Dans quel pays trouve-t-on des montagnes cultivées jusqu'au sommet comme dans la Suisse ? La seule liberté inspire & récompense le travail.

La Suisse est un pays de toute égalité entre les citoyens, & s'il y en a un au monde où l'on ait quelque égard au mérite dans les élections, on nous dit que c'est dans celui-là. Le mérite s'y examine avec bon sens & par des sensations plus physiques que spirituelles. On se plaint pourtant un peu de la hauteur magistrale de Berne, ma patrie ; on commence déjà à accuser ces magistrats d'imiter ceux des monarchies.

La Suisse offre au voyageur des pâturages gras, du bled, du vin une aisance par-tout, le travail animé, la liberté & l'honnêteté, une population immense & toujours tranquille : ce sont enfin les habitans les plus industrieux, les plus anciens alliés & les plus constans, les amis les plus fidèles de la France & les plus braves ; aussi sont-ils traités par les Français avec une amitié fraternelle, qui ne s'altérera jamais.

Heureuse nation, dit un Historien Philosophe, qui, contente de sa liberté une fois affermie, n'a jamais eu l'esprit de conquête ! Amie de la paix & d'une parfaite neutralité, elle

elle observe du haut de ses montagnes les vagues politiques qui troublent de tems en tems le reste de l'Europe.*

DES EFFETS PERNICIEUX *du Thé frélaté.*

L'USAGE immodéré du thé parmi le peuple & le bourgeois, me fait croire qu'il occasionne beaucoup de maladies qui deviennent incurables à la longue. Le peuple achette par-tout cherement le rebut des denrées, & c'est lui qui fait l'usage le plus immodéré de cette boisson. Je lui conseillerais d'acheter du thé moins médiocre & moins frélaté, d'en diminuer la dose journaliere, & d'y mêler trois brins ou poils de saffran lorsque l'eau bout; de faire chauffer le lait, & de laisser déposer les ingrédients dont on le corrompt; d'avoir une bouilloire ou chaudron de fer, & non de cuivre. Une demi once de saffran de Smyrne ou d'Italie suffirait pour trois mois à une famille de cinq à six personnes. Tout le monde sait que le

* On imprime à Paris cet ouvrage en 6 volumes folio, avec 400 estampes représentant les tableaux topographiques, pictoresques, physiques, historiques, moraux, politiques & littéraires de la Suisse & de l'Italie, digne d'être entrepris par des Français éclairés & enthousiastes des arts & des sublimes beautés de la nature. Le premier cahier de cet ouvrage, aussi neuf qu'intéressant, paraît à Paris, chez Ruaut, Libraire; & à Londres, chez Edouard Lyde, dans le Strand, où l'on souscrit, & où l'on peut voir les estampes.

saffran est stomachique & restaurant. On devrait aussi en employer dans les pâtés de pommes & tourtes de ris, avec du gérosfle & de la canelle.

P O M P E F U N E B R E.

LA magnificence regne dans les enterremens des Grands, elle égale & efface souvent celle des Rois.

Le 18 Décembre 1776, la Duchesse de Northumberland a été enterrée à minuit à l'abbaye de Westminster, dans le caveau de ses ancêtres. Cette Dame respectable a trop peu vécu pour les infortunés ; elle les a soulagés toute sa vie & même après sa mort. Accourez, ames reconnaissantes & sensibles, accourez & arrosez sa cendre de vos larmes ; votre Mere, votre Bienfaitrice n'est plus, *Elle n'est plus !* Nos regrets l'ont accompagnée jusqu'aux Cieux. Unissons à présent tous nos vœux, répétons mille fois nos ferventes prières pour demander au Dieu de Miséricorde qu'il récompense ses rares vertus, & qu'il les fasse éclater à jamais dans toute sa postérité.

SOMMERSET, nom illustre & chéri, l'honneur de la nation, ame fiere & grande, qui fis rougir GEORGE II de t'avoir oublié, & qui, sus mépriser ses insidieuses caresses, daigne recevoir aujourd'hui dans l'héritiere
de

de tes vertus, daigne recevoir mon hommage; il est pur, désintéressé comme elle; & permets à une main étrangère de répandre quelques fleurs inodores sur les bords révéérés de ton éternelle demeure.

Rien n'est si ordinaire que de voir des citoyens fonder à perpétuité des établissemens de charité. On n'attend pas ici, comme ailleurs, le moment fatal qui faisant frémir le repentir, lui arrache quelques *premières* & dernières largesses pour les malheureux. La fondation du Docteur Etherington, pour cent aveugles, immortalise son cœur. Il y a des *clubs* dans St. James qui délivrent tous les mois des prisonniers insolubles. Il est doux, il est consolant pour l'humanité affligée, d'adresser ses prières à la vertu généreuse & compatissante. S'il m'était possible de nommer toutes les familles illustres qui se distinguent journellement par des actes de bienfaisance, QUEENSBURY, MONTAGU, SPENCER & DEVONSHIRE, noms sacrés & chers à la vertu, vos noms couleraient sans cesse de ma plume.

Il y aurait peu d'êtres souffrans si chaque pays donnait le jour à une centaine de familles si dignes de nos respects & de notre reconnaissance. Et pourquoi faut-il que le peuple soit dévoré par la misère dans presque tous les pays de l'Europe, tandis que
des

des moissons abondantes couvrent tous les ans nos campagnes ? Ne pouvez-vous donc regner en sûreté, redoutables Puissances de la terre, que lorsque le peuple souffre & gémit ? Souvenez-vous que la compassion pour les malheureux est la seule vertu qui nous égale à l'Etre Suprême, que votre vie est toujours entre les mains de l'indigent au désespoir, qui implore votre charité. Hâtez-vous donc de faire du bien, & d'être hommes : vous mourrez demain, & s'il existe un Dieu, que lui répondrez-vous si vous avez eu un cœur inaccessible à la pitié ? Il est glorieux, il est consolant de descendre dans le tombeau aux regrets de tout un peuple en allarmes.

Divinités tutélaires de la Grande-Bretagne, âmes sensibles & tendres, qui vous épauvrouillez à prodiguer chaque jour de nouveaux bienfaits, vous annoblissez, vous aggrandissez mon être, & vous me forcez enfin de chérir & de célébrer à jamais vos fertiles rivages.

LOTÉRIE D'ÉTAT.

DEPUIS cette année, on a changé la forme de la Loterie ; elle est moins avantageuse au public, puisque le Gouvernement reçoit comptant, & ne paye les lots qu'avec des annuités soumises aux variations de la place,

Y

&

& chaque année accumule des annuités. En outre, ces annuités ne sont payées que quatre mois après le dernier lot sorti de la roue, & l'on retient encore deux pour cent. Les personnes qui sont pressées de jouir, trouvent des buralistes ou autres agioteurs qui payent les lots comptant, à sept ou huit pour cent de perte.

Cette loterie est composée de 60000 billets de 10 liv. sterl. qu'on commence à vendre comptant en Mai. Il y a 20000 lots gagnants, dont 2 de 20000 liv. 3 de 10000, 5 de 5000, 12 de 2000, 20 de 1000, 50 de 500, 200 de 100, 600 de 50, & 19000 de 20 liv. Le tout forme 600000 liv. sterl. de recette. Sur tous les lots la Banque perçoit quinze pour cent d'intérêt : on peut évaluer à vingt pour cent qu'on soustrait de chaque lot gagnant ; c'est-à-dire, que l'Etat vuide la poche des particuliers pour leur donner du papier, lequel ne produit qu'un intérêt précaire. Il enlève donc à la circulation le peu d'or que le commerce y apporte annuellement.

Ces soixante mille billets sont achetés par une compagnie qui les revend au public avec grand bénéfice, & ces billets augmentent journellement en raison des acheteurs & de l'approche du terme du tirage. La hausse ou la baisse est en raison des gros lots sortis
ou

ou à fortir. Cet agiotage dure depuis le 15 de Novembre jusqu'au 4 ou 5 de Janvier. On a remarqué que les deux gros lots sont sortis cette année à pareille date de l'année passée ; ce qui a fait dire aux bonnes gens, qui ne croient plus à la probité ministérielle, que ces deux lots de 20000 liv. sterl. retournaient au fondateur de la loterie.

Depuis le 10 de Novembre il s'établit dans Londres une si grande quantité de bureaux pour les assurances des numéros, qu'il est prouvé que le public hébété, qui y apporte son argent avec une fureur inconnue par-tout ailleurs, dans l'espérance d'attraper quelques lots, doit être la dupe éternelle de ces brigands tolérés, qu'on ne peut poursuivre lorsqu'il leur plaît de ne pas payer les lots sortis, parce que la loi ne connaît pas les jeux de hazard.

Si ces buralistes étaient cautionnés pour dix à quinze mille liv. sterl. la circulation ferait plus vive, la loterie y gagnerait même chez l'étranger. Le bas peuple casse les vitres, & souvent abbat la maison du buraliste voleur : la plupart décampent la nuit, & abandonnent le bureau à la rage des passans, qui commettent toujours des violences nuisibles à la police d'une grande ville, & le silence du Gouvernement autorise la canaille à se croire tout permis dans ces occasions.

Cette loterie, ainsi administrée, corrompt les mœurs du bas peuple, & le dispose à voler journellement pour y mettre : elle nuit au commerce durant quatre à cinq mois, puisqu'elle empêche les particuliers de payer comptant ce qu'ils achettent, ou les privent même d'acheter ou de payer leurs dettes à l'époque de Noël. Cette loterie n'est donc qu'une utile momentanément au Ministère, & c'est un faible moyen employé par une politique aveugle ou perverse.

Une personne qui assurerait les soixante mille billets le premier jour du tirage, qui commence ordinairement le 15 Novembre, avancerait pour cet effet quinze mille liv. sterl. pendant vingt-quatre heures, & gagnerait quatre mille cinq cent livres nettes. L'assurance étant ce jour à cinq shillings le billet. Les douze fameux & solides bureaux connus seraient forcés de payer quand même ils auraient vingt à trente mille liv. d'assurances, parce qu'il est de leur intérêt de soutenir leur crédit en ouvrant les bureaux.

Les riches buralistes perdent quelquefois vingt jours de suite pour écraser les petits bureaux qui ferment au premier lot de deux à trois cent livres ; mais on ne peut prudemment qu'assurer un seul jour toute la loterie. Il faut être très au fait du trantran de ces bureaux pour parvenir adroitement,
dans

dans la matinée, à assurer les soixante mille billets.

On croit que le Parlement s'occupera à corriger les abus introduits dans cette loterie. Il serait très-utile au commerce de payer les lots comptant : cet argent circulerait & ranimerait une ville où bientôt on sera forcé de payer chez la Cornelys & au Panthéon avec du papier, tant l'or est rare. Cependant cinq cent cinquante législateurs voyent le mal sans y porter le remède nécessaire & facile. Faudra-t-il toujours que des Sullis, des Colberts, des Valpoles, des Pitts de *galetas* donnent des leçons de morale, de philosophie, de politique & d'humanité aux Représentans du Grand Maître de la Terre & des Cieux ?

POËLE INGÉNIEUX

du Sieur NEWTON, Architecte.

On peut voir ce poêle dans la chapelle des Enfans Trouvés : le Sieur Newton a perfectionné ce poêle qu'on voit dans les salles de la Banque. Celui de Mr. Newton mérite d'être examiné & imité par-tout. Il chauffe une salle de 100 pieds de long sur 40 à 45 de large & 45 de haut. La fumée se perd & s'échappe par en bas, & n'incommode point les personnes. Ce jeune Archi-

teſte égalera bientôt les Manſard, les Per-
rault, les Wren. On peut voir un eſſai de
ſes talens dans cette chapelle.

On ne doit pas non plus négliger de voir
les roues nouvelles, d'une ſeule jante, à la
manufacture établie ſur le chemin de Black
Friars, près le nouveau pont de Londres.
L'Artiſte a auſſi inventé une calèche de
campagne, à laquelle il joindra l'eſſieu in-
caſſable, qu'on ne graiſſe qu'une fois le
mois.



F I N I S.

TABLE.

T A B L E.

	Page
V OLEURS de grands Chemins —	1
Départ du Parisien — —	4
Tems d'arriver à Londre — —	12
De la Noblesse — —	17
Des Modes — — —	19
Ordres de Chevalerie — —	20
Privilége des Lords — —	22
Gouvernement de Londre — —	23
— — — — — de Westminster — —	25
Education — — —	<i>Ibid.</i>
Population — — —	31
Réligion Anglicane — — —	32
Quakers, ou Trembleurs — —	37
Eglises remarquables — —	39
L'Abbaye de Westminster — —	41
Saint Martin — — —	42
Juifs Espagnols & Portugais — —	43
Fausse monnoie — — —	44
Argent circulant monnoyé — —	46
Pauvres & Mendians — — —	47
Des jeux & Paris — — —	49
Défiance raisonnée des Anglais — —	<i>Ibid.</i>
Le Marchand & Fabricant — —	51
Des Etrangers à talens — — —	52
La Salle de Westminster — —	53
Chambre des Pairs — — —	54
	Chambre

T A B L E.

	Page
Chambre des Communes	55
Gouvernement	56
Des Productions	59
Du Commerce	61
Richesse nationale	62
Loix & Coutumes	63
Jurisprudence Civile	66
Jurisprudence Criminelle	68
Cours de Justice	72
De la Chasse	76
De la Viande	79
Domestiques	81
De la Bierre	82
Du Poisson	85
Du Fruit	87
Charbon de Terre	88
Des Marchés publics	90
Poste aux Lettres	<i>Ibid.</i>
Bâtisse des Maisons	92
Les Rues	93
Pont de Westminster	25
Pont neuf de Black Friars, ou de Pitt	96
Pont de Londre (ancien)	97
Le Monument	98
La Tour, Prison d'Etat & Arsenal	99
Maison du Lord Maire	100
La Bourse, ou Change Royal	101
L'Hôtel de Ville, ou Guildhall	102
Belle Rue Marchande de Cheapside	104
Le	

T A B L E.

	Page
Le Palais du Temple, ou College des Légistes — —	105
Ecuries du Roi, près Charing-Cross	<i>Ibid.</i>
L'Amirauté, Cour Souveraine —	107
Le Palais de Whitehall —	
Le Parc de Saint James, promenade publique ———	
La Statue équestre de Charles Premier	111
Monument érigé à Shakespeare, l'idôle des Anglais ———	<i>Ibid.</i>
Des théâtres & Comédies —	113
Du Jardin de Ranelagh ———	114
Du Jardin de Vauxhall —	115
Théâtre de Mr. Foote, le Farceur	116
Du Panthéon, ou Salle de Bal —	
Du Musæum, ou Cabinet d'Histoire Naturelle — —	118
Société Royale des Sciences —	121
——— des Antiquaires —	123
——— des Arts ———	124
De l'Imprimerie — —	126
Le Marché de Bestiaux de Smithfield	128
L'Hôpital des Enfans Trouvés	129
Des Invalides de Terre à Chelsea	129
Du Village de Chelsea —	130
Le grand Réservoir — —	131
Des Voltigeurs de Sadler's Wells	132
Du beau Village d'Islington —	132
Du Château de Kensington —	133
De l'Hôpital de Marine de Greenwich	134
De	

T A B L É.

	Page
De l'Hôpital des Fous de Bedlam	135
Barrieres de Londres & sur les routes	137
Fameux College d'Eaton	138
Château Royal de Windsor	<i>Ibid.</i>
_____ de Richmond	139
_____ d'Hampton	140
Jardins de Kiou	140
Campagne de Werbridge	142
_____ de Chiswick	143
Jardins célèbres de Stowe	143
Portsmouth	151
Lettre du Suisse sur Londres	153
Des Troupes,	159
Décadence de l'Angleterre	161
Liste des Vaisseaux de Guerre	165
Paye des Troupes	167
Jours remarquables	169
Villes & Maisons de Campagnes remar-	
quables	171
Navires arrivans dans la Tamise	177
De l'Or & Argent ouvragés	180
Maniere de faire l'Essai de l'Argent	181
Triste Sort des Français mariés à Londres	183
Des Supplices	185
Précis de la Constitution de l'Angleterre	189
Puissance Législative	195
Pouvoir Exécutif	200
Pouvoir limité du Roi	202
Liberté particuliere	205
Décision de la Puissance Législative	207
	Avantages

T A B L E.

	Page
Avantages d'un Chef unique —	211
Pouvoirs du Peuple —	214
Liberté de la Presse —	215
Droit de Résistance —	216
De l'Angleterre —	220
Des Teintures en Laine, Soie & Cotton	222
Position de Londre —	225
Etendue de l'Angleterre —	<i>Ibid.</i>
Marchandises Anglaïses —	226
Route de Douvres à Londres	<i>Ibid.</i>
Prix des Denrées —	227
Gages & Main-d'œuvres —	229
Soupé & Coucher du Philosophe	230
Diné du Poete —	<i>Ibid.</i>
Moyens de rétablir les mœurs & la	
Probité — —	231
Abus que l'on ne corrigera que le Siecle	
prochain — —	233
Des Suiffes établis à Londre —	235
Effets pernicieux du Thé frélaté	238
Pompe funèbre — —	239
Loterie d'Etat — —	241
Poële ingénieux du Sieur Newton	245

A P P R O :

A P P R O B A T I O N

D U

C E N S E U R R O Y A L.

J'AI examiné, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé *OBSERVATIONS SUR LONDRE, &c.* dont la lecture nous a paru aussi édifiante qu'instructive. Les principes de tolérance & d'humanité qui y sont généralement répandus sans affectation, doivent intéresser toutes les personnes honnêtes. Nous croyons aussi fermement que cet ouvrage, dicté par la piété la plus solide & la plus éclairée, fera un éternel antidote contre la morale dépravée & contagieuse de nos prétendus Philosophes, trop recherchés & trop accueillis par les gens du monde, mais décriés & méprisés avec fondement par les Ministres pacifiques du Saint Evangile, devant lequel la science orgueilleuse & la raison doivent se soumettre sans examen.

A Paris, ce
15 Déc. 1776.

NICAISE TACONET,
*Professeur Emérite en Théologie,
& Docteur de Sorbonne.*

N. B. Le Privilège du Roi se trouve à l'Edition
in quarto.



s
s
s
e
e

11 Miles

6

4

2

Wellands Farm

Jews Hump Farm

Tottenham Court

Proposed Canal from Uxbridge

THE NEW ROAD

FROM

ADDINGTON

ADDINGTON

Paradise St

Barlow's

South St

Chancery St

Portman Square

Grosvenor Square

HYDE

Do. & the other Riding House

PARK

GREEN PARK

KNIGHTS BRIDGE

The Queens Palace

Dukes Hospital

THE KINGS ROAD

Five Fields

Chelsea Bridge

The Latitude of St Pauls is 51.30. 00 N. & the Longitude is 0.5. 37 W. from the Royal Meridian

A PLAN of the CITIES of LONDON

Engrav'd by W. FADEN, Succ. to the late W. Woodcut

11 Miles

The Scale round the Plan is graduated into Miles & Barings from the Meridian of St Pauls: and the Limits of the City are Coloured Red.



LONDON and WEST
to the late T. Jefferys.

DOMINE DIRIGE NOS

Meridian of St. Pauls



London. Published according to Act of Parliament 20 April 1782. by William Faden, Geographer to the King.

MINSTER, with the BOROUGH of
Geographer to the KING. 1782



GH of SOUTHWARK.

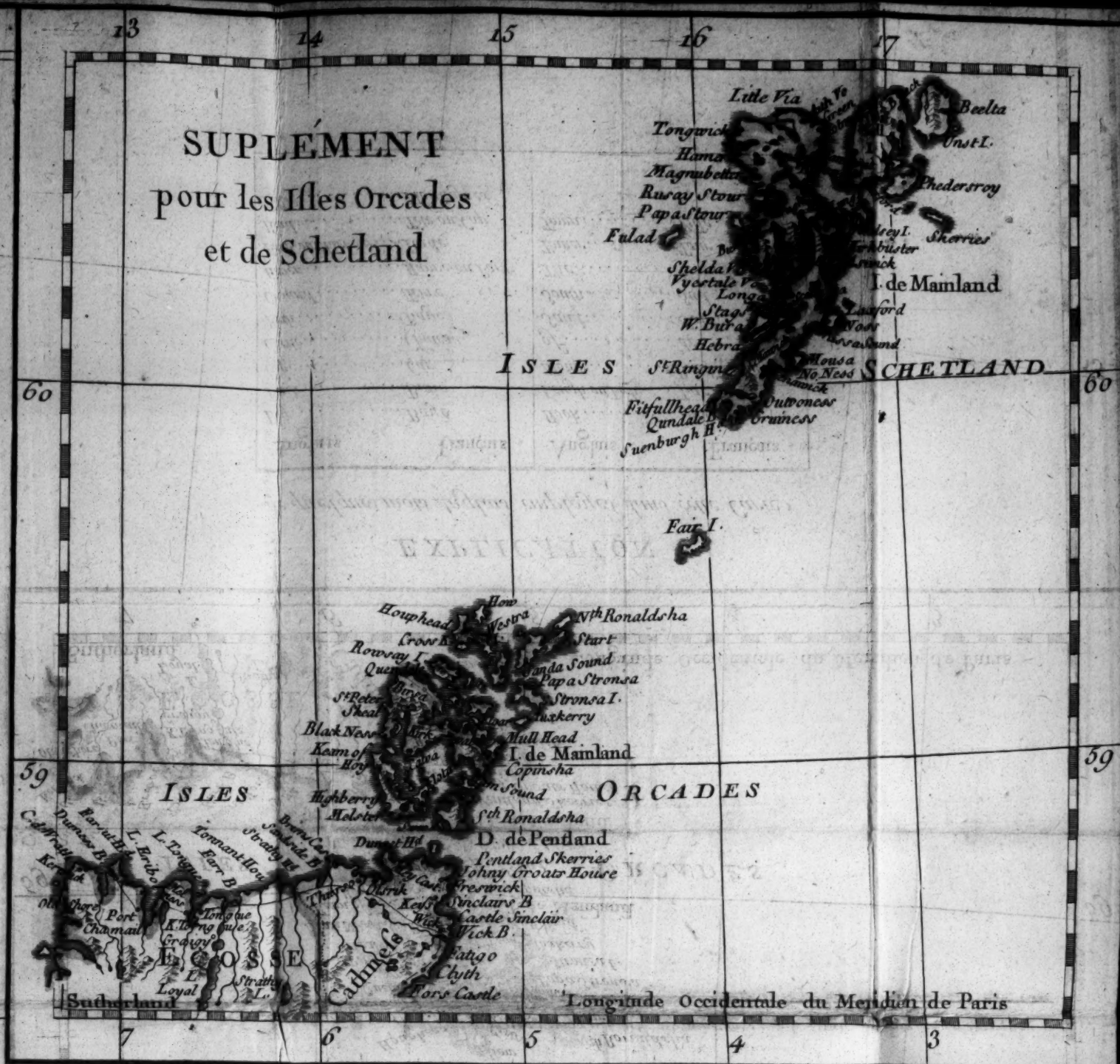
1782 .











EXPLICATION

de quelques mots Anglais employés dans cette Carte

Anglais	Français	Anglais	Français
Bay	Baye	Hook	Anse
Bank	Banc	Lough ou Loch	Lac
Cape	Cap	Mouth	Bouche ou Embouchure
Castle	Château	of	de
Firth	Baye	Sand	Sable
Ground	Terre	South	Sud
Haven	Havre ou Port	The	le ou la
Harbour ou Port	Rade	Tower	Tour
Head	Tête ou Cap	Town	Ville
Hills	Montagnes		

MER D'ALLEMAGNE



EXPLICATION

de quelques mots Anglais employés dans cette Carte

Anglais	Français	Anglais	Français
Bay	Baye	Hook	Anse
Bank	Banc	Lough ou Loch	Lac
Cape	Cap	Mouth	Bouche ou Embouchure
Castle	Château	of	de
Firth	Baye	Sand	Sable
Ground	Terre	South	Sud
Haven	Havre ou Port	The	le ou la
Harb. ou Harbour	Rade	Tower	Tour
Head	Tête ou Cap	Town	Ville
Hills	Montagnes		

